l'Avant-Scène

femina-théâtre

Nº 161

Comédie d'Alfred Adam

Mise en scène
de Georges Vitaly

Théâtre La Bruyère

LA TERRE EST BASSE





ALFRED ADAM
l'auteur, joue le rôle
Armand Manard, industriel



... MONIQUE DELAROCHE
celui d'*Olga*, sa femme...



... et PAUL GAY
celui de *Chenillard*, son
collaborateur à tout faire

LA TERRE EST BASSE

JEAN MARKOWICH
est *Prudent Gagelasse*,
l'hôtelier méridional

Comédie en 3 actes
d'Alfred Adam

Mise en scène
de Georges Vitaly

Décors de Catulle

Cette pièce a été créée le 18 septembre 1957 au Théâtre La Bruyère

Spectacle Théâtre La Bruyère
Direction : Georges Vitaly



L'ouvrier plombier
sans nom. c'est
JACQUES DUFILHO

Quand à
ACQUES GRELLO
est celui pour qui
terre est trop basse,
ippolyte Marochon
(Photo Pic.)



(Photo INGI.)

OLGA. — Tous les jours, je te le promets...

ALFRED ADAM

Si le grand public a d'abord connu le comédien Alfred Adam, c'est l'auteur Alfred Adam qui s'est, le premier, manifesté. Sous des pseudonymes. Est-ce le fait d'un manque de confiance en soi ? mais notre auteur-acteur semble avoir attendu des signes du destin pour se décider à tenter franchement sa chance.

Parce qu'il fut l'interprète d'une revue de fin d'année qu'il avait composée sans en avouer la paternité, il a été amené peu à peu à se faire acteur ; parce qu'il s'est trouvé un moment déçu dans son ambition d'acteur, il a écrit la première comédie qu'il ait signée Alfred Adam, *Sylvie et le Fantôme.* Ses deux carrières prennent le relais, et, comme il le confie avec humour, il doit à ses succès d'auteur des engagements... d'acteur !

Mais s'il lui arrive de jouer dans ses pièces, c'est, à l'en croire, par accident, car au mieux, il réalisera ses intentions d'auteur, sans surprise, alors qu'un autre comédien, comme lui-même au service d'un de ses confrères auteurs, ajoutera sa propre personnalité.

En tout cas, acteur ou auteur, Alfred Adam est conduit par le même goût de rêver à des personnages, à des histoires imaginaires. Féerie, insolite, saugrenu... ses héros ont besoin de rompre avec les conventions, de dépasser la réalité quotidienne pour tenter de découvrir leur bonheur dans un univers que régit une poétique fantaisie.

En ce sens, Alfred Adam est fidèle à la parole du jardinier que Jean Giraudoux avait fiancé à Electre. Giraudoux fait paraître le jardinier à l'entracte pour qu'il s'adresse au public et tire la leçon des événements en homme qui n'est « *plus dans le jeu* », et Alfred Adam qui a créé le rôle auprès de Louis Jouvet, avait à déclarer : « *Joie et amour, oui. Je viens vous dire que c'est préférable à Aigreur et Haine... Je ne sais si vous êtes comme moi, mais moi, dans la Tragédie, la pharaonne qui se suicide me dit espoir, le maréchal qui trahit me dit foi, le duc qui assassine me dit tendresse...* » Cette cure d'optimisme que l'auteur d'*Electre* attribuait au jeu de la Tragédie, Alfred Adam doit la faire à sa manière avec les personnages de ses comédies.

Comme le Jardinier d'*Electre*, c'est d'ailleurs pendant l'entracte que lui laissent deux engagements d'acteurs, qu'il les anime. Encore une fois, il ne mêle pas vraiment les deux activités. S'il estime que l'acteur qu'il est, aide en lui l'auteur à trouver le ton de chaque personnage en tenant tous les rôles au fur et à mesure qu'il établit le dialogue, auteur, il prend garde de ne pas abuser des procédés que la pratique de la scène risquerait de lui suggérer.

Ces soucis, ses scrupules expliquent sans doute le naturel et le charme d'une comédie un peu nonchalante, qui ne prétend qu'à divertir, mais qui y réussit avec esprit.

paul-louis mignon

Nous nous excusons vivement auprès de ceux de nos lecteurs qui ont précédemment reçu un exemplaire mal imprimé. Une partie de notre tirage a, en effet, souffert d'un incident technique qui ne se produira plus.

ACTE I

Le bureau d'Armand Manard. Une fenêtre, trois portes, donnant l'une sur le vestibule, les deux autres sur les chambres d'Armand et d'Olga, et une petite baie, ouvrant au fond sur le salon dont on aperçoit le mobilier. Sur la table de travail d'Armand, des dossiers, des paperasses, et deux appareils de téléphone. Collé au mur du fond, bien en évidence, un radiateur de chauffage central. Mobilier riche et de bon goût.

Scène I

ARMAND, OLGA

Au lever du rideau la scène est vide. Une sonnerie de téléphone retentit plusieurs fois, puis on entend la voix d'Armand appeler.

VOIX D'ARMAND. — Olga ! Olga !

(*Un petit temps, puis les portes des deux chambres s'ouvrent, et les têtes d'Armand et d'Olga paraissent en même temps.*)

ARMAND, *en même temps qu'Olga.* — Olga ! Tu réponds ?

OLGA, *en même temps qu'Armand.* — Armand !...

(*A ce moment, une deuxième sonnerie de téléphone se fait entendre.*)

OLGA. — Toi aussi !

(*Ils se précipitent tous les deux vers le bureau et décrochent chacun un appareil. Armand est vêtu d'un pantalon et d'une chemise dont les pans lui battent les jambes. Olga est en peignoir.*)

ARMAND ET OLGA, *qui prononcent ensemble les mêmes mots.* — Allô !... Oui... C'est moi... Bonjour... Tu es gentille... Moi aussi, tu penses... Oui, oui, ce soir... Dans une heure... Ah ! aux anges !... (*Ils écartent une seconde l'appareil et se confient mutuellement.*) C'est maman !

OLGA, *au téléphone.* — Oui, oui... Sois tranquille !

ARMAND, *même jeu.* — Non, non... Ne crains rien !

OLGA, *même jeu.* — Tous les jours, je te le promets...

ARMAND, *même jeu.* — A chaque escale, c'est juré.

OLGA ET ARMAND, *ensemble.* — Entendu... Je t'embrasse... Comment ?... Tout de suite, ne quitte pas. (*Ils échangent les récepteurs.*) Allô ! oui... Moi aussi...

OLGA, *toujours au téléphone.* — Oui, oui... Ce soir...

ARMAND, *même jeu.* — Dans une heure...

OLGA ET ARMAND, *ensemble, au téléphone.* — Ah ! dans la joie... Merci... Je vous embrasse... (*Ils raccrochent.*)

OLGA. — Quelle heure ?

ARMAND. — Huit heures ! Positivement.

OLGA. — Ah ! Bon. Ça va.

ARMAND. — Ça va ! Ça va ! Le train part dans une heure trente-cinq !

OLGA. — Oui, et alors ?

ARMAND. — Il n'aura pas la patience que je montre à chacun de nos départs ! Lui ne t'attendra pas ! A l'heure dite, il va démarrer...

OLGA. — Je sais ce que c'est qu'un train, figure-toi ! Il m'est arrivé d'en prendre.

ARMAND. — Oui, mais tu as une fâcheuse tendance à ne prendre que le suivant ! Et quand je vois où tu en es !...

OLGA. — Je suis prête !

ARMAND. — Ah ! Parce que dans cette tenue, tu es prête ?

OLGA. — Eh bien, et toi ?

ARMAND. — Moi, j'ai la notion de l'heure !

OLGA. — Et moi, j'ai mon bain à prendre, c'est tout ! (*Elle rentre dans sa chambre.*)

ARMAND. — Oh ! alors !... (*Il se dirige vers la porte de la sienne, mais le téléphone retentit à nouveau. Il décroche.*) Allô, oui... Qui ?... Ah oui ! Bonjour... Oui, oui, elle est là... Oh ! la panique !... Dans une heure... Un beau voyage oui... Eh bien, mais... la Grèce... La Turquie... Les Indes... et deux ou trois petites choses encore... Mais si, j'ai l'air content... Très heureux, je vous assure... Olga ? Oh ! enchantée, naturellement !... D'ailleurs, je vous la passe. Ne quittez pas !... (*Il va à la porte de la chambre d'Olga.*) Olga, c'est pour toi !

VOIX D'OLGA. — Qui est-ce ?

ARMAND. — Béatrice !

VOIX D'OLGA. — Que me veut-elle ?

ARMAND. — Viens le lui demander !

VOIX D'OLGA. — Mais, mon chéri, tu ne vois pas dans quel état je suis ! Sois gentil, parle-lui !

ARMAND. — Parle-lui... Parle-lui !... Figure-toi que j'ai à me préparer, moi aussi ! (*A l'appareil.*) Allô, Béatrice... Olga s'excuse... Comment ?... Ah ! bon !... Oui, oui... Mais c'est urgent ?... Bien sûr... Alors, vous dites ?... Et vous ne savez pas le titre !... Ne quittez pas ! (*Il retourne à la porte de la chambre d'Olga.*) Elle veut que tu lui donnes les paroles d'une chanson que vous avez entendue ensemble l'autre jour... Elle choisit bien son moment !

VOIX D'OLGA. — Oh ! mon Dieu !... Je devais lui téléphoner ! J'ai oublié ! Elles sont là, ses paroles ! Je les ai copiées !

ARMAND. — Je lui dis de patienter un instant... Tu t'arrangeras avec elle !

VOIX D'OLGA. — Mon chéri, je te répète que je ne peux pas bouger !

ARMAND. — Ne sois pas stupide ! Nous sommes seuls dans la maison : même nue, tu peux venir jusqu'au téléphone. Je vais tirer les rideaux !

VOIX D'OLGA. — Mais je suis dans l'eau !

ARMAND. — Alors je lui demande de te rappeler !

VOIX D'OLGA. — Oh, non « Surtout pas... Elle va me faire perdre un temps fou !... Ecoute, Armand, rends-moi ce service, lis-lui ces trois mots au téléphone... Il n'y a que le refrain... Tiens, le petit papier est là, sur ma commode.

ARMAND. — Tu ne crois pas qu'il serait plus simple de renoncer tout de suite à ce voyage ?

VOIX D'OLGA. — Ne sois pas bougon, chéri ! Tu as encore une heure devant toi ! Viens vite ! (*Armand entre dans la chambre d'Olga. La scène reste vide. Un petit temps. Puis on entend Olga qui s'écrie, la voix altérée.*) Oh ! Armand !... Tu es fou, mon chéri. Tu veux nous faire rater le train !

VOIX D'ARMAND. — Il ne part que dans une heure !

VOIX D'OLGA. — Finis, voyons !... Béatrice attend au bout du fil !...

VOIX D'ARMAND. — Béatrice n'est pas pressée... Elle a tout son temps !

VOIX D'OLGA. — Non.

ARMAND, *réapparaissant en scène, un papier à la main.* — Parfait, n'en parlons plus !... (*Au téléphone.*) Allô !... Vous avez de quoi écrire ?... Alors, voilà !... Le titre ?... Ah ! je ne sais pas... (*Il crie en direction de la chambre d'Olga.*) Elle réclame le titre !

VOIX D'OLGA. — « Hébétude » !

ARMAND, *dans l'appareil.* — « Hébétude » !... Oui, oui, « Hébétude » ! Vous y êtes ? (*Il lit les paroles de la chanson.*)

(*Texte de la chanson* : Hébétude.)

C'est ravissant !... Mais non, je ne suis pas insensible, je vous déclare que ces paroles sont simplement ravissantes... Comment ?... L'air ?... Ah ! je ne le connais pas ! (*Il appelle.*) Olga ! Elle est insatiable, il lui faut l'air, maintenant !

VOIX D'OLGA. — Eh ! bien, chante-le-lui !

ARMAND. — Quoi ?

VOIX D'OLGA. — C'est un tango tout simple, chéri !

ARMAND. — J'ignore tout de ce genre de musique, figure-toi !

VOIX D'OLGA. — Mais tu n'as qu'à lire, les notes sont dessous !

ARMAND. — Je ne vois rien !

VOIX D'OLGA. — Mais si, voyons !... En bas de la page !

ARMAND. — Je lis : la la lère la la... la lère la lère la lère lère. C'est tout.

VOIX D'OLGA. — Eh ! bien, oui... Les notes basses sont en « la » et les notes hautes en « lère », c'est logique. Et ça te donne le départ. Relis-les une fois, veux-tu ?

ARMAND. — La la lère la la...

VOIX D'OLGA. — Pas si vite !

(*Après avoir fredonné un court instant, Olga attaque franchement* Hébétude.)

VOIX D'OLGA. — Répète, mon chéri !

ARMAND. — Enfin, comment veux-tu...

VOIX D'OLGA. — Mais si, prends le téléphone et chante avec moi. Je recommence.

(*Elle réattaque la chanson. Armand prend le récepteur, essaie vainement de se mettre à l'unisson et cependant que le chant d'Olga s'amplifie, il clame tout à coup.*)

ARMAND, *à l'appareil.* — Ecoutez-moi, Béatrice... Apprenez d'abord les paroles et quand vous les saurez bien, rappelez-nous pour la musique... Oui... Pour tout vous dire, le tango m'échappe et j'ai bien peur que le train ne me joue le même tour ! (*Il raccroche précipitamment et regarde sa montre.*) Huit heures dix !

(*Il se précipite dans sa chambre en commençant à se dévêtir. Olga termine son chant. Sur les dernières paroles, la sonnerie du téléphone retentit à nouveau. Un temps. Olga paraît à la porte de sa chambre en achevant de boutonner sa robe.*)

OLGA. — Eh ! bien, chéri, tu n'entends pas ! (*Elle va décrocher le récepteur.*) Allô... Allô, oui, c'est ici... Ah ! Bonjour !... Très bien, merci... Tout de suite, je vous le passe ! (*Elle va jusqu'à la porte de la chambre d'Armand.*) Armand ! Chenillard est au bout du fil !

VOIX D'ARMAND. — Chenillard ! Que lui arrive-t-il ?

OLGA. — Je n'en sais rien, il te demande !

VOIX D'ARMAND. — Je ne peux pas lui parler en ce moment !

OLGA. — Pourquoi ?

VOIX D'ARMAND. — Si tu veux des détails, jette un coup d'œil par ici !

OLGA. — Oh ! Armand... Quelle tenue !

VOIX D'ARMAND. — Je t'ai débarrassée de Béatrice, tu peux répondre à Chenillard ! Et s'il désire que tu lui chante « L'Artilleur de Metz » ou « La Fille du rémouleur », fais-moi signe, on attaquera le refrain en chœur !

(*A ce moment, un nouveau timbre retentit.*)

OLGA. — Oui, Eh bien ! je te laisse Chenillard... Tu m'excuseras pour le duo, mais on sonne à la porte ! (*Elle sort par le vestibule.*)

VOIX D'ARMAND. — Je suis sous la douche !... Chenillard, il attendra que je sois sec ! (*La sonnerie du second téléphone se fait entendre. On entend maugréer Armand.*) Ma parole, on se croirait un matin de Pâques ! (*Il paraît alors, vêtu d'une simple serviette de bain, qu'il maintient d'une main autour de sa taille. Il décroche le second appareil.*) Allô !... Allô oui... Quoi ?... La Gare de Lyon ! Vous faites erreur... Vous êtes bien à Littré 86-10, mais je ne suis pas la Gare de Lyon... Monsieur, je vous répète que je n'ai rien à voir avec le P. L. M... Quoi ?... Les trains pour Marseille ?... Ah ! mais pardon !... Là, je peux vous renseigner... Ce soir... Vous en avez un à... Ah ! non, vous ne l'avez plus... Il doit quitter la gare en ce moment... Mais vous pouvez attraper celui de 21 h. 35... Hier encore il y avait des places libres... 21 h. 35, oui... Ah !, ça, je puis vous garantir l'heure... Je le prends également... Comment, je suis un plaisantin !... Vous vous plaindrez !... Oh ! je voue prierai d'être poli... Oh ! en voilà un grossier personnage ! Butor, va ! (*Il raccroche. Il prend alors le récepteur de l'autre appareil.*) Allô, Chenillard !... Je claque des dents, mon vieux... Mais non, je n'ai pas la fièvre... J'écume de rage... Un énergumène qui se permet de m'appeler au téléphone pour m'insulter !... Mais non, ce n'est pas Bordavin ! Pourquoi voulez-vous que ce soit Bordavin !... Je suis en affaires avec lui, d'accord, mais ce n'est pas une raison pour qu'il m'injurie au téléphone !... Pourquoi ? On vous a répété quelque chose ?... Bordavin ?... Il a dit : « J'aurai sa peau ! »... Et il parlait de moi ?... Tiens, tiens ! Bordavin veut ma peau !... Oui, oui, évidemment... Mais on ne peut pas considérer cela comme une injure... C'est un projet, tout au plus !... A part ça ?... Garder quoi ?... Les Pandaroany !... Mais vendez, mon vieux, vendez !... Ils sont cuits ! Je croyais en être débarrassé depuis longtemps... Renfloués ? Et par qui ? Par des fous !... Vous

croyez à ces bourdes-là !... Ecoutez, je n'ai pas le temps de discuter en ce moment. Voici mes ordres : vendez les Pandaroany !... Compris ? Oui, oui, ce soir... Pour un mois et demi. Au revoir ! (*Il raccroche, reste un instant songeur, puis murmure.*) Ce petit Bordavin, tout de même, il a du cran... Salopard, va !

OLGA, *rentrant du vestibule.* — Il n'est pas le quart ?

ARMAND. — Non, il est vingt !

OLGA. — Oh ! Je devrais être chez Jean-Léon !

ARMAND. — Jean-Léon ?

OLGA. — Mon coiffeur !

ARMAND. — Non !... Tu n'oses pas me dire que tu vas chez ton coiffeur à présent ?

OLGA. — Mais si, mon chéri... J'ai pris rendez-vous. Je t'en ai parlé tout à l'heure, souviens-toi !

ARMAND. — Ecoute-moi, Olga !... J'ai déjà supporté ta mère, « Hébétude », le fou du train et le coup de Bordavin... Je te demande, je te supplie de ne pas y ajouter Jean-Léon !

OLGA. — Mais enfin...

ARMAND. — Non !... Tu as voulu que nous partions en vacances : j'ai accepté, malgré les tâches énormes qui m'incombent en ce moment !... Tu as choisi une croisière : j'ai acquiescé, sans faire la moindre allusion au vertige qui s'empare de moi dès que je mets un pied sur l'esquif le plus stable !... Tu as préféré gagner Marseille en chemin de fer : j'ai docilement remisé ma nouvelle voiture qui devait être l'agrément indispensable de nos mois d'été !... Tu ne t'es décidée qu'avant-hier : en quarante-huit heures j'ai tout arrangé, tout combiné, tout retenu, pour assurer notre départ ! Alors, je voudrais bien qu'à 21 h. 35, à l'heure où notre train va démarrer, tous ces efforts, tous ces sacrifices, disons-le, ne s'évanouissent pas sous le vent chaud du séchoir de ton Jean-Léon !

OLGA. — Que vas-tu imaginer ! J'en ai pour un quart d'heure !

ARMAND. — Un quart d'heure !

OLGA. — Exactement !... Il ne s'agit que d'un simple coup de peigne... Enfin, regarde-moi ! Je ne peux pas m'exhiber dans le train, avec cette tête-là ! (*Elle tire sur une de ses mèches.*)

ARMAND. — S'exhiber ! Mais, bonsoir ! Tu vas prendre un taxi devant ta porte et t'engouffrer ensuite dans un wagon-lit dont tu ne ressortiras que demain matin ! Tu ne verras personne et personne ne pourra te remarquer durant ce voyage ! Alors ?

OLGA. — Et si on a un accident !

ARMAND. — Ah ! çà... Excuse-moi, je n'avais pas prévu cette éventualité !... Je te remercie de m'y faire penser ; je vais prendre dans mes affaires une jaquette et un melon gris... C'est, je crois, la tenue qui s'impose pour une promenade nocturne sur le ballast.

OLGA. — Je te laisse faire de l'esprit ! Moi, je boucle ma valise et je descends chez le coiffeur. Si à neuf heures, tu n'es pas passé me prendre, j'ai le regret de t'annoncer que je me rendrai seule à la gare. Je n'ai pas envie de rater le train par la faute d'un monsieur qui, à huit heures et demie, en est encore à prendre des poses, d'empereur romain !

ARMAND. — Parfait ! Comme je serai désolé de te faire attendre une seconde, je te préviens que sitôt prêt, je file ! Il nous reste une petite chance de nous retrouver dans le wagon ! Voici ton billet ! (*Il lui tend un des coupons qu'il a pris sur son bureau.*)

OLGA. — Merci !... Tu auras l'amabilité de t'occuper du chauffage central !

ARMAND. — Le chauffage central ?

OLGA. — Oui, enfin de l'employé !

ARMAND. — Quel employé ?

OLGA. — L'employé du chauffage central... qui doit être en ce moment dans la cuisine, ou dans la salle à manger !

ARMAND. — Comment ! Il y a quelqu'un ici ?

OLGA. — Tu n'as pas entendu sonner tout à l'heure, non ?

ARMAND. — Si.

OLGA. — Eh bien ! c'est un ouvrier qui vient vérifier le chauffage !

ARMAND. — Le 20 juillet ! Et tu ne l'as pas foutu à la porte ?

OLGA. — Il n'y avait aucune raison ! Il s'est excusé de se présenter si tard...

ARMAND. — Tu parles ! Neuf heures du soir ! Le pignouf !

(*Pendant ces répliques, elle sort sa valise de sa chambre et continue à se préparer, suivie par Armand, dans toutes ses allées et venues.*)

OLGA. — Pas du tout !... Il a un air très comme il faut, très gentil...

ARMAND. — Gentil ou pas, je te jure qu'il ne va pas traîner dans la maison ! (*Il se dirige vers la porte du vestibule, mais se ravise soudain en se rappelant sa tenue.*) Va me le mettre dehors !

OLGA. — Oh ! mon ami, fais ça toi-même ! J'ai déjà été bien bonne de le recevoir, et de l'aider à s'y reconnaître dans tous ces tuyaux et ces robinets !

ARMAND. — Tu ne veux pas m'aider ! Très bien !... Le temps de passer un pantalon, et il y aura du sport ! (*Il revient vers sa chambre. On frappe.*) Entrez !

(*La porte donnant sur le vestibule s'ouvre, paraît un garçon d'une trentaine d'années, dans un accoutrement qui, visiblement, veut faire ouvrier.*)

Scène II

ARMAND, OLGA, L'OUVRIER

L'OUVRIER. — Je vous demande pardon... Ça coule à côté !

OLGA. — Ça coule ?

ARMAND. — Qu'est-ce qui coule ?

L'OUVRIER. — Le radiateur... Il faudrait un récipient... pas trop haut. Peut-être aussi une serviette ou un torchon, parce qu'il se forme déjà une petite mare.

ARMAND. — Comment ?... Mais il ne restait pas une goutte d'eau... l'installation était vide !

L'OUVRIER. — Je viens de la remplir !

ARMAND. — Mais, enfin, qui vous a permis... et d'abord que faites-vous ici ?

L'OUVRIER. — Je vérifie ! Et pour vérifier, j'ai dû remplir... Et maintenant vous risquez d'avoir cinquante-quatre litres d'eau dans votre salle à manger. J'ai lu sur la petite plaque : « Contenance cinquante-quatre litres » ! Et vous savez, cinquante-quatre litres d'eau, si vous les faites jaillir en hauteur, ça ne fait pas grande impression, mais si vous les étalez !...

ARMAND. — Qui vous a envoyé chez moi ?

L'OUVRIER. — La Maison Fradin. Vous avez bien demandé une vérification de vos appareils à la maison Fradin ?

ARMAND. — Oui...

L'OUVRIER. — Alors !

OLGA. — Tu vois !

ARMAND. — Mais la Maison Fradin n'a pas l'habitude de nous envoyer son personnel pendant les nuits d'été, afin d'exécuter des travaux commandés pour le mois d'octobre !

L'OUVRIER. — Attendre octobre est imprudent, Monsieur ! La Maison Fradin a pensé qu'il vous serait agréable de savoir votre chauffage prêt à fonctionner dès votre retour de vacances. Et vous partez bien ce soir, n'est-ce pas ?

ARMAND. — Oui, justement !

L'OUVRIER. — D'autre part, une vieille coutume, toujours valable dans notre profession, permet de se présenter chez le particulier entre le lever et le coucher du soleil. Or, il ne se couche aujourd'hui qu'à 20 h. 53 !

ARMAND. — Quel est le numéro de téléphone de la Maison Fradin ?

L'OUVRIER. — Gobelins 99-16 et la suite... Mais malheureusement, à cette heure-ci, il n'y a plus personne dans les bureaux... Ne croyez pas que je cherche à me soustraire à vos questions, Monsieur, mais je me permets néanmoins de vous rappeler que la situation ne doit pas s'arranger à côté, pendant que nous bavardons !

ARMAND, *à Olga qui est maintenant prête à partir.* — Veux-tu voir cela, je te prie !

OLGA. — Moi ?... Mais je ne peux pas, mon chéri. Je pars !

ARMAND. — Enfin, il faut faire quelque chose pour cette fuite !... Je lui donne cette serviette, alors ? Je la lui donne ! (*Il fait mine d'arracher la serviette qu'il a autour du corps.*)

L'OUVRIER, *arrêtant son geste.* — Non !... Oh non !... N'allez pas prendre froid. Je vais m'arranger... Dites-moi seulement où je peux trouver quelque chose.

OLGA. — Dans un des placards de l'office...

L'OUVRIER. — Celui où sont rangés l'aspirateur et les balais ?

OLGA. — Non, celui de gauche...

L'OUVRIER. — Ah ! oui ! Je vois ! (*Il va jusqu'à la porte.*) Il n'y a plus un seul domestique dans la maison ?

OLGA. — Non.

L'OUVRIER. — Curieuse époque !... qui voit les serviteurs devancer leurs maîtres vers le repos et le soleil ! (*Il sort par le vestibule.*)

ARMAND. — Qu'est-ce que c'est que cet énergumène ! Il me semble d'ailleurs avoir déjà vu cette tête-là !

OLGA. — S'il travaille chez Fradin, c'est normal.

ARMAND. — Je n'ai pas l'habitude de traîner dans les ateliers Fradin ! (*Voyant Olga qui a bouclé sa valise.*) Tu ne descends pas tout de suite ?

OLGA. — Mais si !

ARMAND. — Non, je t'en prie ! Il faut surveiller cet individu. Tu ne vas pas me laisser seul ici avec lui !

OLGA. — Tu as peur ?

ARMAND. — Peur ? J'ai bien failli l'attraper par le col et l'envoyer rouler dans l'escalier quand il était là, à se payer ma tête !

OLGA. — Pourquoi ne l'as-tu pas fait ?

ARMAND. — Avec une seule main valide ! Donne-moi seulement quelques secondes ! Je m'habille en vitesse et je te promets qu'il ne perdra rien pour avoir attendu !

OLGA. — Oh ! J'ai horreur de ce genre de spectacle ! Bats-toi tranquillement, mon chéri, je vais me faire coiffer pendant ce temps-là. A neuf heures chez Jean-Léon, ou à la demie sur le quai ! A tout à l'heure !

ARMAND. — Olga !

OLGA. — Mon sac... mes gants... mon manteau... mon chou... mes respects ! (*Elle sort.*)

ARMAND, *criant vers la porte.* — Olga !... Ce sont nos premières vraies vacances, ne l'oublie pas !... (*Un petit silence.*) Eh ! bien... on ne sera rarement foutu autant de moi, en si peu de temps ! (*Il demeure encore quelques secondes pantois, au milieu de la pièce, puis regagne précipitamment sa chambre en grommelant.*) N... de nom... de nom... de nom... de nom... de nom... de nom.. de nom !!!

(*La scène reste vide un instant, puis la porte donnant sur le vestibule s'ouvre lentement. L'ouvrier passe prudemment la tête par l'entre-bâillement et, ne voyant personne, entre délibérément.*)

Scène III

L'OUVRIER, *puis* ARMAND

L'ouvrier va près du radiateur, dépose sans bruit quelques outils, et commence un examen, qui semble très sérieux, de l'appareil de chauffage. Il jette seulement, de temps à autre, un coup d'œil curieux vers la porte de la chambre d'Armand. Celui-ci, vêtu cette fois, d'un pantalon et d'une robe de chambre, rentre en coup de vent, et bondit sur le téléphone. Il compose un numéro sans remarquer la présence de l'ouvrier, qui s'affaire autour du radiateur.

ARMAND, *au téléphone.* — Allô... Allô, Chenillard ?... Vendez ! Vendez tout de suite !... Vous m'avez compris ?... Les Pandaroany, oui ! Mais ce n'est pas tout ! Vous allez me vendre tout ce qui sera nécessaire pour arriver aux cinquante briques ! (*L'ouvrier commence à donner des petits coups de marteau sur la tuyauterie du chauffage. Sans d'abord se rendre compte d'où vient le bruit. Armand hausse sensiblement la voix.*) Quoi ?... Ce qui paiera le plus... Les Zazoura... Les Broken Maes... Les Charbons... Les Pétroles... Les Minerais... (*Il arrive à crier, pour couvrir le bruit grandissant des coups de marteau.*) Comment ?... Les Minaronez aussi, d'accord !... Pourquoi ?... Parce que j'achète la S. U. T. A. F !... La S. U. T... (*Il réalise tout à coup que ce vacarme prend naissance derrière lui. Il se retourne, furieux, vers l'ouvrier qui continue à taper de toutes ses forces.*) Assez !... Assez !... (*L'ouvrier s'arrête.*) Vous ne voyez pas que je téléphone ? Non ? Vous ne pouvez pas faire un peu moins de bruit ?

L'OUVRIER. — Excusez-moi... Mais vous parlez tellement fort que je ne m'entendais plus frapper !

(*Pendant la suite de la conversation d'Armand au téléphone, l'ouvrier sortira et reviendra en scène avec un escabeau, qu'il placera dans l'angle de l'une des portes.*)

ARMAND, *au téléphone.* — Allô ! Chenillard ! Vous m'avez entendu ?... J'achète la S. U. T. A. F... Oui, tout de suite, et à n'importe quel prix !... Cela m'est égal... Ce sont de vieux bâtiments, d'accord... Ils tombent en ruine, c'est entendu... Seulement, vous oubliez que Bordavin guette depuis longtemps ce raccord de voie ferrée... qu'il lui est indispensable s'il veut expédier normalement sa camelote !... Alors, j'achète !... Nous achetons, Chenillard !... Ce que j'en ferai ?... J'irai y camper tous les dimanches !... Et en prenant mon bain de soleil sur les tas de mâchefer, je regarderai Bordavin crever d'asphyxie dans son cul-de-sac ! A moins qu'il ne se décide à racheter... auquel cas je lui ferai un prix d'ami !... Qu'en dites-vous, Chenillard ?... Avouez que je n'ai pas perdu mon temps depuis votre coup de téléphone!... Je me sens ragaillardi!... Maintenant, j'ai envie de partir en vacances !... Vous m'enlevez cela tout de suite, hein ? Et tenez-moi au courant... vous connaissez mon adresse... Vous câblez à bord... Je compte sur vous ! Au revoir Chenillard ! (*Il raccroche, le sourire aux lèvres, puis se tourne vers l'ouvrier. Celui-ci, grimpé sur l'escabeau, regarde un tableau.*) Vous n'avez pas besoin d'un petit coup de main ?

L'OUVRIER, *sortant de sa contemplation.* — Ah ! Pardon... C'est joli, ça !

ARMAND. — Oui. Vous allez néanmoins me faire le plaisir de ramasser vos outils et de déguerpir au plus vite !

L'OUVRIER. — Mais je n'ai pas terminé !

ARMAND. — Terminé ou pas, moi j'ai fini de rire ! Je vous donne cinq minutes pour remettre tout en état et me débarrasser le plancher! Compris ?

(*Sans attendre de réponse, il rentre dans sa chambre. L'ouvrier, avant de descendre de son escabeau, arrache du mur quelque chose qu'il met dans sa poche. Puis il va reprendre son marteau et se remet à taper comme un sourd sur le radiateur. Il jette encore des regards furtifs sur la porte par où est sorti Armand et, tout à coup, un bruit mat succède aux chocs sonores... Il lâche son marteau, se prend la main gauche et pousse des hurlements.*

L'OUVRIER. — Oh !... Oh ! là là !... Oh !

ARMAND, *sortant précipitamment de la chambre.* — Qu'est-ce qui se passe ? Qu'est-ce qui vous arrive ?...

L'OUVRIER. — Mon doigt ! Oh !... Je me suis écrasé le doigt ! Oh, là là !!!

ARMAND. — Comment ça ?

L'OUVRIER. — Un coup de marteau. Regardez !

ARMAND. — Vous m'avez l'air d'un fameux compagnon ! Vous n'avez pas de mouchoir ?

L'OUVRIER. — Si. Mai il faudrait tout de même des soins... nettoyer d'abord la blessure !

ARMAND. — Oh ! N'exagérons rien !... Vous pouvez remuer votre doigt ?

L'OUVRIER. — Oui.

ARMAND. — Vous vous êtes fait un beau pinçon, c'est tout ! Asseyez-vous là... Je vais chercher ce qu'il faut !

(*L'ouvrier s'assied sur un siège près du bureau, Armand retourne dans sa chambre. Dès qu'il est seul, l'ouvrier fouille dans les papiers qui sont sur le bureau, en prend un, et le met dans sa poche. Armand rentre en scène avec un flacon et un paquet de coton hydrophile.*)

L'OUVRIER. — Qu'est-ce que vous apportez là ?

ARMAND. — Un simple désinfectant.

L'OUVRIER. — Cela va me faire mal ?

ARMAND. — Je vous en prie ! (*Il imbibe un morceau de coton et le place sur le doigt de l'ouvrier.*)

L'OUVRIER. — Oh !

ARMAND. — Quoi ?

L'OUVRIER. — Rien. J'ai cru avoir mal !

ARMAND. — Voilà... Et maintenant, plus question de poursuivre votre travail avec une pareille blessure !... Vous me rangez toutes vos petites affaires... et au revoir ! Dans trois minutes, je file ! (*Il rentre à nouveau dans sa chambre. Resté seul, l'ouvrier ramasse son marteau et se tient debout, immobile, près du radiateur. Armand qui, à chacune de ses précédentes sorties, avait continué de se vêtir, revient cette fois en complet veston.*) Alors ? Vous vous foutez de moi ?

L'OUVRIER. — Non.

ARMAND. — Je vous ai dit de prendre la porte, mon vieux ! Vous comprenez ?

L'OUVRIER. — Non.

ARMAND. — Quoi ?

L'OUVRIER. — Il faut que je vous parle !

ARMAND. — Me parler ?

L'OUVRIER. — Oui.

ARMAND. — Assez de balivernes ! Estimez-vous heureux que je prenne le train ce soir, car dès demain j'aurais parlé, moi, à la Maison Fradin, et je ne lui aurais pas caché ma façon de penser sur les agissements de ses employés !

L'OUVRIER. — D'abord, je ne fais pas partie de la Maison Fradin... ensuite, vous n'êtes pas encore dans le train !

ARMAND. — Qu'est-ce que vous dites ? (*Instinctivement, il jette les yeux sur les papiers qui sont sur son bureau.*) Mon billet !

L'OUVRIER. — Je l'ai dans ma poche.

ARMAND, *faisant un pas vers l'ouvrier.* — Ah ! ça...

L'OUVRIER, *le menaçant.* — N'approchez pas, j'ai un marteau !

ARMAND. — Salaud ! (*Il se retourne vivement et bondit sur le téléphone.*)

L'OUVRIER. — Inutile d'appeler, vous n'avez plus de ligne ! J'ai retiré le plomb. (*Ils restent une seconde, face à face, silencieux.*) Si vous avez un revolver à portée de votre main, dans un des tiroirs de votre bureau, j'ai oublié de vérifier, servez-vous-en tout de suite... Sinon, asseyez-vous et écoutez-moi ! (*Nouveau silence.*) Je suis navré de ce que je fais en ce moment, ce n'est guère dans mes habitudes, mais mettez-vous à ma place ! Le temps presse et je n'ai pas le choix des moyens !

ARMAND. — Ça va ! je suis coincé, pas de boniments ! Combien ?

L'OUVRIER. — Combien ! Combien de quoi ?

ARMAND. — Oh ! Ne fais pas l'innocent, hein ! Dis-moi ton prix et qu'on en finisse ! Crapule !

L'OUVRIER. — Ah ! non, ne me parlez pas sur ce ton ! Comment voulez-vous que je reprenne confiance... Je vous demande de m'écouter calmement. Si vous refusez de m'entendre, si vous n'essayez pas de me comprendre, il ne me reste plus qu'à me foutre à l'eau !

ARMAND. — Assez de pleurnicheries ! Au fait !

L'OUVRIER. — Asseyez-vous ! (*Armand s'assied à son bureau.*) Merci ! Dans cette position, j'ai l'impression de vous dominer... Cela m'aide un peu. Je suis faible !... Voilà le mot exact : je suis faible ! Et la vie est devenue trop brutale, trop violente ; moi je ne sais plus !

ARMAND. — Quoi ?

L'OUVRIER. — Vivre ! Vivre honnêtement !

ARMAND. — Alors, vous avez décidé de vous en sortir par des attaques à main armée !

L'OUVRIER. — Mais pas du tout ! Je suis venu vous parler. Attaque à main armée ! Ah ! là là... Pour tout vous avouer, je préfèrerais voir ce marteau dans vos mains que dans les miennes ! Vous avez du sang-froid. Je me sentirais plus tranquille !

ARMAND. — Moi aussi !

L'OUVRIER. — Seulement, j'en avais besoin pour établir un premier contact.

ARMAND. — Pour briser la glace !

L'OUVRIER. — Et ne croyez pas que je m'adresse à vous par hasard ! Je n'ai pas trouvé votre nom dans un bottin ; je sais à qui j'ai affaire, quel homme vous êtes ! Je vous ai choisi !

ARMAND. — Très flatté ! Mais qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

L'OUVRIER. — Tout !

ARMAND. — C'est-à-dire ? Vous voulez de l'argent ?

L'OUVRIER. — Pour le dépenser ! A quoi bon ?

ARMAND. — Qu'est-ce que vous cherchez en ce moment ? Tout de même pas du travail !

L'OUVRIER. — Hélas ! Je ne peux pas travailler !

ARMAND. — Vous ne pouvez pas ?

L'OUVRIER. — Non, Monsieur. Tout le drame de ma vie est là : je ne supporte pas le travail !

ARMAND. — Ah !

L'OUVRIER. — C'est une chose affreuse ! Je jouis d'une bonne santé ; la nature m'a donné, vous avez pu le remarquer, une constitution robuste ; et je suis incapable de faire le moindre effort. Autant je me porte bien, si je peux ne rien faire... Je ne dis pas : me reposer, je dis : ne rien avoir à faire !... Autant je sombre dans la plus accablante dépression sitôt que j'ai l'imprudence d'accepter le moindre travail !

ARMAND. — Tiens !...

L'OUVRIER. — Si le mot n'était pas aussi galvaudé, et toujours employé dans un sens péjoratif, je vous dirais bien franchement que je suis paresseux ! Mais, de nos jours, on confond tout : les fainéants et les paresseux... la fausse et la vraie paresse !

ARMAND. — Et vous souffrez d'une vraie paresse ?

L'OUVRIER. — Eh ! oui, Monsieur. De celle qu'on a tôt fait de ranger dans les vices, mais qui est, croyez-moi, une véritable infirmité !

ARMAND. — Oui, oui... (*Partagé entre un sentiment de prudence vis-à-vis de cet interlocuteur, et la nécessité où il est d'abréger l'entretien, il jette de temps à autre de furtifs coups d'œil sur sa montre.*) Et je suis certain qu'il s'agit uniquement d'une question de santé.

L'OUVRIER. — Non, Monsieur ! Vous pensez bien que je m'en suis inquiété ! J'ai vu des docteurs, L'un d'eux m'a affirmé : « Remportez une belle victoire sur vous-même ! Tentez un grand coup et tenez bon ! Votre salut est là ! »... J'ai suivi son conseil. Je me suis fait embaucher comme manœuvre dans une fonderie. Ah ! mon pauvre Monsieur... D'abord, je maigrissais à vue d'œil... J'étais dans un état !... Harassé... écœuré... Il y a des gens qui ne supportent pas la vue du sang ; moi, je ne peux pas voir une goutte de sueur ! Cela me lève le cœur ! Et sentir la sienne couler sur sa peau ! Ah !... Pouah !... J'en ai encore des vertiges ! (*Il désigne une chaise.*) Vous permettez ?

ARMAND. — Je vous en prie !

L'OUVRIER. — Pourtant, que n'aurais-je pas donné pour partager la vie de mes semblables : partir de chez soi avant l'aube, les muscles encore engourdis des fatigues de la veille ; traverser une banlieue dégoulinante de crasse et de fumée pour s'aller courber toute une journée sur un étau ou devant un four ; affirmer par un geste mille fois répété son droit au respect, à la liberté ; et rentrer le soir, à la nuit tombée, la tête vide, les reins meurtris, tout l'être anéanti, brisé, mais fier ! Voilà des joies qui me sont refusées !

ARMAND, *se levant.* — Mais vous pouvez en connaître d'autres !

L'OUVRIER. — Ah ! Oui. Lesquelles ?

ARMAND. — Il me serait facile de vous citer une foule de gens qui, tranquillement assis du matin jusqu'au soir, remplissent néanmoins une fonction et ne se voient pas refuser l'épithète de travailleurs !

L'OUVRIER. — Oui, bien sûr... J'ai essayé également. Mais alors, là, Monsieur, je me suis senti immédiatement submergé, englouti par un chagrin, une tristesse proprement intolérables ! Et pourtant, je me raisonnais, je m'accrochais désespérément... En vain ! La vue de tous ces dos courbés, de celui du plus humble des employés à celui du plus grand parmi les directeurs me désespérait ! La vision de toutes ces nuques pendantes m'arrachaient des sanglots ! Et j'ai pleuré, Monsieur, pleuré vraiment ! Sur les additions, les bulletins et les listes, mes larmes coulaient, intarissablement ! Auriez-vous le courage de demander à un homme pareillement atteint d'accomplir une tâche normale.

ARMAND, *avec un grand geste qui entend montrer à la fois son impuissance et son désir d'en rester là, de cette conversation.* .. Que voulez-vous que je vous dise !

L'OUVRIER. — Rien, pour le moment. Je n'ai pas terminé. Asseyez-vous !

ARMAND, *s'assied.* — Mais... (*Il jette un coup d'œil sur sa montre.*)

L'OUVRIER. — Il n'est pas neuf heures !... J'en ai tout au plus pour dix minutes ; vous aurez alors largement le temps de vous rendre à la gare, si toutefois, vous maintenez votre décision de prendre le train de 21 h. 35.

ARMAND. — Plus que jamais, figurez-vous !

L'OUVRIER. — Attendez ! Vous n'êtes encore au courant de rien... Où en étais-je... Ah ! oui, je vous expliquais que le plus modeste emploi sédentaire m'était aussi expressément défendu que la moindre besogne manuelle ! Dès que je touche à un ouvrage, ou bien mes forces me trahissent, ou bien mon moral flanche ! Et savourez l'ironie cruelle de mon sort : glissez-moi un paquet de cartes dans les mains, ou installez-moi devant un quelconque jeu de société, je vais rester là, absorbé une nuit entière, sans ressentir la moindre lassitude ! Faites-moi courir sur une plage, ou lancez-moi, des heures durant, une balle dans les bras ou dans les jambes... la fatigue n'a plus de prise sur moi ! C'est tout de même curieux ! Avouez qu'il y a là de quoi être déconcerté ! Et j'ai traversé, croyez-moi, de pénibles moments d'inquiétude avant d'admettre cette dure réalité : je peux, sans cesse, me distraire ; je suis incapable de travailler ! Le travail, c'est la santé, m'a-t-on bien souvent répété. Hélas ! au même titre que le soleil... ou le pain. Beaucoup ne peuvent en user qu'avec modération ; quelques-uns même doivent s'en priver, radicalement. Eh bien ! Monsieur, j'ai dû me faire une raison et me rendre à

cette évidence : je ne digère pas le travail ! Ou si vous préférez, il me tape sur le système ! Vous me suivez ?

ARMAND. — Oui, oui... (*Il fixe depuis un moment le bouton de la porte du vestibule.*)

L'OUVRIER, *remarquant le jeu d'Armand, va fermer la porte à clé et vient reprendre tranquillement son discours.* — Comment voulez-vous que je m'en sorte ? L'idée qu'il faille nécessairement travailler pour vivre, me trouble déjà, m'affole !... Mais le fait de recevoir un salaire, me répugne franchement ! Et il m'est arrivé plusieurs fois, je vous le jure, à la fin d'une semaine de laisser ma paye entre les mains du caissier ! Réfléchissez ! Comment aurais-je pu accepter cette somme fixée d'avance arbitrairement, pour le prix d'un labeur qui m'avait coûté tellement d'efforts et de peine... alors que mon voisin, qui arrivait tous les matins le sourire aux lèvres et ne cessait de chantonner en abattant sa besogne, empochait exactement la même ! Il faut être logique ! Il y a là un vice, Monsieur ! Un encouragement à la facilité ! Il est anormal de traiter sur un pied d'égalité, et l'individu qui a la chance de trouver dans le travail une saine distraction, et le pauvre bougre qui voit y sombrer ses maigres forces et ses plus belles illusions. N'est-ce pas votre avis ? (*Armand se lève et quitte sa place.*) Que faites-vous ?

ARMAND, *venant vers l'ouvrier.* — J'en ai assez de toutes vos histoires ! Travaillez ou reposez-vous ! Dormez ou promenez-vous, je m'en fous ! Mais vous allez déguerpir, et au trot ! (*Il s'élance sur l'ouvrier qui le menace de son marteau et réussit à lui saisir le poignet. Il essaie de le désarmer.*) Attends, petite gouape, je vais t'apprendre à t'en servir !

L'OUVRIER, *tout en se défendant.* — Lâchez ce marteau ! J'ai quelque chose à vous dire ! Arrêtez ! Ecoutez-moi ! Je vous apporte des nouvelles de Nénesse !

ARMAND, *dont l'ardeur ralentit en entendant prononcer ce nom.* — Nénesse ?

L'OUVRIER. — Ernest Moineau, le passeur d'or !

ARMAND. — Oui, je sais... Et après ?

L'OUVRIER. — Il est à l'ombre !

ARMAND. — En prison ?

L'OUVRIER. — Depuis trois mois !

(*Armand ne lutte plus, mais tient toujours les poignets de l'ouvrier.*)

ARMAND. — Que voulez-vous que cela me fasse ? Je le connais à peine !

L'OUVRIER. — Lui, vous connaît bien, pourtant. Il en voit de dures, le pauvre ! Interrogé tous les jours ! Vous vous rendez compte ? Il a été obligé de donner successivement tous ses clients. Sauf vous ! Il n'a pas prononcé votre nom... enfin pas encore. Il a du cran ! Enfin... il en a eu jusqu'à maintenant !

ARMAND. — Où voulez-vous en venir ?

L'OUVRIER. — Mais... à rien d'autre qu'à vous rassurer en ce qui concerne Nénesse... Parce que je suis là, pour lui remonter le moral !... Oui, j'ai été témoin d'un sale coup dans lequel il a trempé et dont il s'est tiré par miracle. Alors, je l'ai prévenu que s'il venait à parler de vous aux douaniers, moi je le mettais immédiatement dans l'autre bain... Voilà ! (*Armand le lâche, et fait quelques pas dans la pièce. Un petit temps.*) Vous m'avez gâché cette soirée ! Je ne voulais pas vous parler de cette histoire ! Je vous aurais mis au courant, bien sûr, mais plus tard ! Je tenais à m'entendre avec vous, gentiment... J'espérais me faire comprendre...

ARMAND. — A coups de marteau !

L'OUVRIER. — Oh !... Mais je vous répète que je n'ai pris ce marteau que pour me donner une contenance ! D'ailleurs, je n'en veux plus. Allez, prenez-le ! Je vous le donne ! Servez-vous-en, si le cœur vous en dit. (*Il pose le marteau sur le bureau.*)

ARMAND. — Faites le malin ! Amusez-vous ! Cela vous est facile, maintenant que vous m'avez mis le couteau sous la gorge.

L'OUVRIER. — Et voilà !... Tout de suite les grands mots !

ARMAND. — Alors, peut-on connaître votre prix à présent ?

L'OUVRIER. — Ah ! non... c'est très désagréable !

ARMAND. — Excusez-moi ! Je suis vraiment navré de vous froisser !

L'OUVRIER. — Je ne vous aurais jamais parlé de Nénesse, si vous ne m'aviez pas menacé !

ARMAND. — Mais enfin, je voudrais bien savoir ce que vous faites chez moi !... Ce que vous êtes venu y chercher !

L'OUVRIER. — Un asile.

ARMAND. — Quoi ?

L'OUVRIER. — Je crois que je pourrais vivre avec vous.

ARMAND. — Avec moi !... Chez moi ?

L'OUVRIER. — Oui.

ARMAND. — Mais à quel titre ?

L'OUVRIER. — Ah !... aucun titre ! Mais je suis certain qu'un arrangement, qu'une entente, restent possibles entre des gens comme nous. Et si je suis ici, c'est que je me sens capable de rendre fructueuse un association avec un homme de votre valeur, en qui j'ai pleine confiance...

ARMAND. — Très flatté !

L'OUVRIER. — Ah ! Monsieur, si vous saviez ce que vous représentez pour moi ! Vous ne pouvez pas me reconnaître, mais j'ai occupé un très modeste emploi à l'agence où vous aviez encore votre compte en banque, il n'y a pas si longtemps. J'étais déjà décidé à donner ma démission, en raison de mon état de santé, lorsqu'un jour, en apportant des papiers à un employé des guichets, je vous ai vu et entendu. Quelle révélation ! Vous n'étiez pas bien riche à l'époque, mais vous affichiez une telle assurance, une telle autorité ; vous jongliez si facilement avec des mots qui constamment m'écorchaient vif, que sur-le-champ je fis de vous mon champion. Il y en a qui tous les lundis se précipitent sur les journaux de sport pour y dévorer les résultats de la veille ! Moi, je n'avais plus qu'une idée : profiter d'un moment d'inattention du personnel, pour m'emparer de votre relevé de comptes... Je me délectais alors pendant des heures de votre marche triomphale ! Et je puis dire que jamais vous ne m'avez déçu ! Oh ! évidemment, au début les bonds étaient modestes, mais ensuite quelle ascension ! Tenez, le jour où pour la première fois, vous avez aligné la grosse unité, je n'ai pas pu dîner ! J'étais trop ému. Ah ! Ah !... Quel type vous faites ! Je vous admire !... Et je vous respecte ! Parce que vous avez peiné à vos débuts. Parce que vous êtes sorti de l'ornière par vous-même ; et qu'il est tout à fait logique, et moral, que les choses vous soient devenues si faciles !

ARMAND. — Je suis touché de tout ce que vous me dites. Vous êtes très aimable. Je vous remercie de votre intervention auprès d'Ernest Moineau... Je suis d'ailleurs disposé à vous en dédommager largement, maintenant que je la comprends mieux. Pour le reste...

L'OUVRIER. — Quoi ?

ARMAND. — Vous devez admettre qu'il ne m'est guère possible d'envisager votre proposition !

L'OUVRIER. — Vous n'allez pas me rejeter à la rue ! Je vous ai expliqué ma situation. Je peux encore ajouter que jusqu'ici les reliefs d'un petit héritage m'ont aidé à passer les moments les plus difficiles. Mais maintenant, c'est fini, bien fini... Alors ? Sans défense, sans aide, que voulez-vous que je devienne, dans un pays qui fait tant pour ses chômeurs, et rien pour ses paresseux !

ARMAND. — Enfin, vous n'avez pas pu penser sérieusement à vous installer ici ?

L'OUVRIER. — Mais si !

ARMAND. — Alors, oubliez-le ! Je vais vous donner une gentille petite somme qui vous permettra de vous débrouiller momentanément...

L'OUVRIER. — Mais je n'en veux pas à votre argent ! C'est curieux que je n'arrive pas à me faire comprendre... Je désire au contraire vous aider à mieux profiter de votre fortune. Je sais à peu près ce que vous dépensez bon an, mal an... Je trouve cela exhorbitant ! Je vous assure que nous pouvons vivre tous les deux beaucoup mieux, avec beaucoup moins ! D'abord je ne vous coûterai rien. Je n'ai ni un gros appétit, ni de gros besoins. Je me contenterai d'une simple chambre sous le toit, ou d'un modeste réduit aux étages inférieurs. Il y a longtemps que je n'ai porté un complet aussi neuf que le plus usagé des vôtres. Vous allez me faire figurer à un poste quelconque dans votre personnel, celui de chauffeur, par exemple. Et avec un petit certificat disant que vous ne pouvez plus conduire, vous pourrez déduire de votre déclaration d'impôt le prix d'une livrée que je n'endosserai pas et le montant d'un salaire que je ne vous réclamerai jamais.

ARMAND. — Et votre argent de poche ?

L'OUVRIER. — J'ai pensé que vous me laisseriez mes congés payés ; je m'en arrangerai.

ARMAND. — Vous avez tout prévu !

L'OUVRIER. — Tout. Et nous n'examinons là qu'un côté de l'opération, celui des dépenses évitées. Mais songez une seconde, je vous prie, aux bénéfices que vous en tirerez. Je m'exuse de parler de moi en ces termes, mais je suis le partenaire idéal : je joue à tout ! Finies les longues soirées ennuyeuses qui se terminent immanquablement par un stage dans une boîte de nuit !

ARMAND. — J'adore sortir le soir !

L'OUVRIER. — Non. Vous n'aimez pas vous coucher tôt ; c'est différent. Je vous connais bien. Tenez ! L'autre nuit, durant les deux heures que vous avez passées au « Cocon Rose », vous n'avez pas souri deux fois !

ARMAND. — Vous savez que j'étais au « Cocon Rose » avant-hier soir ?

L'OUVRIER. — C'est moi qui vous ai tendu des bouquets de violettes entre les attractions.

ARMAND. — Mais alors, vous travaillez ! Vous faites le commerce des fleurs !

L'OUVRIER. — Oh ! je vous en prie ! J'en suis assez peiné ! Les fleurs, voyez-vous, il faut les offrir. J'admets qu'on les achète, mais pas qu'on les vende. Je ne me livre à ces tractations que pour payer mes frais de taxi, lorsque je sors avec vous. Ils sont devenus énormes ! Il faut donner de sérieux pourboires aux chauffeurs pour qu'ils consentent à vous suivre. Elle marche, votre nouvelle voiture !

ARMAND. — Si je comprends bien, vous m'espionnez !

L'OUVRIER. — Non... je passe de temps à autre une soirée en votre compagnie. Avouez que je ne vous ai jamais beaucoup gêné. Avant-hier, par exemple, je vous ai pris à la sortie de votre bureau, je suis revenu avec vous jusqu'ici, et j'ai fait ensuite une grande promenade le long des quais, pendant que vous étiez chez Attila ! A ce propos, quelle idée de dîner chez Attila !

ARMAND. — C'est une très bonne boîte !

L'OUVRIER. — Allons donc ! Il ne marche qu'avec les snobs ! S'il permettait à ses clients de manger avec des fourchettes, il ne ferait même plus dix couverts par jour ! Moi, je vous indiquerai deux ou trois adresses. Là, vous vous régalerez ! Et en supposant que je vous accompagne, vous économiserez encore sur le prix d'un seul repas, pris chez Attila !

ARMAND. — Vous êtes décidément plein de ressources !

L'OUVRIER. — Je n'ai aucun mérite ! Sans argent on a tout le temps de songer aux moyens d'employer judicieusement celui qu'on pourrait avoir. Vous avez besoin d'un garçon comme moi. Je puis être votre homme de compagnie, en quelque sorte. Les seigneurs avaient des bouffons... Pourquoi ne serais-je pas le vôtre ! Un bouffon sérieux, grave même, si les circonstances l'exigeaient... et toujours de bon conseil ! En voulez-vous encore une preuve ?

ARMAND. — Non. Excusez-moi, mais il me faut d'abord choisir entre l'express de Marseille ou des précisions sur votre prochain entretien avec Monsieur Nénesse !

L'OUVRIER. — Eh bien ! faites coup double ! Emmenez-moi !

ARMAND. — En croisière ?

L'OUVRIER. — Pourquoi pas ! Je suis libre !... Si on part tout de suite, on peut encore attraper le train !

ARMAND. — Vous n'y pensez pas !

L'OUVRIER. — Vous abandonnez délibérément votre dernière chance ! Au fond, la perspective de ce voyage ne vous a jamais emballé !

ARMAND. — Vous vous trompez !

L'OUVRIER. — Allons donc ! Vous montrez autrement d'enthousiasme quand les choses vous amusent !

ARMAND. — Cette croisière était pour moi l'occasion de prendre un peu de repos !

L'OUVRIER. — Du repos ! Au milieu de huit cents personnes, avec quatre changements de toilette par vingt-quatre heures et soirée de gala tous les jours ! Il fallait vous entendre parler de tous ces détails avant-hier soir ! Moi, j'ai autre chose à vous proposer : un petit Eden... une île du Pacifique qu'on aurait amenée à huit cents kilomètres de Paris ! De l'eau, des arbres, du soleil ! Pas de moustiques, et un cordon bleu devant le fourneau ! Tout ce à quoi vous rêvez ! Plaquez votre raffiot et suivez-moi !

ARMAND. — Vous n'oubliez que deux choses : d'abord mes places sont payées et retenues pour la croisière...

L'OUVRIER. — On peut se les faire rembourser jusqu'au moment du départ !

ARMAND. — Et que ma femme est déjà installée dans un wagon qui, dans quelques secondes, va s'élancer vers Marseille.

L'OUVRIER. — Alors j'ai une autre solution ! Foncez avec votre voiture à la poursuite du train de Marseille ; je vous accompagne ! Je ne vous

demande plus que cette faveur, vous ne pouvez pas me la refusez ! Prenez-moi à l'essai ! Emmenez-moi avec vous ! J'accepte de jouer ma chance sur le simple parcours Paris-Marseille ! Et de nuit ! Je ne suis pas exigeant. Demain quand vous aurez récupéré Madame, vous prendrez votre décision. Si vous me gardez, vous choisirez alors entre la croisière et mon petit coin, dont nous serons à moins d'une heure. Si vous me chassez, nous nous dirons adieu, sans rancune cette fois.

ARMAND. — Et que ferez-vous ?

L'OUVRIER. — Je vous donnerai le moyen de toucher directement Nénesse afin de vous prouver mon désintéressement. Mais je n'en suis pas encore là ! Moi j'ai confiance, voyez-vous ! On y va ? Ma valise est faite ! (*Il montre son sac à outils.*) Je n'avais mis qu'un marteau dans ce sac, tout mon linge est au fond !

ARMAND. — C'est que...

L'OUVRIER. — De toutes façons, ce départ arrange vos affaires !

ARMAND, *prenant sa décision.* — Je téléphone au garage !

L'OUVRIER. — Voici le plomb ! (*Il tend à Armand le plomb du téléphone qu'il a pris dans sa poche.*) Je ramasse tout cela en vitesse. (*Il se tourne vers le radiateur.*) Oh !

ARMAND. — Quoi ?

L'OUVRIER. — Il y a une fuite ! J'ai dû frapper trop fort, tout à l'heure ! Ah ! là là...

ARMAND. — C'est grave ?

L'OUVRIER. — Non, ne vous inquiétez pas, je vais m'en arranger. Occupez-vous de la voiture !

(*Il sort par la porte du vestibule. Resté seul, Armand grimpe sur l'escabeau et remet le plomb du téléphone. Dès que le contact est rétabli, la sonnerie retentit. Il redescend et va décrocher le récepteur. Sur ces entrefaites, l'ouvrier est revenu en scène avec une bassine et une serpillière ; il entreprend d'éponger le sol autour du radiateur.*)

ARMAND. — Allô !... Allô, oui... Ah ! c'est vous, Béatrice ? Non, je ne pouvais pas répondre... Enfin, je m'étais absenté... Olga ! Elle est partie... Naturellement, je vais la rejoindre... Vous savez les paroles ! Quelles paroles ?... Ah ! Oui ! *Hébétude !* Excusez-moi, j'avais oublié... Que je vous chante le refrain ? J'en suis bien incapable, ma pauvre amie... Je n'en connais pas la première note... Mais je vous assure...

(*L'ouvrier vient frapper sur l'épaule d'Armand, la serpillière à la main.*)

L'OUVRIER. — Dites-moi...

ARMAND. — Quoi ? (*Au téléphone.*) Une seconde, je vous prie !... (*A l'ouvrier.*) Qu'y a-t-il ?

L'OUVRIER. — Je peux vous chanter *Hébétude.*

ARMAND. — Vous connaissez ?

L'OUVRIER. — Oui, c'est un tango. Je peux d'ailleurs vous chanter la chanson que vous désirez ! Je les connais toutes !

ARMAND. — Vous me rendriez service ! Vous me débarrasseriez de cette empoisonneuse ! Cela ne vous ennuie pas ?

L'OUVRIER. — Mais non, voyons !

ARMAND, *au téléphone.* — Allô ! Béatrice... Ne quittez pas, on va vous chanter *Hébétude*... Qui ? (*Il se retourne vers l'ouvrier.*) Qui ?

L'OUVRIER. — Marochon... Hippolyte Marochon !...

ARMAND, *dans l'appareil.* — Hippolyte Marochon !... Eh bien ! mais... C'est le plombier... Le plombier, oui... Il est là à cette heure-ci... parce qu'il vient avec moi à Marseille... Enfin, je vous expliquerai cela plus tard ! Ne quittez pas !

(*Il tend l'appareil à Hippolyte. Celui-ci prend le récepteur et donne la serpillière à Armand.*)

HIPPOLYTE. — Tenez, il y a encore un petit suintement à gauche du radiateur, voulez-vous surveiller cela !

(*Armand prend la serpillière. Hippolyte s'assied près du bureau et, à pleine voix, attaque sans transition* Hébétude. *Tout en chantant, il se carre de mieux en mieux dans son fauteuil, cependant qu'Armand, à quatre pattes, les manches retroussées, essore le plancher et que tombe le...*)

RIDEAU

ACTE II

Une terrasse dans le parc d'une villa dont on aperçoit au fond, l'amorce de la façade. Quelques tables et sièges de jardin.

Scène I

PRUDENT, *puis* OLGA, ARMAND *et* HIPPOLYTE

Au lever du rideau, Prudent Gagelasse, une toque blanche de chef sur la tête, est assis au centre de la scène. A ses pieds, quatre boules entourent déjà un cochonnet. Une cinquième, lancée de la coulisse, vient achever sa course à une distance respectable du but. Prudent, après avoir suivi le trajet de la boule, s'écrie avec un solide accent provençal...

PRUDENT. — Eh ! non... Il fallait tirer !

OLGA, *entrant.* — Tirer !... Vous avez encore envie de perdre un quart d'heure à chercher ma boule dans un buisson ?

PRUDENT. — Pendant ce temps ils ne marquent pas de points ! Dites ! ce coup-ci est grave pour nous !

(*Armand entre en suivant une boule qui se dirige vers le cochonnet.*)

ARMAND. — Et de deux ! (*Se tournant vers la coulisse.*) Jouez l'autre comme cela, on les tient !

OLGA, *à Armand.* — Tu t'amuses ?

ARMAND. — Ah oui ! Pas toi ?

OLGA. — Tant qu'à jouer avec des billes, je préfère la roulette !

ARMAND. — Ne sois pas de mauvaise humeur, tu n'as pas encore perdu !

OLGA. — Cela m'est égal de perdre, puisqu'on ne gagne rien !

ARMAND, *à Hippolyte qui vient jeter un coup d'œil sur le jeu.* — Vous ne jouez pas votre dernière boule ?

HIPPOLYTE. — Si, si..., mais je viens voir par où je peux la faire passer.

ARMAND. — Par ici.

HIPPOLYTE. — Oh ! là, là...

PRUDENT. — C'est le terrain qui mène vos boules ! Tenez ! je veux être bon bougre ! Venez d'une allure modérée m'écraser cette petite touffe, et vous allez voir votre ronde foncer sur le petit !

HIPPOLYTE. — Quelle touffe ?

PRUDENT. — La toute petite, là... au pied de ce seringa ! (*Il sort suivi d'Hippolyte.*)

OLGA. — Que fais-tu cet après-midi ?

ARMAND. — Je ne sais pas encore... Et toi ?

OLGA. — Oh ! moi, j'attends... j'attends tes décisions !

ARMAND. — Je vais voir, avec les autres...

OLGA. — Les autres ! C'est-à-dire cet Hippolyte ! Qui est-il ? D'où vient-il ? Il se présente un soir chez nous, comme un plombier... Tu m'en parles ensuite comme d'un ami... et le voilà, qui décide de nos vacances !

ARMAND. — Ne crie pas ! Je t'en prie !

OLGA. — C'est insensé ! J'emporte deux douzaines de robes, pour faire une croisière ! Et j'en suis réduite à profiter d'une partie de boules, pour changer de toilette !

PRUDENT, *qui entre en surveillant la boule qu'Hippolyte vient de lancer de la coulisse.* — Bravo ! Et voyez ce que je vous avais prédit : le point y est !

HIPPOLYTE, *qui entre en scène.* — Et de trois ! Merci pour la touffe.

PRUDENT. — Avouez que je suis magnanime !

HIPPOLYTE, *à Armand.* — A vous le quatrième !

ARMAND. — Ce sera plus dur ! Le chemin de la touffe est coupé, à présent.

PRUDENT. — Il y en a d'autres ! Voyez cette brindille ?

ARMAND. — Oui !

PRUDENT. — Eh bien ! celle-là, vous allez vous la prendre de biais, et par ici !... Mais dites, vous ne croyez pas que je suis un peu bête de vous faire réussir des coups, alors que vous jouez contre moi ?

HIPPOLYTE. — Vous êtes tellement fort !

PRUDENT. — Çà ! Il faut que je sois fort pour que vous arriviez à me battre, rien qu'en suivant mes conseils ! Enfin... (*Il suit du regard le trajet d'une boule qui arrive de la coulisse.*) Et voilà ! Quatorze ! Vous ne jouez plus que pour un point ! Petite dame, il est temps de leur montrer de quoi nous sommes capables !

OLGA. — C'est bien mon avis !

PRUDENT. — Où sont nos boules ? Ah ! celle-ci est à moi. (*Il se baisse pour ramasser une boule.*) Oh ! que la terre est basse !

HIPPOLYTE. — Voilà le seul ennui de ce jeu ; il faut constamment se baisser et se relever... à la longue cela fatigue !

PRUDENT. — J'en connais, par ici, qui le jouent à coups de pieds. Ils n'ont plus à ramasser leurs boules ! Voyons... où est l'autre ? Ah ! là-bas ! Et la vôtre, petite dame, est encore un peu plus loin ! (*Il s'éloigne suivi d'Olga.*)

ARMAND, *à Olga.* — Va chercher ta boule, voyons. (*Olga sort. A Hippolyte.*) On fait une grande promenade cet après-midi ?

HIPPOLYTE. — Oh ! Pas tout de suite !

ARMAND. — Non ! quand nous aurons terminé la partie.

HIPPOLYTE. — On ne peut pas sortir sans avoir fait la sieste !

ARMAND. — On l'a déjà faite hier !

HIPPOLYTE. — La pratique de la sieste exige la plus grande régularité ! Tous les vrais dormeurs vous le diront !

PRUDENT, *revenant en scène.* — Et voilà ! Nous sommes armés pour l'assaut final ! Où est le petit ?

ARMAND, *qui vient de lancer le cochonnet.* — Il court là-bas ! En direction du bois de pin !

PRUDENT. — Oh ! là, là... c'est une longue ! Alors vous êtes perdus !

ARMAND, *qui vient de lancer sa première boule.* — Peut-être pas ! Regardez !

HIPPOLYTE. — Oh ! que c'est beau !

PRUDENT. — Comment ! C'est vous là, qui têtez le petit ?

ARMAND. — Mais oui, c'est moi !

PRUDENT. — Dites ! De quoi ai-je l'air ? Je vais tirer, Messieurs !

ARMAND. — A cette distance !

PRUDENT. — Parfaitement ! Moi, Prudent Gagelasse, j'ai déjà enlevé des jeux aussi solides ! Et de plus loin encore ! Laissez faire ! (*Il lance sa première boule.*) Oh ! Bonté Céleste ! Trois centimètres à gauche et je la fracassais ! Tenez petite dame, essayez une petite fois de vous approcher !

OLGA. — Moi !

PRUDENT. — On ne sait jamais ! (*Olga lance une boule à toute volée.*) Oh ! mais que faites-vous ?

OLGA. — Je tire ! Vous m'aviez bien dit de tirer !

PRUDENT. — Oui ! Mais, pas ce coup-ci ! Et surtout pas dans les nuages. Cette boule... où est-elle à présent ?

HIPPOLYTE. — Je l'aie vue disparaître dans ce buisson !

PRUDENT. — On ne va jamais la retrouver ! (*Il sort avec Hippolyte.*)

ARMAND. — Pourquoi joues-tu comme cela ?

OLGA. — Parce que j'en ai assez !

ARMAND. — C'est le dernier point !

OLGA. — Et après ce dernier point, il y aura une dernière partie ! Et après cette dernière partie, une autre d'un nouveau jeu ! Et ainsi de suite jusqu'à ce soir !

ARMAND. — Pas du tout ! On va d'abord faire une petite sieste...

OLGA. — Quoi ?

ARMAND. — ... Et après nous sortirons !

OLGA. — Ah ! non ! Tu ne vas pas faire la sieste ?

ARMAND. — Pourquoi ?

OLGA. — Tu l'as déjà faite hier ! Toi qui ne pouvais jamais te coucher ! C'est pour m'embêter que tu te reposes à ce point-là ! Tu ne vas pas me dire que tu es fatigué !

ARMAND. — Les vacances sont faites, justement, pour permettre à ceux qui ne sont pas fatigués, d'apprécier néanmoins le repos !

OLGA. — Je t'en prie ! Ne reprend pas à ton compte, toutes les balivernes qu'on entend ici à longueur de journée ! Et l'usine que tu voulais voir ?

ARMAND. — Eh bien ! nous irons ! Tu t'intéresses à mes affaires, à présent ?

OLGA. — Il le faut bien ! Quand je te vois cette nonchalance !

ARMAND. — Tu m'as assez demandé de me détendre !

OLGA. — Il y a des limites ! Pour te dire le fond de ma pensée, je trouve que ces vacances en commun ne te réussissent guère ! Tu subis, en ce moment, une influence déplorable ! Et si j'ai désiré quelquefois que tu te détendes, je n'ai jamais souhaité te voir à ce point apathique, indifférent, veule !

ARMAND. — En somme, pour que tu sois tranquille il faut que je m'inquiète !

OLGA. — Ne plaisante pas, Armand !

VOIX DE PRUDENT. — La voilà ! Je la tiens !

OLGA. — Tu vas choisir entre la sieste, ou ma présence ici ! Entre cet Hippolyte et moi !

PRUDENT, *revenant suivi d'Hippolyte.* — Alors, où en sommes-nous ?

HIPPOLYTE. — Toujours quatorze à cinq ! Vous feriez mieux d'abandonner !

PRUDENT. — Abandonner ! Tenez, tellement je me sens tranquille avec ma dernière boule, je vous fais une proposition !

ARMAND. — Mais non, vous ne pouvez plus espérer gagner !

PRUDENT. — Vous avez quatorze points et nous cinq ! Je vais tirer ! Si j'enlève le point, je gagne la partie et vous me devez simplement l'apéritif. Si je le manque, vous avez gagné, et je vous offre une bourride ! Nous la mangerons demain au déjeuner. Alors ?

ARMAND. — Ah ! Si vous voulez !

HIPPOLYTE. — Moi, j'aimerais que de toutes façons, on mange la bourride.

PRUDENT. — Èh ! Vous la mangerez de toutes façons. Et de toutes façons, c'est vous qui la paierez ! C'est histoire de dire... de rendre le jeu plus vivant ! Nous sommes d'accord ?

ARMAND. — Tout à fait ! Allez-y !

PRUDENT. — Bien ! Alors, je tire ! (*Il lance sa boule.*)

HIPPOLYTE. — Ah ! Pas de chance.

PRUDENT. — Mais, qu'est-ce qui s'est passé ? Vous avez vu ? Elle allait dessus ! Directement ! Et elle s'est ravisée ! Qu'est-ce qui lui a pris à cette bille, dites ? Pourquoi a-t-elle sauté comme ça ?

HIPPOLYTE. — De joie ! A la pensée de la bourride !

PRUDENT. — Nous n'allons pas rester sur ce coup-là ! Allez, nous rejouons le déjeuner !

HIPPOLYTE. — Ah non ! Nous l'avons gagné ! Nous le gardons ! Jouons autre chose, si vous voulez !

OLGA, *elle jette à terre la boule qu'elle avait encore en main, et remonte vers la maison en lançant.* — Bonsoir !

ARMAND. — Olga !

PRUDENT. — Qu'est-ce qu'elle a, la petite dame ? On l'a fâchée ?

ARMAND. — Non, non ? Ce n'est rien ! Excusez-moi, je reviens ! (*Il sort.*)

Scène II

HIPPOLYTE, PRUDENT, *puis* ARMAND

PRUDENT. — Elle n'est pas souffrante ?

HIPPOLYTE. — Certainement pas ! Dites-moi ?...

PRUDENT. — Hé !

HIPPOLYTE. — J'ai un petit service à vous demander.

PRUDENT. — Volontiers ! De quoi s'agit-il ?

HIPPOLYTE. — Voilà... Je voudrais que vous m'aidiez à décider Monsieur Manard à faire la sieste.

PRUDENT. — Cet après-midi ?

HIPPOLYTE. — Oui.

PRUDENT. — Pourquoi ? Il ne veut pas se reposer ?

HIPPOLYTE. — Non.

PRUDENT. — C'est bizarre, dites, un homme qui refuse de faire la sieste ! Il est souffrant ?

HIPPOLYTE. — Pas du tout !

PRUDENT. — Il ne se plaît pas ici ?

HIPPOLYTE. — Chez vous ? Enormément ! Oh ! je n'aurais pas grand mal à le faire rester tranquille... seulement voilà : je ne suis pas seul à le conseiller ! Je suis certain qu'il va vouloir sortir ! Et tout de suite !

PRUDENT. — Laissez-le donc se promener, et reposez-vous tranquillement pendant ce temps-là !

HIPPOLYTE. — Non, je ne peux pas le laisser se distraire sans moi... Ce serait trop dangereux ! Je suis son homme de compagnie en quelque sorte !

PRUDENT. — Eh bien ! allez avec lui ! Une petite promenade ne vous fatiguera pas beaucoup.

HIPPOLYTE. — Une petite promenade ! On voit bien que vous n'avez aucune idée de ce que sont ces marches forcées, coudes au corps, pendant des kilomètres et des kilomètres !... Il y a toujours quelque chose à voir, un peu plus loin ! Et pas question de flâner une seconde ! Tout ça est réglé, minuté du départ à l'arrivée ! Je sors de là anéanti, les genoux brisés, les reins douloureux, la tête en feu !

PRUDENT. — Arrangez-vous pour qu'il prenne sa voiture !

HIPPOLYTE. — Ah non ! Je tremble à la pensée de ces randonnées vertigineuses où il faut, à l'aller, mettre trois minutes de moins que la veille, et au retour, trois minutes de moins qu'à l'aller ! Vous parlez d'un plaisir !

PRUDENT. — Je n'aime pas beaucoup la vitesse, moi non plus !

HIPPOLYTE. — On ne peut plus appeler de la vitesse, cette compétition qui ne finit jamais ! Mais, c'est lorsqu'on s'arrête, que la véritable épreuve commence ! Il faut visiter des usines, des ateliers, des manufactures !... Se pencher sur des machines, des cuves, des fourneaux... Contempler pendant des heures, un tas de pauvres types qui suent à grosses gouttes ! Ici ce n'est plus le même homme. Il se tient tranquille. Votre influence lui fait certainement beaucoup de bien. Mais sitôt la porte franchie, ça le reprend ! Il recommence à chercher, à inspecter, à combiner... à « détecter le travail », comme il le clame, les yeux brillants de plaisir !

PRUDENT. — Ah ! il aime le travail !

HIPPOLYTE. — Ah ! là, là... A tel point qu'en ce moment, où il ne peut pas travailler lui-même, il va prendre son plaisir à regarder travailler les autres !

PRUDENT. — On ne le dirait pas à le voir comme ça ! Comme quoi, on ne sait jamais à qui on a à faire ! C'est Giboteau qui vous a donné mon adresse ?

HIPPOLYTE. — Oui.

PRUDENT. — Sacré Giboteau !...

(Entre Armand.)

ARMAND, *à Hippolyte.* — Vous êtes prêt ?

HIPPOLYTE. — Prêt ?

ARMAND. — Nous partons !

PRUDENT. — Et, où allez-vous ?

ARMAND. — Oh ! nous allons faire un grand tour. Nous laisserons la voiture à la Pierre-Rouge. Nous monterons à pied jusqu'à Saint-Ignace. Il y a tout près du sommet une ancienne abbaye qui vient d'être achetée par un groupe qui se dispose à en faire une forge-modèle ! Puis, nous reviendrons par le Bossard. Je pense qu'il ne sera pas trop tard pour jeter un coup d'œil sur la fabrique de cloches sous-marines !

PRUDENT. — Très intéressant !

ARMAND. — Oui, c'est une belle promenade !

PRUDENT. — Oh ! là, là... je comprends ! Mais vous n'allez pas l'entreprendre maintenant ?

ARMAND. — Si, à l'instant !

PRUDENT. — Monsieur Manard, ne jouez pas avec le feu !

ARMAND. — Que voulez-vous dire ?

PRUDENT. — Je veux dire que nous vivons sous un ciel splendide, c'est entendu, mais avec lequel il ne faut pas plaisanter !

ARMAND. — Mais...

PRUDENT. — Non, Monsieur Manard ! Croyez-moi, de la prudence ! J'en ai connu des flambards dans votre genre ! Ils sont arrivés ici, se croyant tout permis. Levés dès le matin à l'aube, ils ne s'arrêtaient que la nuit tombée ! Ils ne sont pas rentrés chez eux !

ARMAND. — Où sont-ils allés ?

PRUDENT. — A l'hospice !

ARMAND. — Oh ! vous allez fort !

PRUDENT. — Je vais fort ? Mon pauvre monsieur Manard ! Mais si vous vouliez vous observer attentivement une seconde, au lieu de vous laisser entraîner par votre esprit aventureux, vous sentiriez, dans votre corps, que ce n'est peut-être pas le moment de faire un effort !

ARMAND. — Je vous assure que je ne me sens nullement fatigué !

PRUDENT. — Oh ! naturellement, l'air vous soutient ! Vous dope ! Vous pouvez la faire votre promenade. Vous en reviendrez ! Gaillard, même !... En apparence ! Et vous paierez tout ça d'un coup ! Je vous répète que, dans nos régions, ce n'est pas l'heure de galoper sur les routes ! Tenez, quand vous êtes arrivé, nous parlions avec Monsieur Marochon, d'un de nos amis communs : Giboteau ! Vous le connaissez ?

ARMAND. — Non.

PRUDENT. — Dommage ! Sa conduite aurait pu vous servir d'exemple ! En voilà un qui savait vivre ! Il est venu passer une quinzaine de jours ici. Tous les matins, il me demandait de son lit, s'il faisait un beau soleil ! Quand je lui disais : non, il se lamentait : « Où aller par un sale temps pareil ! » Et si, au contraire, je lui annonçais un ciel radieux, alors il gémissait : « Mon Dieu, il va encore faire une chaleur torride ! » Et de toutes façons, il ne sortait de son lit que sur les quatre heures de l'après-midi ! Sacré Giboteau ! Il connaissait les dangers d'une gesticulation inutile ! Franchement, Monsieur Manard, c'est urgent ce que vous voulez faire cet après-midi ?

ARMAND. — Urgent ! Non... Mais, pour moi, intéressant, instructif !... Il s'agit de mon travail.

PRUDENT. — Ah ! voilà le grand mot lâché ! Mon travail ! Et votre santé ? Vous ne pensez pas qu'elle mérite aussi un peu d'attention ? Et, entre nous, vous ne trouvez pas pénible d'en revenir toujours au même point ! De buter sans cesse là-dessus : le travail !

ARMAND. — Le moyen de faire autrement ? Vous-même vous travaillez !

PRUDENT. — Non ! Ne plaisantez pas ! Je suis gourmand : je fais de la bonne cuisine. J'en mange une partie, et je cède le reste aux clients. Un point c'est tout ! Je vous assure que chez moi, le travail est réduit à sa plus simple expression. Il est hors d'état de nuire. Et ce que je déplore, ce qui m'inquiète, c'est que partout ailleurs, on ne fasse rien pour le maintenir dans des limites strictes ! Qu'on le laisse petit à petit, nous submerger, nous engloutir!

ARMAND. — Vous êtes bon ! Vous voulez empêcher les gens de travailler ? Autant les supprimer !

PRUDENT. — Tenez ! Vous l'avez dit ! Voilà malheureusement où nous en sommes ! Mais, il n'y a pas de quoi sourire ! Je ne vous savais pas contaminé à ce point, monsieur Manard ! Ça me fait peine, voyez-vous.

ARMAND. — N'exagérons rien !

PRUDENT. — Oh ! je n'exagère pas ! Travailler est devenu pour vous une mauvaise habitude ! Un vice !

ARMAND. — Je vous assure...

PRUDENT. — Seulement, tout le monde n'a pas vos vilaines manies ! Voyez-vous, monsieur Manard, dans un monde bien organisé, chaque individu devrait être assuré, de n'avoir pas à fournir un effort au-dessus de ses forces ! On éviterai ainsi bien des abus !

HIPPOLYTE. — Et dans un pays comme le nôtre, un homme qui ne fait rien, devrait jouir d'une situation moyenne. Ce qui l'installerait à mi-chemin entre ceux qui agissent bien et ceux qui font le mal !

PRUDENT. — Ah ! ce serait beau !

HIPPOLYTE. — Et juste ! Parce qu'il ne faut tout de même pas oublier, qu'à l'origine, le travail était une punition !

PRUDENT. — Tiens ! Quand ce malheureux Adam s'est fait jeter dehors, on ne l'a pas menacé d'autre chose !

HIPPOLYTE. — Et vous vous représentez ce pauvre bougre, sortant du Paradis, effondré, honteux, hochant la tête devant toute l'éternité étalée à ses pieds, et se disant, le visage en pleurs : « Je vais travailler ! » Ah ! nous sommes loin du travail dans la joie, de la liberté par l'effort et de toutes les belles histoires ou bonheur rime avec labeur !

PRUDENT. — Et même, je suis certain, que dans la bouche du Très-Haut, les mots ont dépassé la pensée ! Et qu'il n'a jamais voulu dire : « Tu travailleras » avec une violence qui sous-entend : « Travaille ou crève !... » Il suffit de le connaître un peu, le Tout-Puissant, pour savoir qu'il était incapable de prononcer des paroles semblables. Non ! Il a dit à ce pauvre premier homme : « Tu travailleras ! » avec encore une pointe de gentillesse, d'amour, lui donnant à penser, positivement : « Eh bien ! mon garçon, puisqu'il n'y a pas moyen de te faire entendre raison ! Puisqu'il est bien établi que tu n'écouteras jamais rien, ni personne... Je vais te mettre en apprentissage! » Et je le vois d'ici, jetant encore un petit regard complaisant sur sa créature, et se murmurant à lui-même : « C'est l'âge bête ! »

ARMAND. — Il lui a dit exactement : « Tu gagneras ton pain à la sueur de ton front ! »

PRUDENT. — Ah !... ah ! tout de même !... Il lui a dit ça !

HIPPOLYTE. — C'est encore plus probant !

PRUDENT. — Peut-être...

HIPPOLYTE. — Comment ! Voilà un homme, le premier, qui désobéit, qui trahit ! Et que lui inflige-t-on à ce scélérat, alors qu'il faut frapper un grand coup et faire un exemple ? Que lui dit-on au plus grand criminel de tous les temps, qui vient de précipiter l'Humanité entière dans le malheur ? Hein ? Que lui dit-on ? « Tu transpireras. »

PRUDENT. — Voilà ! On peut se demander après ça comment on a pu arriver à considérer le travail comme un bienfait, et la sueur comme un heureux symbole ! Ce n'est pas sérieux !

HIPPOLYTE. — Ni très gentil pour le Bon Dieu ! Il nous inflige une punition, et qu'est-ce que nous faisons ? Nous voulons à toutes forces la transformer en une saine distraction, une franche rigolade ! Nous nous moquons de lui ! Nous le narguons !

PRUDENT. — Je remercie le ciel tous les jours, de m'avoir fait naître dans un pays comme celui-ci ! Nous travaillons, évidemment. Je l'avoue, nous travaillons. Nous sommes bien obligés. Nous sommes logés à la même enseigne que les autres, et la nourriture ne nous tombe pas toute rôtie dans le bec ! Mais nous avons plutôt honte ! Dites, nous ne sommes pas fiers quand il faut nous mettre à la besogne ! Alors, nous nous arrangeons pour qu'on ne nous voie pas ! Et si nous sommes pris sur le fait, nous y allons d'une galéjade, histoire de donner le change, de masquer notre ennui. Et je préfère nos façons d'agir à celles de tous ces sournois, qui restent des journées entières, le nez collé sur un ouvrage, sans seulement vous donner signe de vie, vous gratifier de la moindre boutade ! Nous en avons eu un ici : le Noré ! Vous avez bien dû l'apercevoir, au cours de vos promenades dans le village !

ARMAND. — Non... je ne vois pas !

PRUDENT. — Ce serait étonnant. Il reste assis des heures devant sa porte !

HIPPOLYTE. — Assis ?

PRUDENT. — Eh ! oui. Parce que maintenant il est moins fier ! Mais, je le vois encore, quand il est arrivé, avec ses yeux clairs, ses petits cheveux blonds, son nez en l'air et cette agitation qui ne le laissait pas deux minutes en repos ! Il faisait peur, dites !

ARMAND. — Il n'était pas du pays ?

PRUDENT. — Il venait du Nord ! Son nom est Honoré Vandelingue, mais par ici, on l'appelle le Noré. Il a commencé par se faire embaucher à la Compagnie des Eaux. Le soir, sa journée terminée, il se louait chez les uns et les autres et quand l'heure du dîner réunissait les familles autour de la table, lui, sans prendre le temps de manger, s'en allait faire des heures supplémentaires de nuit, dans une petite usine des environs ! Vous vous rendez compte ! Et, pendant tout ce temps, il trouvait encore le moyen de se bâtir une petite maison, sur un bout de terrain qu'il venait d'acheter ! Il avait fini par jeter le trouble dans les esprits. On entendait des réflexions par-ci, par-là : « Ce Noré, tout de même... il va réussir ! » Et quelques-uns déclaraient même, qu'ils allaient peut-être chercher un emploi. Mais le Destin avait l'œil sur lui. D'abord sa femme l'a fait cocu...

ARMAND. — Çà !...

PRUDENT. — Oui, je sais bien... vous me direz que tranquillement assis dans un fauteuil, en train de lire son journal, pareille chose aurait pu lui arriver ! Mais ce n'est pas tout. Un jour, ou plutôt un soir, alors qu'il faisait ses heures supplémentaires dans sa petite fabrique, un four lui a pété au nez ! Oui... la mort a failli le prendre là, en pleine honte ! Il a eu la chance de s'en tirer. On l'a soigné. Parfaitement. Mais lui, sans attendre d'être complètement reposé, il a voulu recommencer ses bêtises ! Alors

là, le Destin s'est fâché : d'un seul coup, les jambes l'ont lâché et maintenant il est impotent. Il est devant sa porte. Quand il fait beau, sa femme et le Tonin... Le Tonin, c'est celui avec qui elle... vous me comprenez... ils transportent son fauteuil jusque sur le seuil. Et le Noré, coiffé de son grand chapeau de paille, reste là, au soleil, à faire du canevas. Cependant, que derrière les contrevents, on peut entendre les deux autres glousser de plaisir. Et, quand on lui demande s'il va bien, savez-vous ce qu'il répond, le Noré ? Parce que maintenant il parle, volontiers ! Il vous répond : « Je n'ai jamais été aussi heureux ! » Et tandis que son regard se pose sur cette campagne tranquille, paisible, qui l'entoure, il ajoute dans un soupir : « Si c'était à refaire... » Pauvre Noré !... Quelle leçon !...

(*Un temps. Hippolyte étendu sur un siège paraît dormir. Prudent se lève, et après avoir jeté un coup d'œil sur Hippolyte, vient frapper amicalement sur l'épaule d'Armand.*)

PRUDENT. — Allons, monsieur Manard, ne restez pas là, dans vos pensées ! Vous avez encore vos jambes, vous ! Venez avec moi jusqu'au bois de pins. Votre ami est déjà terrassé par la fatigue. Vous allez vous reposer un peu. Après, si le cœur vous en dit, vous pourrez toujours faire un petit tour !

ARMAND. — Il a de quoi vivre, ce malheureux, ce Noré ?

PRUDENT. — Il avait mis un peu d'argent de côté. Et puis le Tonin est d'une riche famille. Venez ! Ne pensez plus à tout cela !...

(*Prudent et Armand sortent.*)

Scène III

HIPPOLYTE, *puis* OLGA

Hippolyte dort. Un petit temps, puis... entre Olga.

OLGA. — Armand n'est pas là ?

HIPPOLYTE, *sursautant.* — Pardon ?

OLGA. — Où est Armand ?

HIPPOLYTE. — Je ne sais pas! Il n'est pas remonté ?

OLGA. — Quoi ?

HIPPOLYTE. — Alors, il doit être parti dans le bois de pins.

OLGA. — Quoi faire ?

HIPPOLYTE. — Se reposer !

OLGA. — Non ?

HIPPOLYTE. — Oh ! si. Il a dû se sentir fatigué ! Et comme M. Gagelasse allait y faire sa sieste !...

OLGA. — C'est inouï ! (*Elle regarde vers le bois de pins. Elle semble prête à y courir..., mais, elle hésite, se ravise, et revient vers Hippolyte.*) Je ne vous dérange pas ?

HIPPOLYTE. — Comment ?

OLGA. — Je ne vais pas rejoindre Armand maintenant..., je risquerai de le réveiller, de troubler son repos... alors, je vous demande si, en restant ici, je ne vous dérange pas ?

HIPPOLYTE. — Mais non, pas du tout !

OLGA. — Je vais m'asseoir là, je ne vous gênerai pas !

HIPPOLYTE, *qui est un peu surpris du ton subitement aimable qu'emploie Olga, s'est redressé à demi.* — Vous ne voulez pas vous étendre ?

OLGA. — Non ! Je vous en prie, ne bougez pas ! Je ne veux pas vous importuner. (*Elle s'assied délicatement sur le bord d'une chaise.*)

HIPPOLYTE, *qui se lève et avance un siège.* — Prenez au moins ce fauteuil ! Vous serez mieux.

OLGA. — Merci ! Vous pouvez donc être aimable ! Savez-vous que, depuis que je vous connais, je me posais la question !

HIPPOLYTE. — Oh !

OLGA. — Je me suis souvent demandé si ce détachement, cette froideur, cette attitude... un peu muffle, disons le mot, m'étaient réservés, ou si au contraire, vous agissiez ainsi avec toutes les femmes ! Hé ?

HIPPOLYTE. — Non...

OLGA. — A votre âge, et dans votre état... j'ai cru comprendre que vous étiez libre..., vous avez approché un grand nombre de femmes. Un très grand nombre, certainement. Cette indifférence est peut-être le fruit d'une expérience acquise auprès d'elles ? Vous ne me répondez rien !

HIPPOLYTE. — Il faut d'abord que je vous dise : vous commettez une grande erreur, quand vous me prêtez toutes ces femmes ! Je ne suis pas innocent, non. Mais à la vérité, je n'ai connu... enfin, je n'ai approché qu'une seule femme.

OLGA. — Une seule ?

HIPPOLYTE. — Oui.

OLGA. — C'est merveilleux ! Un grand amour ? Enfin, le grand amour ?

HIPPOLYTE. — Ah ! non.

OLGA. — Je suis déçue !

HIPPOLYTE. — Je m'excuse !

OLGA. — Racontez-moi !

HIPPOLYTE. — Quoi ?

OLGA. — Cette histoire ! Cette femme unique ! Qui est-elle ?

HIPPOLYTE. — La lingère qui venait en journée chez mes parents.

OLGA. — Non ?

HIPPOLYTE. — Si !

OLGA. — Mais... il y a longtemps ?

HIPPOLYTE. — Douze ans.

OLGA. — Et depuis, douze ans, vous n'avez pas connu d'autre femme ?

HIPPOLYTE. — Non.

OLGA. — C'est extraordinaire ! Elle était jeune ? Elle était jolie ?

HIPPOLYTE. — Elle était grande... Enfin, je la trouvais grande. Elle avait deux ans de plus que moi. Elle les a toujours, d'ailleurs.

OLGA. — Vous la voyez encore ?

HIPPOLYTE. — Je lui porte mon linge à raccommoder, toutes les semaines.

OLGA. — Oh ! Voilà qui gâte tout ! Quel dommage !

HIPPOLYTE. — Non. C'est le paquet de linge qui vous produit cette impression-là. Cela ne durera pas.

OLGA. — Je pense à cette pauvre fille !

HIPPOLYTE. — Elle n'est pas à plaindre.

OLGA. — Vous l'aimez ?

HIPPOLYTE. — Je ne sais pas.

OLGA. — Vous ne savez pas si vous l'aimez ?

HIPPOLYTE. — J'avais dix-sept ans, elle en avait donc dix-neuf, quand je suis monté pour la première fois dans sa chambre. Une petite pièce mansardée,

où elle travaillait au second étage de la maison que nous habitions. J'avais sous le bras mon veston déchiré, et je voulais qu'avant le retour de mes parents, elle répare l'accroc que je venais de faire.

OLGA. — Vous ne répondez pas à ma question. Vous ne me donnez que des détails... et d'une sécheresse... on croirait entendre le récit d'une agression.

HIPPOLYTE. — Oh ! ça n'a pas été une agression ! Au contraire ! J'étais ému. Mon cœur battait à grands coups en montant les marches. Je craignais de n'avoir pas le temps de faire remettre mon vêtement en état. La réparation terminée, je restai là, confondu de gratitude, en songeant à la punition qui m'était ainsi évitée. Mademoiselle Noémie, elle s'appelle Noémie, me regardait, surprise, confondue elle aussi d'avoir pu causer un tel bonheur par un geste aussi simple... Nous ne trouvions rien à nous dire. Les mots ne venaient pas... J'ai dû bredouiller : merci. Elle a dû murmurer : il n'y a pas de quoi... Mais il nous a fallu nous y prendre autrement pour exprimer cette reconnaissance que nous éprouvions l'un et l'autre. Vous me comprenez ?

OLGA. — Je commence. Votre histoire s'arrange.

HIPPOLYTE. — Elle habite à présent une petite chambre au sixième, au fond d'une cour, dans un quartier populeux. Je ne me sens pas à mon aise en montant les premières marches. Je suis gêné d'avoir ce paquet de linge sous le bras, gêné des rencontres que je ne manque pas de faire. Mais sur le palier du quatrième tout s'arrange. Je grimpe les deux derniers étages par trois marches à la fois. Si mon cœur bat moins fort qu'autrefois, mon balluchon s'allège, se transforme, et quand Noémie ouvre sa porte, me regarde avec cet air de surprise heureuse qui est à peu près celle du premier jour... elle s'étonne aujourd'hui que je continue à venir... j'ai l'impression d'avoir sous le bras un veston neuf auquel je viens de faire un accroc. Et j'ai bien du mal à ne pas bafouiller : « Je vous en prie, réparez ça, avant que mes parents ne rentrent ! » Et quelques secondes plus tard, lorsque son sourire se fige et que sa paupière gauche se met à battre imperceptiblement, je sais qu'elle est redevenue mademoiselle Noémie, lingère à la journée, bouleversée par ce tête-à-tête avec monsieur Hippolyte, sur qui l'on fonde tant d'espoirs... Parce qu'à l'époque on en fondait énormément !

OLGA. — Continuez !

HIPPOLYTE. — Oh ! c'est à peu près tout. Nous ne parlons pas. Nous ne trouvons toujours rien à nous dire. Alors nous refaisons les mêmes gestes, pour nous prouver que nous avons su, l'un et l'autre, garder intacte notre petite émotion du premier jour.

OLGA. — Savez-vous que vous devenez touchant !

HIPPOLYTE. — Ce ne doit pas être de l'amour ! Mais plutôt une sorte de cérémonie commémorative.

OLGA. — Ne jouez pas au cynique ! (*Elle regarde à nouveau dans la direction du bois de pins, puis se lève. Elle vient désigner un siège près d'Hippolyte.*) Je peux m'asseoir là ?

HIPPOLYTE. — Oh ! oui.

OLGA. — Je trouve votre aventure avec cette demoiselle Noémie, absolument charmante, pleine de sensibilité... Et je vous félicite ! Quelle fidélité !

HIPPOLYTE. — Ah ! çà...

OLGA. — Quoi ?

HIPPOLYTE. — Je ne peux guère faire autrement.

OLGA. — Comment ?

HIPPOLYTE. — J'ai un petit budget. Il ne me permet pas d'envisager l'infidélité. Il y a des dépenses que j'ai dû m'interdire à tout jamais. Les femmes en premier lieu, Noémie exceptée.

OLGA. — Quel curieux garçon vous faites ! Je pense que vous pourriez connaître d'autres aventures, si vous le vouliez. Et sans que cela vous entraîne à des dépenses, comme vous dites !

HIPPOLYTE. — Peut-être... Mais alors, il faut se donner du mal !

OLGA. — Se donner du mal ! Vous avez des réflexions pleines d'imprévu !

HIPPOLYTE. — Enfin, je veux dire qu'il faut s'en occuper sérieusement, faire des efforts...

OLGA. — Croyez-vous ?

HIPPOLYTE. — Pourquoi me regardez-vous comme cela ?

OLGA. — Vous êtes vraiment déconcertant ! Je ne vous imaginais pas ainsi. Je vous voyais à la fois, plus redoutable, et moins dangereux.

HIPPOLYTE. — Dangereux ?

OLGA. — Oui... je devrais me taire... et surtout m'en aller..., mais, avec vos confidences, vous avez réussi à me troubler !

HIPPOLYTE. — Ah !

OLGA. — C'est tout ce que vous me répondez ! Je vous fais un aveu, sinon grave, qui peut du moins être lourd de conséquences... et vous n'y ajoutez que : Ah !

HIPPOLYTE. — Excusez-moi, mais je ne sais pas parler aux femmes. Le manque d'habitude ! Je vous l'ai dit : avec Noémie, c'est le silence !

OLGA. — Vous vous exprimez tout de même !

HIPPOLYTE. — Oui... mais, on sait où on va !

OLGA. — Vous la prenez dans vos bras ?

HIPPOLYTE. — Oh ! non.

OLGA. — Non ?

HIPPOLYTE. — C'est plutôt elle qui...

OLGA. — Ah ! voilà... Eh bien ! puisqu'il faut en arriver là ! Je voudrais vous prendre dans mes bras !

HIPPOLYTE. — Oh ! oh !... c'est vrai.

OLGA. — Vous ne l'avez pas compris ?

HIPPOLYTE. — Ça va être difficile... compliqué !

OLGA. — Je ne vous plais pas ?

HIPPOLYTE. — Ce n'est pas ce que je veux dire !

OLGA. — Si je ne vous déplais pas, regardez-moi ! Et faites-moi une petite place ! (*Un peu abasourdi, Hippolyte s'exécute. Olga s'assied à côté de lui.*) Je mourais d'envie de me blottir contre vous. (*Elle prend Hippolyte dans ses bras. Il cale sa tête dans le creux de l'épaule d'Olga.*) Je ne me suis pas assez méfiée ! Naturellement ! Je me croyais très forte ! Et voilà ! Je m'imaginais que vous étiez un homme comme les autres ! A la recherche de conquêtes faciles, peut-être ! Mais que je remettrais sans mal à sa place ! Et je me retrouve dans vos bras ! Mais aussi, je tombe sur l'homme d'une seule femme ! Une seule ! J'ai voulu tout à coup, être cette femme-là ! C'est bien normal ! Et, je voudrais pouvoir vous attendre dans une petite chambre, moi aussi... vous voir arriver ému... le cœur battant ! Dites-moi que vous le voulez ! Dites-le-moi ! (*Elle regarde Hippolyte qui ne lui répond pas.*) Vous dormez ?

HIPPOLYTE. — Hum ?... Ah ! non, pas si vite ! Mais... je suis bien !

OLGA. — Eh bien ! ne bougez pas ! (*Elle regarde vers le bois de pins avec un étrange sourire.*) Ne bougeons plus. Demeurons là, longtemps... longtemps. Ce sera merveilleux !

HIPPOLYTE. — Oh ! oui... il faudrait rester comme ça, toujours... sans remuer !

OLGA. — Toujours, ce serait peut-être un peu long ! Mais pensez aux belles heures qui nous attendent !

HIPPOLYTE. — Ah ! oui ?...

OLGA. — Quand nous serons rentrés à Paris ! Je m'échapperai l'après-midi. Je dirai que je vais voir une amie. Mais ce sera pour aller chez vous !

HIPPOLYTE. — Chez moi ?

(*Il veut relever la tête, mais Olga la lui replaque aussitôt contre son épaule.*)

OLGA. — Oui ! Je m'occuperai de vous, de votre intérieur... Je mettrai des fleurs partout ! Et quand vous ne serez pas là, je vous attendrai bien sagement. Vous me trouverez toute frémissante, en rentrant de votre travail !

HIPPOLYTE, *qui cette fois se relève d'un bond.* — Mon travail !

OLGA, *qui cherche à le retenir.* — Oh ! restez... restez encore un peu près de moi !

HIPPOLYTE. — Non, non...

OLGA. — Pourquoi ?

HIPPOLYTE. — Pourquoi ? Si je reste dans vos bras ! Si, je me laisse aller maintenant, qu'est-ce qui va se passer ?

OLGA. — Mais... je vous l'ai dit...

HIPPOLYTE. — Oui, au début, tout ira bien ! Tout sera rose ! On fera de grands projets ! On en fait déjà ! A nous la grande vie ! Paris ! Les petits rendez-vous ! Et, dans huit jours, moi, je ferai la queue au bureau de placement !

OLGA. — Quoi ?

HIPPOLYTE. — Je ne connais peut-être pas les femmes, mais je sais de quoi elles sont capables !

OLGA. — Qu'est-ce qui vous prend ?

HIPPOLYTE. — Je ne veux pas retourner à l'atelier !

OLGA. — Ah ! ça... mais...

HIPPOLYTE. — ... Oui, oui... c'est vous qui nous condamnez au travail ! Toutes autant que vous êtes !

OLGA. — Vous êtes fou !

HIPPOLYTE. — Non ! J'y vois clair ! Mais, il était temps que je me reprenne ! Ah ! qu'est-ce que j'allais faire !

OLGA. — Je vous en prie !

HIPPOLYTE. — Excusez-moi ! Je suis très touché... vous m'avez dit des choses très gentilles..., mais je ne peux pas, je ne veux pas les entendre ! Evidemment, vous ne pouvez pas comprendre !

OLGA. — Comme il vous serait difficile de comprendre pourquoi je vous les ai dites, nous sommes quittes ! Ou plutôt, nous le serons si, après cet incident, vous considérez qu'il vous est impossible de demeurer ici plus longtemps !

HIPPOLYTE. — Comment ?

OLGA. — Je compte sur votre tact ! Après ce qui vient de se passer entre nous !

HIPPOLYTE. — Il ne s'est rien passé du tout !

OLGA. — Croyez-vous que ce sera l'avis d'Armand ?

HIPPOLYTE. — Oh !... Vous n'allez pas lui dire !

OLGA. — Alors, partez !

HIPPOLYTE. — Je n'ai rien à me reprocher ! Vous n'avez pas le droit...

OLGA. — Je vais me gêner !

HIPPOLYTE. — Si vous m'accusez, je vous préviens que je me défendrai !

OLGA. — Je vous le conseille ! Mais je vous conseille aussi de tenir votre valise prête.

(*Entre Armand.*)

Scène IV

HIPPOLYTE, ARMAND, OLGA

ARMAND. — Eh bien ! eh bien !... qu'est-ce qui vous arrive ? Vous n'êtes pas fous de pousser des cris pareils à cette heure-ci ! Je commençais tout juste de m'assoupir... (*Il bâille.*) Vous avez failli réveiller aussi M. Gagelasse ! Lui qui dort si bien d'habitude, il avait un sommeil tout agité !

HIPPOLYTE. — Excusez-moi ! (*Il s'éloigne.*)

ARMAND. — Où allez-vous ?... Où va-t-il ? Vous vous êtes disputés ?

OLGA. — Il m'a insultée !

ARMAND. — Oh ! là, là...

OLGA. — Ne ricane pas ! Tu ne sais pas ce qu'il a fait ! Ce qu'il a osé faire !

ARMAND. — Mais si !

OLGA. — Comment ? Tu as entendu ?

ARMAND. — Non ! Mais je le devine ! Tu es venue ici jacasser, l'empêcher de faire sa sieste, et il t'a remise à ta place ! On ne peut pas lui donner tort !

OLGA. — Parfait ! Non seulement tu ne t'occupes pas de moi ! Tu m'abandonnes comme une pauvre idiote pour aller dormir ! Mais tu soutiens cet individu qui est grossier avec moi ! Comprends-moi bien Armand : je ne veux plus le voir !

ARMAND. — Oh ! tu ne vas pas recommencer ! Je t'ai dit que ce garçon m'avait rendu un immense service ! Je suis tenu de le ménager !

OLGA. — Pas au point de le laisser, comme tu l'as fait, s'incruster dans notre vie !

ARMAND. — Je l'ai invité à passer les vacances avec nous, je ne vais pas le renvoyer, maintenant ! Nous prendrons une décision une fois rentrés à Paris.

OLGA. — Tu ne veux pas dire qu'il rentre avec nous, Armand ?... Ah ! je me doutais qu'il se tramait quelque chose... Son attitude était trop bizarre ! Tu ne vois pas qu'il ne cherche qu'à te gruger, et à vivre à tes crochets ?

ARMAND. — Oh ! Qu'est-ce que tu vas imaginer !...

OLGA. — Je ne le supporterai pas un jour de plus !

ARMAND. — Mais, je te répète...

OLGA. — Dis-lui ce que tu voudras ! Que les vacances sont terminées ! Que tu n'as plus d'argent !

ARMAND. — Tu penses comme ça prendra ! Je ne dépense pas ici, le tiers de ce que m'aurait coûté la croisière !

OLGA. — Tu peux avoir des complications dans tes affaires ! Tiens ! fais-lui croire que tu essuies un coup terrible et imprévu ! Que tu n'as plus un sou ! Tu verras alors son comportement !

ARMAND. — Je ne vais pas perdre mon temps à des bêtises pareilles ! (*Il bâille à nouveau.*)

OLGA. — Oh ! cesse de bâiller ! Réveille-toi, je t'en prie ! Je ne peux plus te voir dans cet état !

ARMAND. — Laisse-moi reprendre mes esprits ! Descendons sur la plage. Cela nous remettra les idées en place, et ce soir il ne sera plus question de toutes ces histoires ! (*Il appelle dans la direction où il s'est éloigné.*) ... Hippolyte !

OLGA. — Ainsi, tu me préfères ce monsieur !

ARMAND. — Mais, tu viens avec nous !

OLGA. — Non ! Et puisque tu ne veux pas m'entendre, que tu es incapable de prendre la moindre décision, j'agirai à ta place ! Si j'avais encore des scrupules, ton attitude suffirait à me les enlever ! (*Elle sort.*)

ARMAND. — Olga !... Olga, écoute-moi... je suis réveillé à présent ! (*Il bâille une nouvelle fois.*)

(*Paraît Hippolyte.*)

Scène V

HIPPOLYTE, ARMAND, *puis* PRUDENT *puis* OLGA *et* CHENILLARD

ARMAND. — Eh bien ! où étiez-vous ?

HIPPOLYTE. — J'étais allé m'allonger dans le bois de pins.

ARMAND. — On va à la plage ?

HIPPOLYTE. — Mais...

ARMAND. — Vous n'avez pas fait votre sieste et je n'ai plus envie de faire la promenade que nous avions projetée ! La plage s'impose ! C'est le juste milieu ! Vous savez danser ?

HIPPOLYTE. — Oui. Pourquoi ?

ARMAND. — Vous vous êtes chamaillé avec Olga ! Elle adore danser, moi je ne sais pas. Après le dîner nous irons prendre un verre dans les environs, vous l'inviterez à valser, et vous redeviendrez les meilleurs amis du monde. Vous connaissez les femmes !

HIPPOLYTE. — Ben...

(*Entre Prudent.*)

PRUDENT. — Dites, vous criez bien fort ! Mais vous avez bien fait de me réveiller. J'allais me tuer à dormir comme ça ! Et où allez-vous ?

ARMAND. — Jusqu'à la plage !

PRUDENT. — Oh ! alors, vous allez me rendre un petit service !

ARMAND. — Volontiers.

PRUDENT. — Vous passerez dire au Justin qu'il vienne me voir ! C'est le pêcheur qui me livre le poisson. Vous le connaissez !

ARMAND. — Oui. Mais où va-t-on le trouver ?

PRUDENT. — Allez d'abord chez lui. S'il n'y a personne, c'est qu'il est déjà chez la grande Lucie. Sa bonne amie ! Il pêche de nuit, alors le jour, vous comprenez, il fait tout ce que d'habitude nous accomplissons après le coucher du soleil !

HIPPOLYTE. — Il vaut peut-être mieux aller tout de suite chez la grande Lucie !

PRUDENT. — A votre convenance ! Puisque le Justin habite sur ce chemin... (*Il a un geste vers le gauche.*) la grande Lucie sur cette route... (*Même geste vers la droite.*) et que vous vouliez d'abord aller de ce côté ! (*Il indique une direction derrière lui.*) Alors !...

(*Olga apparaît accompagnée d'un monsieur.*)

OLGA, *désignant Armand.* — Tenez ! le voilà !

ARMAND. — Oh ! voici l'ami Chenillard !

CHENILLARD. — Ah ! Monsieur Manard !

ARMAND. — Mais que faites-vous ici Chenillard ! En vacances ?

CHENILLARD. — Des vacances de ce genre, je m'en passerais volontiers ! J'ai quitté Paris hier soir et depuis ce matin je bats la campagne pour dénicher votre auberge !

ARMAND. — Non !

PRUDENT. — Si vous cherchez une auberge, évidemment ! C'est une hostellerie, ici !

CHENILLARD. — Votre hostellerie, si vous voulez !

OLGA. — Mais, dites-lui, Chenillard ! Je vous en prie, dites-lui !

ARMAND. — Quoi ?

CHENILLARD. — Les nouvelles ne sont pas bonnes, Monsieur Manard ! On s'y attendait un peu, naturellement, mais tout de même !...

ARMAND. — Parlez donc !

CHENILLARD. — Je pensais pouvoir redresser la situation au dernier moment ! Hélas !... Mais depuis vingt ans que je suis dans les affaires, c'est la première fois que je vois quelqu'un essuyer comme vous, un coup pareil ! A la fois si terrible et si imprévu !

ARMAND. — Ah ! oui, oui... (*Il regarde Olga.*) Un coup terrible et imprévu... Je vois, je vois...

CHENILLARD. — Je vous dois la vérité...

ARMAND. — Je suis ruiné ?

CHENILLARD. — Oui... enfin, presque !

ARMAND. — Eh bien ! bravo !

CHENILLARD. — Comment ?

OLGA. — Tu as entendu ce qu'il t'a dit ?

ARMAND. — Oh ! très bien... je n'ai plus un sou. Je suis à sec ! A sec ! On va arroser ça !

HIPPOLYTE. — Mais dites-moi ?

ARMAND, *bas à Hippolyte.* — Ne bronchez pas ! Ils me font une blague ! (*Haut.*) Monsieur Gagelasse, c'est ma tournée ! Qu'est-ce que vous nous servez ?

PRUDENT. — Ce que vous voudrez, monsieur Manard ! A la condition que, moi aussi, je puisse offrir un verre !

ARMAND. — Mais comment donc ! D'ailleurs chacun offrira le sien à tour de rôle. Puisque cet événement nous intéresse tous !

(*Prudent s'éloigne.*)

CHENILLARD. — Par exemple ! Si je m'attendais...

ARMAND. — Voilà comment nous sommes, nous autres, les nouveaux ruinés !

OLGA. — Tu deviens fou !

ARMAND. — Dis donc... mes compliments.

OLGA. — Reprends-toi, Armand ! Je t'en prie !

ARMAND. — Il y a longtemps que tu avais préparé ce coup-là ? En tout cas, c'est du beau travail !

OLGA. — Ecoute-moi ! Je te jure que je ne suis pour rien dans tout cela !

ARMAND. — Ah ! non ? Ce serait ce brave Chenillard qui aurait tout combiné !

CHENILLARD. — Monsieur Manard, je ne sais plus où j'en suis ! Vous semblez n'attacher aucune importance à tout ce que je vous dis ! Je ne comprends plus !

ARMAND. — Allons, mon vieux ! Vous voyez bien que je ne marche pas !

CHENILLARD. — Mais enfin... tenez ! Voici la lettre de la Banque. (*Il sort de sa poche un papier qu'il tend à Armand.*)

ARMAND, *après avoir jeté un coup d'œil sur la lettre que lui a donnée Chenillard.* — Quoi ! Mais... c'est sérieux.

CHENILLARD. — Mais oui... je me tue à vous le répéter !

ARMAND. — Tout ce que vous m'avez dit, alors...

CHENILLARD. — C'est la triste vérité ! On a sauté, monsieur Manard !

ARMAND. — On a... Ah ! (*Il s'effondre sur un siège.*)

OLGA, *qui se précipite.* — Armand !

CHENILLARD, *même jeu.* — Dégraffez-le !

PRUDENT, *qui revient avec un plateau chargé de bouteilles.* — Que se passe-t-il ?

CHENILLARD. — Il se trouve mal ! De l'eau, vite !

PRUDENT. — En voici ! Et bien fraîche ! Prenez cette serviette !

(*Il passe à Chenillard une carafe et une serviette qui étaient sur son plateau. Chenillard tamponne le visage d'Armand.*)

OLGA. — Aidez-moi, il glisse !

PRUDENT. — Mais non, il se reprend !

OLGA. — On devrait le monter dans la chambre.

PRUDENT. — Pas du tout ! Laissez-le ici. Il respire du bon air.

OLGA. — Il faut faire quelque chose !

CHENILLARD. — Un peu de patience ! Tenez, il revient à lui !

HIPPOLYTE, *s'approchant du groupe.* — Vous n'avez pas besoin...

OLGA. — Oh ! non. Merci !

(*Hippolyte sort.*)

CHENILLARD. — Alors, monsieur Manard... Ça va mieux ?

ARMAND. — Heu..

PRUDENT. — Dites, monsieur Manard, on vous attend pour l'apéritif !

ARMAND. — Heu...

OLGA. — Tu trembles mon chéri ! Tu as froid ?

ARMAND. — Heu...

OLGA. — Tu veux prendre quelque chose de chaud ? Une infusion ?

ARMAND. — Si tu veux...

OLGA, *à Prudent.* — Je vais lui préparer un tilleul. Ou une menthe !

PRUDENT. — Faites-lui un sureau !

OLGA. — Un sureau ?

PRUDENT. — Oui. Rien de tel pour vous rendre votre tête ! Je vais avec vous !

(*Olga et Prudent sortent.*)

ARMAND. — Chenillard !

CHENILLARD. — Oui !

ARMAND. — Qu'est-ce qui s'est passé ?

CHENILLARD. — Vous avez eu un étourdissement, monsieur Manard !

ARMAND. — Un étourdissement... pourquoi ?

CHENILLARD. — Pourquoi ? Pourquoi ? parce que... Vous vous souvenez de ce que je vous ai dit ?

ARMAND. — Qu'est-ce que vous m'avez dit ?

CHENILLARD. — Qu'affolé par la tournure que prenaient les événements à la suite du coup de bourse et de la décision de la banque, j'ai sauté hier soir dans le premier train...

ARMAND. — Calmez-vous, Chenillard, calmez-vous... Quand vous m'annoncez les choses trop vite, la tête recommence à me tourner !... (*Un petit temps.*) Allez-y !

CHENILLARD. — Vous y êtes ?

ARMAND. — Oui.

CHENILLARD. — Depuis trois jours, la banque refuse...

ARMAND. — Doucement !...

CHENILLARD. — ... la banque refuse depuis trois jours d'effectuer les paiements.

ARMAND. — Ah !

CHENILLARD, *devant le peu de réaction d'Armand.* — Vous m'avez compris ?

ARMAND. — Ah ! là là... parfaitement ! Mais pourquoi ne veut-elle plus payer, cette banque ?

CHENILLARD. — Parce que, non seulement, il n'y a plus un franc à votre compte, mais votre découvert est devenu inquiétant !

ARMAND. — Pourquoi n'y a-t-il plus un franc à mon compte ?

CHENILLARD. — Tout a passé dans l'achat de la Sutaf ?

ARMAND. — Ah !... Parce que j'ai acheté la Sutaf ?

CHENILLARD. — Vous le savez bien !

ARMAND. — Non.

CHENILLARD. — Ce sont pourtant les ordres que vous m'aviez laissés : tout réaliser, et enlever la Sutaf !

ARMAND. — Oui, oui... cela me revient. Mais pourquoi ne se débarrasse-t-on pas tout de suite de la Sutaf ?

CHENILLARD. — S'en débarrasser ! Comment ?

ARMAND. — Attendez... attendez !... Je l'avais achetée pour la revendre... pour la revendre à Bordavin, qui ne peut pas s'en passer ! Maintenant j'y suis !

CHENILLARD. — Bordavin se moque bien de la Sutaf !

ARMAND. — Il ne pourra pas s'en moquer longtemps ! Je contrôle la seule route et l'unique voie ferrée qu'il peut emprunter ! Sans moi, son usine n'a plus aucun débouché !

CHENILLARD. — Oui, mais Bordavin n'a plus son usine !

ARMAND. — Il ne l'a plus ?

CHENILLARD. — Il l'a revendue ! Au prix fort ! Et avec le produit de la vente, il a racheté la majorité des Pandaroany !

ARMAND. — Les Pandoroany ! On ne les cotait même plus !

CHENILLARD. — Ils ont été renfloués ! Bordavin a réussi là un coup sensationnel ! Il a décuplé sa

---

fortune ! Et il se vante, de nous avoir définitivement coulés !

ARMAND. — Doucement, Chenillard, doucement... Vous voyez ! Vous recommencez à parler vite ! (*Il se lève, fait quelques pas, s'évente avec son mouchoir, puis vient reprendre sa place dans son fauteuil.*) Mais dites-moi, Chenillard, on va vendre la Sutaf au successeur de Bordavin !

CHENILLARD. — Eh ! non.

ARMAND. — Pourquoi pas ?

CHENILLARD. — C'est un constructeur d'hélicoptères !

ARMAND. — Et alors ?

CHENILLARD. — Eh ! bien... (*Avec la main il fait le geste de sauter un obstacle.*)

ARMAND. — Ah ! Ah !...

CHENILLARD. — Les commandes, les livraisons, les achats et les ventes... tout ça passe, tranquillement en hélicoptères par-dessus vos ruines !

ARMAND. — C'est effrayant !

CHENILLARD. — Maintenant que vous avez repris votre aplomb, je crois pouvoir vous livrer le fond de ma pensée : votre situation est désespérée !

ARMAND. — Que peut-on faire ?

CHENILLARD. — Je suis venu vous poser la question !

ARMAND, *après un petit temps.* — Mais, dites-moi, Chenillard !...

CHENILLARD. — Oui...

ARMAND. — Je trouve curieux que vous me posiez cette question aujourd'hui seulement !

CHENILLARD. — Comment ?

ARMAND. — Enfin ! Depuis quinze jours, tout se trame, se précipite, se combine sur mon dos, et je ne suis au courant de rien. Ce n'est que lorsque tout est fini, perdu, qu'il ne semble plus possible de tenter le moindre geste, que vous venez me dire : que fait-on ?

CHENILLARD. — Permettez !

ARMAND. — Votre attitude me paraît tout à coup bien étrange !

CHENILLARD. — Vous n'avez répondu à aucune de mes lettres !

ARMAND. — Il m'aurait fallu en recevoir !

CHENILLARD. — Oh ! Je vous ai écrit tous les jours !

ARMAND. — Vraiment !

CHENILLARD. — Je vous ai tenu au courant de tous les détails ! Une heure après votre dernier coup de téléphone, le soir de votre départ, je vous adressais déjà un premier message ! Je vous ai envoyé ensuite un rapport quotidien ! Et j'ai fait suivre tout votre courrier !

ARMAND. — Où avez-vous adressé tout cela ?

CHENILLARD. — D'abord à l'Agence Maritime, mais dès que j'ai reçu votre première carte, je vous ai écrit ici directement ! Avant-hier encore, affolé par votre silence devant une telle situation, je vous ai envoyé deux télégrammes.

ARMAND. — Il est curieux que rien ne me soit parvenu !

CHENILLARD. — Je vous avoue que je trouve cela troublant !

ARMAND. — Enfin, ces lettres sont bien quelque part ! Puisque vous êtes sûr de les avoir expédiées, et que je suis certain de ne pas les avoir reçues !

(*Entre Olga.*)

OLGA, *qui tend une tasse à Armand.* — Tiens, mon chéri ! Prend ça !

ARMAND. — Qu'est-ce que c'est ?

OLGA. — Du sureau !

ARMAND. — Je n'en veux pas !

OLGA. — Oh ! pourquoi ?

ARMAND. — Parce qu'étant donné le genre de nouvelles que j'avale depuis un quart d'heure, je n'éprouve pas le besoin d'y ajouter une tasse de tisane ! Dis-moi, tu as reçu du courrier depuis que nous sommes ici ?

OLGA. — En voilà une question ! Je n'apprécie guère ce genre de soupçons !

ARMAND. — Je ne te soupçonne pas ! Je t'en prie, je n'ai pas de temps à perdre !

CHENILLARD. — Monsieur Manard voudrait savoir si une lettre adressée ici, vous serait parvenue ?

OLGA. — Une lettre de qui ?

ARMAND. — Peu importe ! Une lettre quelconque !

OLGA. — Alors, quel intérêt ?

ARMAND. — Chenillard m'a écrit tous les jours depuis notre départ, et je n'ai jamais rien reçu ! (*Entre Prudent.*)

PRUDENT. — Le voilà debout ! Dites, ça fait plaisir de vous retrouver gaillard. (*Voyant la tasse qu'Olga a posée sur la table.*) Vous avez pris votre sureau ?

OLGA. — Il n'a même pas voulu y tremper les lèvres !

PRUDENT. — Il a tort ! Ça vous protège les nerfs ! Ma grand-mère disait toujours : « Prends ton sureau, laisse dire les sots !... »

ARMAND. — Monsieur Gagelasse, depuis que je suis ici, vous n'avez reçu aucune lettre pour moi ?

PRUDENT. — Des lettres ?

ARMAND. — Oui.

PRUDENT. — Eh non !... Si j'en avait reçues, dites, je vous les aurais données !

ARMAND. — C'est ce que je pensais !

PRUDENT. — Voyons !

CHENILLARD. — Et votre adresse est bien : Monsieur Gagelasse, la Dune sèche, à Banalosse, par Volisse, près Macarane...

PRUDENT. — Oui... les trois noms sont exacts ! Mais vous pouvez très bien ne choisir que les deux qui vous plaisent le plus ! Les lettres arrivent tout de même.

CHENILLARD. — Je les ai tous mis, et rien n'est là !

ARMAND. — Le facteur ne vous a remis non plus aucun télégramme ?

PRUDENT. — Eh ! non. D'ailleurs, il ne les remet jamais !

ARMAND. — Qu'en fait-il ?

PRUDENT. — Il les dépose.

ARMAND. — Il les dépose ! Où çà ?

PRUDENT. — Dans la boîte !

ARMAND. — Quelle boîte ?

PRUDENT. — La boîte aux lettres, dites !

ARMAND. — Il y a une boîte aux lettres ?

PRUDENT. — Eh ! oui... on ne la voit pas, elle est cachée par les fusains !

ARMAND. — Mais où est-elle ?

PRUDENT. — Là-bas ! Tout au bout de la barrière ! Une belle boîte toute neuve !

ARMAND. — Nom de Dieu !

PRUDENT. — Vous vous êtes fait mal ?

ARMAND. — Ah ! Ce serait le comble ! (*Il sort précipitamment.*)

PRUDENT. — Qu'est-ce qui se passe ?

CHENILLARD. — Depuis deux semaines, sur chacune de mes lettres, je supplie monsieur Manard, de prendre des décisions capitales, et de me les communiquer d'urgence !

PRUDENT. — Ah ! bon... rien de grave !

OLGA. — Il y a quelque chose dans cette boîte ?

PRUDENT. — Eh ! je n'en sais rien !

OLGA. — Vous n'y regardez jamais ?

PRUDENT. — Oh ! pas en cette saison... L'hiver, oui ! Les soirées sont longues, j'aime lire, alors je ramasse tout d'un coup !

OLGA. — Vous auriez pu, au moins, nous dire où nous devions prendre le courrier !

PRUDENT. — Vous ne m'avez rien demandé !

(*Armand revient en scène avec un énorme tas de lettres, télégrammes, imprimés et brochures diverses, qu'il dépose sur la table.*)

ARMAND. — Et voilà !

PRUDENT. — Oh ! elle en contient cette petite boîte.

ARMAND. — Vous vous rendez compte !

PRUDENT. — Eh ! oui... Une belle récolte !

ARMAND. — Toute cette correspondance que je devais dépouiller dès le premier jour, et qui s'entassait là...

PRUDENT. — Vous serez bien avancé quand vous aurez lu toute cette paperasse ! Ça ne vous ajoutera pas un plumet sur la tête, allez !

ARMAND. — Tenez ! Un télégramme parti de Paris le 18 à 15 heures ! Arrivé ici le 18 à 16 heures, le cachet de la poste en fait foi ! Et il croupit là, depuis quarante-huit heures ! Vous êtes un malfaiteur !

PRUDENT. — Ah ! doucement... Parce que si vous voulez que je vous dise ma façon de penser : je vous trouve bien exigeant, monsieur Manard ! Comment ! En une heure, on vous envoie ce petit papier de Paris ! Soixante minutes pour lui faire parcourir huit cents kilomètres et le mettre là, à portée de votre main et vous n'êtes pas content ! Vous voulez encore gagner du temps sur la traversée de ce petit jardin ! Vous allez fort, dites !

ARMAND. — Oui. Eh bien ! justement, le facteur n'a pas fait son service ! Il ne doit pas déposer des télégrammes comme de simples lettres !

PRUDENT. — Oh ! mais, pardon ! Quand il passe pour la distribution ordinaire il sonne un coup ! Mais quand il apporte un télégramme ou un pli urgent, il sonne deux fois ! Vous avez pu voir le bouton de la sonnerie, à côté de la boîte !

ARMAND. — Et vous aviez entendu sonner ?

PRUDENT. — Eh ! Non... Je n'ai pas entendu ! Autrement vous pensez bien que je vous aurais prévenu ! Le fil de la sonnette est cassé.

ARMAND. — Que voulez-vous répondre à cela ! Votre conduite est inqualifiable !

PRUDENT. — Dites, ne dramatisons pas !

ARMAND. — Vous avez commis un crime.

PRUDENT. — Et puis, racontez ce que vous voudrez ! Moi, je bois le sureau ! (*Effectivement, il vide d'un trait la tasse de tisane qu'Armand avait refusée.*) Une fois de plus, je me rends compte que ma bonne grand-mère était la sagesse même !

CHENILLARD. — Monsieur Manard, des affaires personnelles m'attendent à Paris de toute urgence ! Mon train passe dans deux heures, et nous n'avons pris encore aucune décision !

ARMAND. — Excusez-moi, mais je suis dans un tel état de fureur ! Je jette un coup d'œil là-dessus, et je suis à vous !

OLGA. — Je vais t'aider à classer tout ça, mon chéri !

ARMAND, *qui vient d'ouvrir son second télégramme.* — Tiens ! Paluchet est mort !

OLGA. — Paluchet ? Le gros Paluchet ?

ARMAND. — Oui ! Subitement, la semaine dernière!

OLGA. — Je n'en reviens pas ! Il éclatait de santé !

PRUDENT. — Cette fois, c'est vous le criminel !

ARMAND. — Quoi ?

PRUDENT. — Ce pauvre Paluchet, comme vous l'appelez, était toujours bien portant, pour vous deux ! Il lui restait encore un peu de vie, dans un petit coin de votre esprit. Et vous venez de l'achever, là, en voulant à toute force lire ces papiers !

ARMAND. — Je vous en prie ! Vos plaisanteries sont déplacées !

OLGA, *qui depuis un moment dépouillait du courrier.* — Oh ! chéri, les Baratier sont à la Garoupe !

ARMAND. — Ah ! Oui...

OLGA. — Avec Arielle et Jacques-Emile !

ARMAND. — Une jolie bande !

OLGA. — Ils nous invitent !... Tu entends ? Ils nous supplient de venir passer un week-end avec eux !

ARMAND. — Et alors ?

OLGA. — Cela te détendrait !

ARMAND. — Parce que maintenant, tu vas me demander de me détendre !

OLGA. — Enfin, cela nous changerait les idées !

ARMAND. — On nous annonce que nous sommes ruinés ! Que tout croule sous nos pieds ! Et c'est le moment que tu choisis pour me proposer des distractions ! Des voyages !

OLGA. — Des voyages ! La Garoupe est à une heure d'ici !

ARMAND. — Dans une heure nous aurons pris la route. Mais dans la direction opposée ! Tu peux boucler tes valises, on rentre !

OLGA. — A Paris ?

ARMAND. — Oui.

OLGA. — Oh ! Pourvu que l'on sorte de ce trou !

ARMAND, *à Prudent.* — Vous aurez la bonté de préparer ma note ! Il doit me rester juste de quoi la payer !

PRUDENT. — Comment ! Vous regagnez Paris comme ça, en coup de vent ?

ARMAND. — Par retour du courrier ! Passez-moi l'expression ! Chenillard, prenez ces lettres dans votre serviette, vous me les lirez pendant que je conduirai. Ici, je n'en sortirais pas !

PRUDENT. — Vous mangerez tout de même une petite bouchée avant de partir !

ARMAND. — Inutile !

CHENILLARD. — C'est que...

ARMAND. — Quoi ? Vous avez faim ?

CHENILLARD. — Je vais vous expliquer ! Je n'ai rien pris depuis hier soir, alors, n'est-ce pas... ?

PRUDENT. — Voyons ! Je vais vous préparer quelque chose ! Dites, toutes ces émotions, ça creuse !

ARMAND. — Allez, je vous rejoins ! Le temps de régler un petit compte et je suis à vous !

(Olga, Prudent et Chenillard sortent. Armand se campe au milieu de la scène. Paraît Hippolyte.)

Scène VI

ARMAND, HIPPOLYTE

Armand et Hippolyte se regardent en silence. Un petit temps.

HIPPOLYTE. — Quelle soirée !

ARMAND. — C'est le moins qu'on puisse dire !

HIPPOLYTE. — Pas un souffle ! La mer semble figée ! Le soleil se mire dans cette glace, et ne semble pas se décider à se coucher !

ARMAND. — Très joli !

HIPPOLYTE. — On retire de ce spectacle une impression étonnante de calme, de sécurité !...

ARMAND. — Vous vous payez ma tête ?

HIPPOLYTE. — Pas du tout !

ARMAND. — Vous êtes au courant de ce qui se passe ?

HIPPOLYTE. — Oui !...

ARMAND. — Et c'est là toute votre réaction, la contemplation d'un coucher de soleil !

HIPPOLYTE. — J'avais besoin de réfléchir !

ARMAND. — Eh bien! je vous laisse à vos réflexions! Je rentre !

HIPPOLYTE. — Vous rentrez ?

ARMAND. — Oui.

HIPPOLYTE. — A Paris ?

ARMAND. — A Paris ! Il ne me reste donc plus qu'à vous souhaiter bonne chance ! C'est ce que je tenais à faire avant mon départ !

HIPPOLYTE. — Ah !... mais, je rentre aussi.

ARMAND. — Ah ! oui... Et où allez-vous ?

HIPPOLYTE. — Eh bien !... chez vous !

ARMAND. — Vous plaisantez ?

HIPPOLYTE. — Mais non. J'étais avec vous dans les bons jours, je tiens à rester à vos côtés pour les mauvais !

ARMAND. — Mais je n'ai plus un sou !

HIPPOLYTE. — Vous allez travailler !

ARMAND. — Pendant que vous continuerez à vous reposer !

HIPPOLYTE. — Nous n'allons pas revenir là-dessus ! Je suis coupable, je le reconnais. Je n'aurais jamais dû vous amener ici. Ce n'était pas un climat pour vous ! Mais notre entente était solide...

ARMAND. — Ecoutez, finissons-en ! Nous avions convenu de faire un essai de vie en commun pendant ces quelques jours de vacances, disons que par suite de circonstances imprévues, cet essai n'est pas concluant ! Voilà !

HIPPOLYTE. — Vous ne pouvez pas m'abandonner comme cela, après ce coup du sort ! Que voulez-vous que je fasse ?

ARMAND. — Çà !

(Entre Prudent.)

PRUDENT. — Excusez-moi ! J'ai préparé une petite collation, mais je crains qu'elle ne soit pas suffisante. Avant de prendre la route, que mangeriez-vous avec plaisir ?

ARMAND. — Le facteur ! *(Il sort.)*

PRUDENT. — Mais qu'est-ce qu'il lui prend ? Pourquoi me parle-t-il comme cela ?

HIPPOLYTE. — Vous savez ce qui lui arrive ? Nous sommes ruinés !

PRUDENT. — Oui, je sais, évidemment... Mais voyez-vous, cette syncope de tout à l'heure, et maintenant cette crise furieuse... C'est tout de même le fait d'un homme qui n'a pas pu terminer sa sieste !

(Il vient s'asseoir à côté d'Hippolyte. Et les deux hommes demeurent là, perplexes, cependant que tombe le...)

RIDEAU

ACTE III

Même décor qu'au premier acte. Le volume des paperasses a grossi sur la table d'Armand, et des piles de dossiers sont posées sur la plupart des meubles. Un certain désordre règne.

Scène I

ARMAND, *puis* HIPPOLYTE, *puis* OLGA

Au lever du rideau, la scène est vide. Par la baie du fond, on entend le bruit d'une machine à écrire en plein fonctionnement. Un petit temps, puis la sonnerie du téléphone retentit. Venant de sa chambre, entre Armand ! Il a des papiers à la main.

ARMAND. — Allô !... Allô, oui... Malosier ! Je vous entends mal... Quoi ?... Attendez ! Ne quittez pas, une seconde... (*Il va jusqu'à la baie et s'adressant à la cantonade.*) Je vous demande un peu de silence, j'ai un coup de téléphone important ! (*Le bruit de la machine à écrire cesse. Armand revient à son bureau et reprend l'appareil.*) Allô !... Malosier ! Vous avez reçu mon pneu ?... Vous m'avez déjà appelé !... Ah ! rue de Prony... Mais je n'ai plus mes bureaux là-bas... J'ai tout groupé ici... Mes services sont centralisés... J'ai tout mon personnel sous la main... Voilà !... Alors, pour ma voiture ?... Oui, oui, je suis décidé à en changer !... Quel modèle je vais prendre ?... Je ne sais pas encore... Je voudrais d'abord me débarrasser de celle-ci... Si elle marche ?... Mais elle est neuve !... Huit mille kilomètres !... Très content !... Pourquoi je change ?... Ah ! vous savez ce que c'est... Une toquade, voilà !... Voilà pourquoi je vous ai envoyé ce petit mot... J'avais bien un acheteur..., mais plus de nouvelles... Ce n'est pas la saison ! C'est curieux comme les clients tombent régulièrement sur la mauvaise saison pour vendre, et toujours sur le meilleur moment pour acheter !... Enfin, voyez ça... Entendu... A bientôt !... (*Il raccroche et aussitôt la machine à écrire se remet en marche.*)

(*Un temps, pendant lequel Armand classe les papiers qu'il avait en entrant. Le bruit de la machine cesse et quelques secondes après, par la baie, entre Hippolyte, des lettres à la main.*)

HIPPOLYTE. — Voilà !

ARMAND. — C'est déjà fini ?

HIPPOLYTE. — Oui.

ARMAND. — Et vous avez fait les deux !

HIPPOLYTE. — Oui, oui.

ARMAND. — Bravo ! Vous tapez très vite, et très bien !

HIPPOLYTE. — Oh !

ARMAND. — Mais si ! Savez-vous que vous feriez un secrétaire parfait ! Dites-moi, ce costume vous va bien !

HIPPOLYTE. — Vous voyez ! (*Il se tourne comme un mannequin à une présentation.*)

ARMAND. — Impeccable ! J'avais votre tour de taille à l'époque... Vous prendrez le gris aussi !

HIPPOLYTE. — Merci ! Vous n'avez plus besoin de moi ?

ARMAND. — Non, pas pour l'instant !

(*Hippolyte sort par la baie. Armand compose un numéro au téléphone, mais raccroche aussitôt avec l'air agacé du monsieur qui vient d'obtenir un « pas libre ». Par la porte de sa chambre entre Olga.*)

OLGA, *qui est en peignoir.* — Bonjour chéri !

ARMAND. — Déjà levée ?

OLGA. — Oh ! depuis un grand moment ! Je n'ai plus qu'à passer ma robe et je suis prête ! Tu t'es couché tard ?

ARMAND. — Je ne me suis pas couché !

OLGA. — Du tout ?

ARMAND. — Du tout !

OLGA. — Tu es fou, mon chéri !

ARMAND. — Hélas ! non !... Je suis lucide, figure-toi ! Je me rends compte. Et c'est bien ce qui m'empêche de dormir.

OLGA. — A propos, tu as lu la carte de Béatrice ?

ARMAND. — Non ! Et je ne vois pas le rapport !

OLGA. — Elle était partie à Juan avec Gérard. En arrivant ils n'ont pas trouvé de chambre. Ils sont restés deux nuits sans dormir eux aussi ! Je vais chercher sa carte ! (*Elle rentre dans sa chambre.*)

(*A travers la porte du vestibule, on entend le vrombissement d'un aspirateur allant et venant sur un tapis. Nouvelle sonnerie du téléphone.*)

ARMAND. — Allô !... Quoi ?... Une seconde, je vous prie !... (*Il se lève et va à la porte du vestibule, qu'il entrouvre.*) Arrêtez cet appareil, s'il vous plaît, le temps que je téléphone ! (*L'aspirateur s'arrête, Armand, qui laisse la porte du vestibule entrebâillée, revient à son bureau.*) Allô !.., Oui... Transport-Trafic ?... J'écoute !... C'est moi... Vous avez reçu le chargement !... Tout est là... Quarante tonnes, oui... Eh bien ! je vais prendre mes dispositions... Le plus vite possible, comptez sur moi. Merci ! (*Il raccroche et murmure.*) Ah là, là.

OLGA, *qui est rentrée sur les derniers mots.* — Oh ! Armand... Qu'est-ce que tu as ?

ARMAND. — Les pruneaux sont arrivés !

OLGA. — Les pruneaux ?

ARMAND. — Oui, tu sais bien... cette affaire dont m'avait parlé Boismortier...

OLGA. — Ah ! Oui...

(*L'aspirateur avait repris son ronronnement à la fin du coup de téléphone. Olga remonte pour fermer la porte du vestibule, mais elle doit être interpellée à ce moment-là par la personne préposée au nettoyage, car elle répond.*) Dans cette

pièce ? Je ne sais pas... Armand ! Peut-on passer l'aspirateur dans ton bureau ? Il en a d'ailleurs grand besoin.

ARMAND. — Si tu veux !

OLGA. — Ce ne sera pas long ! (*A la cantonade.*) Venez !

(*Entre Hippolyte, poussant l'aspirateur.*)

HIPPOLYTE. — Je vous demande pardon, quelle heure est-il ?

ARMAND. — Onze heures.

HIPPOLYTE. — Déjà... Je m'arrêterai après avoir donné un coup à cette pièce. Il faudra que je descende faire les courses !

OLGA. — Oui. (*A Armand.*) Mais je croyais que Boismortier t'avait présenté cette histoire de pruneaux comme étant très intéressante ?

ARMAND. — Oh ! d'après lui... magnifique !

OLGA. — Eh bien ! qu'est-ce qui t'inquiète ? Puisque tu as conclu l'affaire, et que la marchandise est arrivée !

HIPPOLYTE, *qui est en train d'ajuster une brosse sur l'aspirateur.*) Vous avez reçu des pruneaux ?

ARMAND. — Ah ! oui...

HIPPOLYTE. — Alors, je ne remonterai pas de dessert ! Cela fera une économie.

ARMAND. — Oh ! vous allez pouvoir en réaliser de sérieuses ! J'en ai quarante tonnes à votre disposition !

HIPPOLYTE. — Quarante tonnes de pruneaux !

OLGA. — Pourquoi en as-tu acheté autant, chéri ?

ARMAND. — On ne détaillait pas, figure-toi ! C'était une occasion à saisir... en bloc ! Seulement, j'ai appris depuis que le moment n'était pas tout à fait favorable à la revente des pruneaux ! Dans quelques mois, paraît-il, on se les arrachera ! Mais avant cela, dans soixante jours exactement, il me faudra les avoir payés !

OLGA. — Oh ! d'ici là...

ARMAND. — Oui, où serons-nous ?

HIPPOLYTE. — Pas de nouvelles de M. Gagelasse ?

ARMAND. — Non ! Son client a dû s'évanouir !

OLGA. — Tu devais voir quelqu'un d'autre pour ta voiture ?

ARMAND. — Oui, j'ai écrit à Malosier ! Je l'ai eu à l'appareil, tout à l'heure !

OLGA. — Qu'est-ce qu'il t'a dit ?

(*Le téléphone sonne.*)

ARMAND. — Allô !... Ah ! Bonjour Chenillard... Je vous ai déjà appelé, impossible de vous avoir... Quoi de neuf ? Et la Stuaf ?... Oui... oui... Eh bien ! attendons... Quand vous voudrez... A bientôt ! (*Il raccroche.*) Et voilà ! L'année est complète ! On vendra peut-être les pruneaux à la fin de l'automne ! Chenillard pense se débarrasser de la Sutaf pendant les mois d'hiver. Et Malosier croit possible de trouver un client pour ma voiture, au printemps prochain ! Le seul ennui est que nous soyons encore en été ! Et qu'il faille tenir le coup jusque-là !

OLGA. — Nous sommes déjà en septembre !... Hippolyte !

HIPPOLYTE. — Madame ?

OLGA. — Préparez-moi une tasse de thé, voulez-vous ?

HIPPOLYTE. — Bien, Madame ! (*Il sort.*)

ARMAND. — Tu vas un peu fort !

OLGA. — En quoi ?

ARMAND. — Tu traites ce garçon comme une vulgaire bonne à tout faire !

OLGA. — Parce que je lui demande du thé ?

ARMAND. — Entre autres, oui ! Tu lui imposes assez de travaux dégradants comme cela !

OLGA. — Mais dis donc ! Préparer mon thé n'a rien de dégradant ! J'en connais beaucoup qui s'en trouveraient flattés, au contraire !

ARMAND. — Peut-être !... Mais lui peut faire d'autres choses ici. Tiens, regarde ces deux lettres qu'il vient de me tapper ! C'est impeccable. Il vaut mieux le ménager..., l'employer à des besognes plus relevées !

OLGA. — Oui... S'il fait ton travail, il s'élève !... Mais il se diminue en me rendant service !

ARMAND. — Oh ! je t'en prie, tu connais la situation ! Nous avons dû renvoyer les domestiques, et depuis leur départ, mes affaires sont loin de s'être arrangées ! Il n'est donc pas question d'en engager d'autres ! Si tu lasses ce garçon, et qu'il s'en aille...

OLGA. — Je le remplacerai ! Il est entré chez nous au pair, n'est-ce pas ? Eh bien, je prendrai à sa place une Lithuanienne. Ce sont, paraît-il, des filles très actives et d'une gaieté folle. Cela nous changera ! Parce qu'entre nous, il est devenu sinistre, ton Hippolyte !

ARMAND. — Tu ne peux tout de même pas lui reprocher de s'être si bien adapté à ses nouvelles fonctions ! Il est sérieux et discret !

OLGA. — C'est bien le moins ! Après les vacances qu'il nous a fait passer !

(*On frappe. Entre Hippolyte, portant un plateau avec théière, tasse et sucrier.*)

OLGA. — Déjà !

HIPPOLYTE. — Tout était préparé. Je n'avais plus qu'à jeter l'eau bouillante sur le thé !

OLGA. — Merci. (*Elle a un regard éloquent vers Armand.*)

HIPPOLYTE. — Et pour le déjeuner, Madame ? Que ferons-nous ?

OLGA. — Je ne sais pas. (*A Armand.*) Que veux-tu manger ?

ARMAND. — Oh ! Je n'ai pas faim !

OLGA. — Evidemment, tu n'as pas faim ! Tu restes des journées et des nuits entières assis derrière ce bureau... Mais il faut te nourrir !

HIPPOLYTE. — J'avais relevé une liste de menus, sur un hebdomadaire... (*Il sort un papier de sa poche.*) Pour aujourd'hui, il était prévu : Brunoise aux œufs pochés, Noisette de pré-salé grand Vizir, Timbale de marrons à la Clermont.

ARMAND. — Qu'est-ce que c'est que ça ?

HIPPOLYTE. — Mais il reste de la viande... et des nouilles... d'hier soir.

ARMAND. — Cela ira très bien.

HIPPOLYTE. — Alors, je vais vous arranger un petit déjeuner froid.

OLGA. — Vous n'allez pas nous faire manger des nouilles froides.

HIPPOLYTE. — En salade. Avec un émincé de gruyère... C'est délicieux ! Et de cette façon, je n'aurai pas à descendre pour faire les courses ! Je gagnerai du temps pour le ménage... Madame a terminé ?

OLGA. — Oui.

HIPPOLYTE. — Je vais débarrasser ! (*Il prend le plateau et remonte vers la porte du vestibule.*)

ARMAND. — Dites-moi, vous n'avez pas vu l'annuaire par professions ? Je ne le trouve pas !

HIPPOLYTE. — Si, si... Je vais vous le chercher ! (*Il pose le plateau et se dirige vers la baie.*)

ARMAND. — C'est vous qui l'avez ?

HIPPOLYTE. — Oui, j'en ai eu besoin hier soir. (*Il sort.*)

ARMAND. — Dis donc, tu ne pourrais pas m'aider à relever quelques adresses... Je voudrais établir une liste de clients possibles...

OLGA. — Maintenant ?

ARMAND. — Oui !

OLGA. — Je ne peux pas, mon chéri, j'ai rendez-vous !

ARMAND. — Tu sors ?

OLGA. — Mais oui, je prends l'apéritif avec Béatrice ! Elle est rentrée hier soir. Tu penses ! Tout ce qu'elle a à me raconter !

ARMAND. — Parfait ! (*A Hippolyte qui lui rapporte l'annuaire.*) Merci !

OLGA. — Quelle heure est-il ?

ARMAND. — Onze heures vingt !

OLGA. — Oh ! mais je vais être en retard ! Il faut que je m'habille ! (*Elle se lève et va jusqu'à la porte de sa chambre.*) Hippolyte ! Passez-moi mon tailleur gris, voulez-vous ! Il est dans la penderie !

HIPPOLYTE. — Bien, Madame.

(*Hippolyte sort par la porte du vestibule, cependant qu'Olga rentre dans sa chambre en fredonnant.*)

ARMAND, *après un haussement d'épaules sur la réplique d'Olga, se plonge dans la lecture de l'annuaire.* — Voyons... Entonnoirs... Entraîneurs... Entremets... Entreprises... Enveloppes... Epaulettes... Ah ! Epiciers !... Epiciers en gros : 726... (*Il tourne les pages.*) Voilà !... Allemane... Andraud... Asia...

(*Hippolyte revient en scène avec le tailleur gris, et va jusqu'à la porte d'Olga, qui le lui prend des mains et rentre dans sa chambre.*)

HIPPOLYTE, *qui remet l'aspirateur en marche.* — Je ne vous dérange pas ?

ARMAND. — Non, non... Allez-y !

VOIX D'OLGA, *en coulisse.* — Hippolyte !

(*Hippolyte arrête l'aspirateur et va jusqu'à la porte de la chambre.*)

HIPPOLYTE. — Madame ?

VOIX D'OLGA. — Sauriez-vous coudre un bouton ?

HIPPOLYTE. — Oh ! oui, Madame... je pense !

VOIX D'OLGA. — Je vais vous donner ma veste ! (*Un petit temps.*) Dites-moi... Quelle est cette chanson que nous avons entendue l'autre soir ?

HIPPOLYTE. — Une chanson ?

OLGA. — Mais oui, vous savez... un slow... Vous pouvez entrer !

(*Hippolyte sort.*)

ARMAND, *qui répond à une nouvelle sonnerie du téléphone.*) Allô !... Oui... Il y a erreur !... Non, Monsieur, je ne suis pas la Gare de Lyon... Vous êtes bien à 85-10, mais à Littré !... Enfin, puisque je vous dis... Oh ! Eh ! bien oui, là, vous êtes à la Gare de Lyon... et je suis le chef de gare !... Que voulez-vous ? Un train pour Grenoble !... D'accord... Venez vite... oui, oui, accourez, je vous en mets un à chauffer !... A tout de suite. (*Il raccroche.*)

(*Hippolyte revient en scène, avec la veste du tailleur gris, une aiguille et du fil. Il s'installe sur un siège, puis, tourné vers la porte de la Chambre d'Olga, entonne à pleine voix.*) « Mon p'tit pruneau. »

ARMAND. — Qu'est-ce qui vous prend ?

HIPPOLYTE. — Pardon !

ARMAND. — Vous devenez fou ?

VOIX D'OLGA. — Je ne vous entends plus, Hippolyte !

HIPPOLYTE. — Madame m'a demandé de lui chanter cette chanson... Elle voudrait l'apprendre.

ARMAND. — Oh !...

OLGA, *apparaissant sur le seuil de sa chambre.* — Eh bien ! alors...

ARMAND. — Tu ne crois pas que le moment soit mal choisi pour cette aubade ?

OLGA. — Oh ! je t'en prie... Toi qui restes des heures entières, assis derrière ce bureau, à jouer avec 40 tonnes de pruneaux... tu pourras te dispenser de ce genre de réflexions ! Reprenez, Hippolyte ! (*Elle rentre dans sa chambre.*)

HIPPOLYTE. — Je m'excuse... mais comme le bruit de l'aspirateur ne semblait pas vous gêner... je pensais que...

VOIX D'OLGA. — Alors ! Je vous écoute ! Vous la chantez très bien !

(*Armand a un geste qui semble dire : « Que répondre à ça !... » Hippolyte reprend la chanson, et à l'unisson, la voix d'Olga se fait entendre. Armand reste là, entre l'éclat et la résignation, quand le timbre d'une sonnette retentit. Il sort alors par la porte du vestibule. Le duo se termine et sur la fin, Olga paraît. La porte du vestibule s'ouvre, violemment poussée par le pied d'Armand, qui entre, les bras chargés de divers cartons.*)

ARMAND, *qui laisse tomber les cartons au milieu de la pièce.* — Voilà ! Peux-tu me dire ce que c'est que ça ?

OLGA. — Oh ! très facilement ! Il y a un sac fourre-tout en box cognac ! Dans ce carton, sûrement ! Une charmante petite veste en daim anglais, dans celui-ci. Et dans celui-là, une mélusine ! Enfin, un chapeau ! C'est tout !

ARMAND. — Non ! Ce n'est pas tout ! Il y a ça aussi ! (*Il brandit un papier qu'il a en mains.*) 63.000 francs ! Une facture de 63.000 francs !

OLGA. — Mais ce n'est pas cher ! Si tu pouvais te rendre compte de la qualité...

ARMAND. — Tu te fous de moi !

OLGA. — Non...

ARMAND. — Tu as acheté ça ?

OLGA. — Oui.

ARMAND. — Et avec quoi vas-tu payer ? Débrouille-toi ! (*Il lui met la facture dans les mains.*) Je ne te donnerai pas un sou, je te préviens !

OLGA. — Il n'est pas question de payer !

ARMAND. — Quoi ?

OLGA. — Je te dis qu'il n'y a rien à payer !

ARMAND. — Qu'est-ce que tu racontes ? Ah !... je te prie de t'expliquer !

OLGA. — Une seconde, veux-tu ! Reporte d'abord tout cela au livreur !

ARMAND. — Non, non... Arrange-toi avec lui !

OLGA. — Oh ! non, pas moi... Je pourrais flancher au dernier moment ! Hippolyte !

HIPPOLYTE. — Madame !

OLGA. — Rendez tous ces paquets, voulez-vous !

HIPPOLYTE. — Mais quelle raison donner ?

OLGA. — Celle que vous voudrez ! Que je suis absente ou malade ! Ou tout simplement la vérité : que je n'ai pas de quoi payer !

HIPPOLYTE. — C'est désobligeant !... Si Monsieur permet...

ARMAND. — Quoi ?

HIPPOLYTE. — Je me ferai passer pour le mari... Et j'expliquerai au vendeur que j'ai justement acheté hier les mêmes objets, pour les offrir à ma femme ! Ce sera plus gentil !

OLGA. — Merci, Hippolyte, vous êtes délicat !

(*Hippolyte sort en emportant les paquets.*)

ARMAND. — Alors ? Que signifie toute cette comédie ?

OLGA. — Mon pauvre Armand !

ARMAND. — Encore une fois, veux-tu me dire...

OLGA. — Tu ne comprends pas ! Evidemment, tu ne peux pas comprendre !... Je connais notre situation... Aussi bien que toi..., mais je n'en accepte pas, je ne veux pas en accepter les apparences... Je n'ai pas voulu renoncer au plaisir d'acheter. Hier, je suis allée dans un magasin, j'ai choisi les choses dont j'avais le plus envie, et je me les suis offertes... sachant bien qu'aujourd'hui je ne pourrais pas les garder ! Mais la petite peine que je viens de ressentir en voyant partir ces paquets, n'atténue en rien le plaisir que j'ai éprouvé hier !

ARMAND. — J'avoue que...

OLGA. — Mes réactions te surprennent, je le sens bien !... Ma futilité, mon insouciance te déçoivent ! Tu préférerais me voir assise là, et m'entendre soupirer en même temps que toi, en me prenant la tête dans les mains ! J'en suis incapable !... Et d'ailleurs, je n'en ai aucune envie ! Tu m'as dit, un jour : « Pour que tu sois tranquille, il faut que je m'inquiète ! » Eh bien ! oui, je le crois ! Tu m'as reproché ma mauvaise humeur pendant ces vacances, mais c'est que ton indolence m'affolait ! Je ne te sentais plus en garde ! N'importe quel danger pouvait fondre sur nous ! A présent, j'ai une impression de sécurité. Je m'excuse de te dire cela, mais tous tes soucis, tous tes tracas me rassurent ! Je sais que tu veilles, que tu es au guet, et qu'à la première occasion tu vas bondir... et sans doute redresser la situation. Alors, j'ai envie de courir les magasins, de voir des livreurs arriver chez nous, même s'ils repartent avec la marchandise, et j'ai besoin de chanter avec mes amies. Ne m'en tiens pas rigueur... Je suis une femme, Armand ! Et j'ai aussi la plus entière confiance en toi !

ARMAND. — Alors, viens m'embrasser !

(*Olga vient se blottir dans ses bras. Entre Hippolyte.*)

HIPPOLYTE. — Oh ! pardon...

ARMAND. — Entrez, entrez !

HIPPOLYTE. — Heureusement que le livreur ne vous a pas aperçus ! Lui qui me prend pour le mari!

OLGA. — Il est parti ?

HIPPOLYTE. — Oui...

OLGA. — Alors, je me sauve !... A tout à l'heure, mon chéri ! (*Elle sort en reprenant les premières note de « Mon p'tit pruneau. »*)

Scène II

HIPPOLYTE, ARMAND

HIPPOLYTE. — Madame est très gaie !

ARMAND. — Et je crois qu'elle a raison !

HIPPOLYTE. — Oh ! Certainement.

ARMAND. — Après tout, ma situation est difficile, d'accord..., mais pas désespérée !

HIPPOLYTE. — Pas du tout !

ARMAND. — Je peux encore m'en sortir !

HIPPOLYTE. — J'en suis persuadé !

ARMAND. — Oui ?

HIPPOLYTE. — Je vous ai laissé toute ma confiance ! Vous êtes toujours mon champion !

ARMAND. — Vraiment ?

HIPPOLYTE. — Vous disputez une épreuve dure, très dure... une espèce de handicap, en quelque sorte ! Mais j'attends le dernier virage ! Et la ligne droite !

ARMAND. — Vous êtes amusant !

HIPPOLYTE. — Bordavin semble avoir du fond, c'est entendu ! Mais a-t-il une pointe de vitesse ? Tout est là !

ARMAND. — En tout cas, il n'a pas de cœur ! Me mettre dans un pétrin pareil !

HIPPOLYTE. — Allons, allons... n'y pensez plus !

ARMAND. — Oui, vous avez raison ! Il ne faut pas que je me laisse aller ! Voyons ! En somme, voilà le problème : j'ai une voiture, des pruneaux, une usine... et une échéance !

HIPPOLYTE. — Vous jouez à trois contre un ! C'est magnifique !

ARMAND. — Oh ! il me suffirait de vendre ma voiture à son prix, pour faire face à ma première échéance de pruneaux. Je pourrais alors voir venir... En attendant, les pruneaux seraient tranquillement entreposés dans les bâtiments de la Sutaf.

HIPPOLYTE. — Et tout s'arrangerait !

ARMAND. — Il y aurait bien une autre solution, qui serait meilleure : ce serait de vendre d'abord la Sutaf... au prix fort !

HIPPOLYTE. — Ah ! oui... mais vous ne pourriez pas entreposer les pruneaux dans la voiture !

ARMAND. — Non, mais je trouverais facilement un autre local à bon compte.

HIPPOLYTE. — Vous pourriez alors vous servir de la voiture pour aller vendre les pruneaux... Ce ne serait pas mal !

ARMAND. — Ce qui deviendrait amusant, c'est que, placée où elle est, dans la proche banlieue, je cède la Sutaf à un marchand de voitures !

HIPPOLYTE. — Et ce qui serait franchement cocasse, c'est que pour finir vous vendiez votre voiture à un marchand de pruneaux !

ARMAND. — On plaisante, mais j'ai tout de même des débouchés !

HIPPOLYTE. — Sans aucun doute !

ARMAND, *se frottant les mains, plein d'énergie.* — Allez, allez...

HIPPOLYTE. — Au travail ! Pardon ! ça m'a échappé !

ARMAND. — Vous, vous changez en ce moment !

HIPPOLYTE. — Oh !...

ARMAND. — Si, si... je vous observe, et je vois bien que vous vous y mettez.

HIPPOLYTE. — C'est-à-dire que j'essaie de me rendre utile... comme je vous l'ai promis...

ARMAND. — Oui, mais il y a la manière !... Et vous l'avez !

HIPPOLYTE. — Ah !

ARMAND. — Eh bien ! j'en suis ravi ! Et fier !

HIPPOLYTE. — Fier ?

ARMAND. — Oui ! Parce que six semaines après vous avoir entendu exposer vos théories, que je vous sente prêt à retrousser vos manches, m'autorise à me flatter du rôle que j'ai pu jouer auprès de vous !

HIPPOLYTE. — Bien sûr...

ARMAND. — Vous frappez un soir à ma porte, croyant trouver chez moi un refuge à votre paresse, et je vous verrai en repartir un jour, ayant finalement découvert les bienfaits du travail ! Avouez que ce serait beau ! Et d'ailleurs vous n'en repartirez peut-être pas ! Si, comme je l'espère, vous persistez dans cette nouvelle voie, il y aura de la besogne pour vous, ici ! Laissez-moi passer ce cap, et remettre mes affaires sur pied, et nous aurons largement de quoi nous occuper tous les deux ! Vous verrez ça ! On ne saura plus où donner de la tête ! Ça vous plairait ?

HIPPOLYTE. — Ben...

ARMAND. — On bûcherait ferme onze mois par an, et je vous laisserais pendant un mois la gérance des vacances ! Si ! Parce que les vacances, c'est tout de même votre partie ! Cet été, vous m'avez convaincu ! Sans vous, je n'aurais jamais apprécié la sieste comme je l'ai fait ! Remarquez bien, qu'à l'avenir, je ne m'y abandonnerai qu'avec un téléphone à portée de la main ! Ce sera plus prudent ! Alors ! On prend le grand départ ?

HIPPOLYTE. — Mon Dieu...

ARMAND. — C'est dit ! Ah ! je suis comme ça ! Il faut que je fonce ! J'ai foncé pour acheter la Sutaf ! Je vais foncer pour la revendre ! Et je fonce avec vous ! Je vous fait confiance ! Vous avez trop de qualités pour rester inactif ! Finissez vos petits rangements, moi je vais voir deux épiciers qui sont installés près d'ici. Parce que la solution qui consisterait à revendre d'abord les pruneaux, n'est pas non plus à dédaigner ! Mais dès mon retour, on établit notre plan de campagne ! D'accord ?

HIPPOLYTE. — D'accord !

ARMAND. — Bravo ! Et courage ! N'oublions pas que des hauteurs de Bercy, quarante tonnes de prunes sèches nous contemplent ! (*Il sort.*)

HIPPOLYTE *reste un moment abasourdi, puis il se précipite sur les papiers qui encombrent le bureau et se saisit d'un journal. Il le feuillette fébrilement, l'ouvre à la page qui lui convient et s'absorbe dans la lecture. Un petit temps, puis il bondit sur le téléphone et compose un numéro.* — Allô !... Allô !... le régional ? Allô !... Je voudrais le 408 à Mehouy ! C'est cela... j'attend ! (*Il rejette un coup d'œil au journal.*) Allô !... Allô !... le 408 ? Madame, je téléphone au sujet de l'annonce !... Oui... il ne s'agit que d'un gardiennage !... Rien d'autre ? Ah ! oui, l'entretien, naturellement... il faut couper du bois... Beaucoup ?... Et s'occuper des feux... Oui... C'est-à-dire que je vous téléphone pour quelqu'un de sérieux, recommandable... mais délicat... en bonne santé, oui..., mais fragile... Voilà ce que je crains !... Je vais lui en faire part... C'est cela !... Au revoir, Madame !

(*Il raccroche, un peu dépité, et reprend une nouvelle fois son journal... La sonnerie de la porte d'entrée retentit. Il se lève et sort vers le vestibule. Un petit temps... Un ouvrier, en tenue de travail pénètre dans la pièce, suivi d'Hippolyte.*)

Scène III

HIPPOLYTE, L'OUVRIER

HIPPOLYTE. — Où allez-vous ?

L'OUVRIER. — Je vous l'ai dit ! Vérifier le chauffage !

HIPPOLYTE. — Qui êtes-vous ?

L'OUVRIER. — Eh ! là, je n'ai pas l'habitude de montrer ma carte d'identité pour faire mon boulot ! Sans blague ! Vous avez bien demandé une vérification d'appareils à la Maison Fradin ?

HIPPOLYTE. — Ah ! oui...

L'OUVRIER. — Alors !

HIPPOLYTE. — Mais rien ne me prouve que vous veniez bien de chez Fradin.

L'OUVRIER. — Oh ! doucement, hein ! Je n'aime pas beaucoup ce genre de boniment !

HIPPOLYTE. — Ne vous fâchez pas ! Si je vous dis ça, c'est que justement... j'ai déjà vu le cas !

L'OUVRIER. — Quoi ?

HIPPOLYTE. — Eh bien ! un individu qui s'est présenté de la part de la Maison... enfin d'une maison dont il ne faisait pas partie, pour s'introduire dans un intérieur.

L'OUVRIER. — Téléphonez à Gobelins 99-16 ! Je ne toucherai pas à vos appareils avant !

HIPPOLYTE. — Non !...

L'OUVRIER. — Téléphonez ! Je vous dis...

HIPPOLYTE. — C'est inutile ! Le fait que vous me donniez le numéro exact de Fradin me suffit.

L'OUVRIER. — Parce qu'il ne faut pas croire...

HIPPOLYTE. — Mais je ne crois rien... Je vous fais mes excuses, là...

L'OUVRIER. — Bon ! La chaudière est par là ! (*Il désigne la chambre d'Olga.*)

HIPPOLYTE. — Ah ! non !

L'OUVRIER. — Mais si ! Dans le petit réduit qui fait suite à la salle de bains !

HIPPOLYTE. — Elle est par ici ! Dans la pièce attenante à la cuisine !

L'OUVRIER. — Ah ! là, vous m'épatez ! Remarquez que je peux me tromper ! Je vois tellement de bicoques ! Il m'arrive de confondre ! Mais quand je suis venu l'hiver dernier, il me semble bien que la chaudière était là !

HIPPOLYTE. — L'hiver dernier, je ne sais pas ! Mais aujourd'hui, je vous garantis qu'elle est là-bas !

L'OUVRIER. — Parce qu'il n'y a pas longtemps que vous êtes ici ?

HIPPOLYTE. — Non.

L'OUVRIER. — Mais, dites donc, qu'est-ce que vous faites dans cette maison ? Vous n'êtes pas Monsieur Manard, je le connais, je l'ai déjà vu !

HIPPOLYTE. — Non, je ne suis pas Monsieur Manard !

L'OUVRIER, *il jette un regard sur le désordre de la pièce.* — Seriez-vous pas, par hasard, en train de faire un hold-up ?

HIPPOLYTE. — Je vous en prie...

L'OUVRIER. — Si je vous dis ça, c'est que j'ai déjà vu le cas, moi aussi ! Un jour, j'arrive dans une piaule, et je tombe sur un voyou qui terminait un fric-frac. Qu'est-ce qu'on s'est mis ! Lui avec sa pince, et moi avec mon petit marteau plat ! Je l'ai eu ! Ils m'ont foutu les palmes... enfin, le mérite... civil...

HIPPOLYTE. — Civique !

L'OUVRIER. — Oui... enfin un truc, quoi !

HIPPOLYTE. — Tranquillisez-vous, je suis un ami de Monsieur Manard. Nous avons passé nos vacances ensemble et je suis venu chez lui pour l'aider à remettre en route sa maison, ses affaires...

L'OUVRIER. — Oui... Bon ! Alors, cette installa-

tion ? Elle marche ? Il s'agit d'une simple vérification ?

HIPPOLYTE. — Oh ! je crois... Ah ! tout de même.., il pourrait bien y avoir une petite fuite, ici !

L'OUVRIER. — Ce radiateur-là ?

HIPPOLYTE. — Oui.

L'OUVRIER. — Voyons ça ! (*Il pose son sac à outil et s'agenouille devant le radiateur.*)

(*Hippolyte prend l'aspirateur, hésite une seconde, puis le met en marche et procède au nettoyage. L'ouvrier, d'abord indifférent au bruit de l'appareil, se retourne soudain et voit Hippolyte faire le ménage. Ebahi, il se lève et vient regarder Hippolyte sous le nez.*)

L'OUVRIER. — Eh bien ! mon vieux !

HIPPOLYTE. — Quoi ? (*Il arrête le moteur.*) Qu'est-ce que vous dites ?

L'OUVRIER. — C'est ça, votre boulot ? Ce que vous appelez remettre les affaires de Monsieur Manard en marche ?

HIPPOLYTE. — Non...

L'OUVRIER. — Quoi ! T'es larbin ! Faut pas avoir honte ! Y en a qui aiment ça ! Moi, j'aurais pas pu m'y faire ! J'ai trop besoin de ma liberté ! Mais faut reconnaître que c'est la vie peinarde !

HIPPOLYTE. — Oh ! peinarde...

L'OUVRIER. — Quoi ? A quelle heure tu te lèves ?

HIPPOLYTE. — En ce moment... à sept heures !

L'OUVRIER. — Moi, à cette heure-là, j'embauche ! Et j'habite la banlieue. Je suis debout à six heures moins le quart, et je viens chez Fradin d'un coup de vélo.

HIPPOLYTE. — Et à quelle heure finissez-vous ?

L'OUVRIER. — Oh ! chez Fradin, de bonne heure... à six heures et demie. Mais à ce moment-là, je fais quelques clients pour mon compte. Pas fou !

HIPPOLYTE. — Vous travaillez le soir, aussi ?

L'OUVRIER. — Jusqu'à huit heures ! Tous les jours !

HIPPOLYTE. — Le dimanche aussi ?

L'OUVRIER. — Le dimanche matin, je bricole encore chez les uns et les autres, mais l'après-midi, repos !

HIPPOLYTE. — Tout de même !

L'OUVRIER. — Ah ! le dimanche après-midi, c'est sacré !... Je fais le jardin !

HIPPOLYTE. — Ah bon !

L'OUVRIER. — Ah ! je n'ai pas le temps de m'ennuyer ! Il faut ça, sinon les journées sont longues.

HIPPOLYTE. — Oh ! je vous crois !...

L'OUVRIER. — Mais, dis-moi, t'es chic pour un larbin ! Tu fais ton turbin en complet-veston ! Tu devrais avoir un gilet avec des raies ! Tu as d'autres types sous tes ordres ? Ce Manard, il doit être plein aux as ! Hein ? C'est une des deux cents familles ?

HIPPOLYTE. — Oh ! non...

L'OUVRIER. — Alors, qu'est-ce que c'est ? Hein ? Qu'est-ce que c'est ?

(*Le timbre de la porte d'entrée retentit à nouveau.*)

HIPPOLYTE. — Excusez-moi ! On sonne...

L'OUVRIER. — T'en fais pas mon gars ! Te dérange pas de tes affaires ! Je vais ouvrir... Il faut que j'aille remplir la chaudière ! Allez, allez... courage mon prince ! (*Il remet l'aspirateur entre les mains d'Hippolyte et sort.*)

(*Un petit temps. Entre Prudent.*)

Scène IV

HIPPOLYTE, PRUDENT, *puis* L'OUVRIER

PRUDENT. — Oh ! Bonjour. Monsieur Manard est là ?

HIPPOLYTE. — Non.

PRUDENT. — Quel dommage !

HIPPOLYTE. — Mais il ne va pas tarder ! Vous avez du nouveau ?

PRUDENT. — Ça y est !

HIPPOLYTE. — La voiture ?

PRUDENT. — Oui ! Le type est là ! Enfin, à Paris. Je suis venu avec lui. Nous avons pris le train bleu, hier soir ! Monsieur Manard est toujours décidé à vendre ?

HIPPOLYTE. — Oh ! là, là...

PRUDENT. — L'affaire était sûre ! Le malheureux il en dépérissait de cette voiture, depuis qu'il était monté dedans ! M. Manard n'a pas perdu son temps, le jour où il lui a fait faire le tour du pays ! Ces marchands de bestiaux, ça dort sur des matelas de billets de banque, et ça ne sait plus rien se refuser ! Et vous, comment ça va ?

HIPPOLYTE. — Mal !

PRUDENT. — Oh ! pourquoi ? Moi qui étais déjà content de vous retrouver ici !

HIPPOLYTE. — Hélas ! je ne peux plus rester !

PRUDENT. — Au fond, je n'en suis pas surpris ! Quand je vous ai vu partir dans la voiture, sur ce petit bout de banquette, je me suis dit que le Manard était capable de vous débarquer en route ! Qu'il vous ait gardé jusque-là, c'est déjà beau !

HIPPOLYTE. — Oh ! mais lui ne demande qu'à me garder encore !

PRUDENT. — Eh bien ! alors ?

HIPPOLYTE. — Ce n'est plus tenable !

PRUDENT. — Qu'est-ce qui se passe ? Il vous tracasse ?

HIPPOLYTE. — Oui.

PRUDENT. — Ce sont ses vilaines manies qui le reprennent ?

HIPPOLYTE. — De plus belle !

PRUDENT. — Quel malheur !

HIPPOLYTE. — Qu'il se soit jeté sur le travail, dès notre retour, après le coup dur qu'il venait d'essuyer, je trouvais cela tout à fait normal !

PRUDENT. — Oui !

HIPPOLYTE. — Je l'y ai même encouragé ! Je l'avoue ! Et puisqu'il me tenait pour responsable de tous ses malheurs, je lui ai offert de devenir momentanément son homme de peine, au lieu de rester celui de compagnie !

PRUDENT. — C'était brave, dites ! Remarquez, que je me suis occupé de la vente de sa voiture dans le même esprit... puisqu'il m'avait accusé, à propos de ce courrier qu'il ne recevait pas, paraît-il !

HIPPOLYTE. — J'ai rempli ma fonction ! Sérieusement ! Je n'avais d'ailleurs pas d'autres moyens de me maintenir dans cette maison ! Mais j'ai pris sur moi, je vous assure ! Ah ! que c'est dur ! Mon Dieu ! Avant-hier encore, j'ai eu une syncope.

PRUDENT. — Pauvre ! Une syncope ?

HIPPOLYTE. — Oui, oui chez le crémier... Un étourdissement... peut-être plus moral que physique..., mais je l'ai surmonté ! Je me suis dit que c'était un mauvais moment à passer... Qu'une fois les choses remises en place, je connaîtrais cette quiétude, cette tranquillité dont j'ai besoin et que

j'aurais pu trouver dans cette maison, j'en suis persuadé !

PRUDENT. — Et qu'est-ce qui vous fait penser le contraire ?

HIPPOLYTE. — Ah ! mon pauvre ami ! Si vous aviez assisté à la crise qu'il a piquée tout à l'heure ! Je ne l'avais encore jamais vu dans cet état ! Il ne se possédait plus ! J'avais bien remarqué, dans son attitude, un changement à mon égard depuis quelques jours... Evidemment ! J'étais toujours là, devant lui, à bricoler, à m'occuper... Alors, il s'est mis des idées en tête... Et tout à l'heure, sur un mot qui m'a échappé, il s'est dressé subitement, les yeux brillants de plaisir, et m'a crié qu'il ne me lâcherait plus ! Que j'allais retrousser mes manches, m'atteler à la tâche ! Et qu'écrasé de besogne, je ne saurais plus où donner de la tête !

PRUDENT. — Quelle misère !

(*Entre l'ouvrier.*)

L'OUVRIER, *sans s'occuper des deux autres, il vient se planter devant le radiateur qu'il contemple quelques instants.* — C'est pas un radiateur, c'est une passoire ! Si j'avais ça dans mon jardin, je n'aurais plus besoin d'arroser ! (*Il sort.*)

PRUDENT. — D'où sort-il ?

HIPPOLYTE. — Un ouvrier qui vérifie le chauffage ! Un fou aussi, tenez ! Il m'a expliqué son emploi du temps ! C'est à frémir ! Si j'avais eu l'ombre d'une hésitation, sa confession m'aurait décidé ! Non, je ne peux plus lutter ! Aux prises avec des êtres comme Manard et celui-là, comment voulez-vous que nous nous défendions, nous à qui la nature a refusé des armes ?

PRUDENT. — Et qu'allez-vous faire ?

HIPPOLYTE. — Je vais partir ! Il n'y a pas d'autre solution !

PRUDENT. — Où allez-vous ?

HIPPOLYTE. — Je n'en sais rien ! Depuis ce matin j'ai déjà téléphoné à deux adresses que j'avais relevées sur le journal. On demandait un gardien.

PRUDENT. — Vous n'avez pas fait affaire ?

HIPPOLYTE. — La première place était déjà prise. Quant à l'autre ! Il fallait parcourir quinze à vingt kilomètres par jour, pour surveiller la propriété ! Allumer les feux ! Couper du bois ! Entretenir les bâtiments ! Et l'annonce se terminait par cette précision : Peut convenir à un retraité ! J'ai téléphoné de confiance !

PRUDENT. — Evidemment !

HIPPOLYTE. — Je sais bien qu'à présent, à l'âge où certaines retraites sont attribuées, si vous sortez d'une bonne administration, vous n'êtes pas usé !

PRUDENT. — Oh ! non. Tenez, j'ai un de mes cousins qui a touché sa retraite de gendarme après quinze ans de service et qui s'est mis gardien ! Mais lui, est bien tombé ! Il est entré dans une prison ! Voilà une place comme il vous faudrait !

HIPPOLYTE. — Gardien de prison !

PRUDENT. — Ne faites pas la petite bouche ! Il faut entendre le Joseph — c'est mon cousin — parler de sa mission ! Sa mission ! Sacré Joseph ! Il boit, il mange, il dort, et il regarde pousser les fleurs sur le chemin de ronde ! Je dois dire qu'il est dans une prison comme il y en a peu ! Celle de notre chef-lieu ! J'y suis allé à plusieurs reprises, faire visite à un de mes amis qui purgeait là une petite peine ! Un petit péché de jeunesse ! Et je vous assure que si toutes les prisons étaient comme la nôtre, il y aurait dans le cœur de l'homme un peu plus de respect et d'amour pour son prochain.

HIPPOLYTE. — Je ne peux pas devenir gardien de prison, comme cela, subitement !

PRUDENT. — Non, évidemment ! Mais, c'est pour dire... Il y a des situations voyez-vous, auxquelles on ne pense pas et qui font pourtant le bonheur d'un individu !

(*On entend le timbre de la porte d'entrée.*)

HIPPOLYTE. — Excusez-moi !

(*Il sort et reparaît quelques secondes plus tard avec Chenillard.*)

Scène V

HIPPOLYTE, PRUDENT, CHENILLARD
*puis l'*OUVRIER, *puis* ARMAND, *puis* OLGA

CHENILLARD. — Il faut que je le joigne tout de suite ! (*Apercevant Prudent.*) Bonjour Monsieur !

PRUDENT. — Bonjour Monsieur Chenillard !

HIPPOLYTE. — Il ne va pas tarder à rentrer !

CHENILLARD. — Il n'y a pas une minute à perdre ! J'ai un client pour son usine !

HIPPOLYTE. — Pour la Sutaf ?

CHENILLARD. — Oui ! Un coup de chance inouï ! On peut enlever l'affaire cet après-midi ! Mais il faut aller vite !

L'OUVRIER, *qui est entré pendant l'explication de Chenillard et qui s'adresse à Hippolyte.* — Dites-moi. Je n'arriverai pas à réparer votre écumoire, ici ! Je vais démonter l'élément et l'emmener à l'atelier !

HIPPOLYTE. — Allez-y ! Démontez !

CHENILLARD. — Je ne peux pas l'appeler où il se trouve ?

HIPPOLYTE. — Je ne sais pas où il est ! Il devait faire plusieurs courses ! Ecoutez !... Le voilà !

(*Effectivement la porte du vestibule s'ouvre et Armand paraît.*)

ARMAND. — Bonjour Chenillard ! Et notre ami Prudent est là également ! Alors, du nouveau ?

CHENILLARD. — Ah ! oui...

ARMAND. — Eh bien ! moi aussi ! J'ai un acheteur pour les pruneaux !

PRUDENT. — Et moi, pour la voiture !

CHENILLARD. — Et moi, pour la Sutaf.

ARMAND. — La Sutaf !... qui ?

CHENILLARD. — Je vous le donne en mille... Bordavin !

ARMAND. — Bordavin !... Pas possible !...

CHENILLARD. — Oui !... Le type à qui il a vendu son usine lui fait des ennuis. Il conteste les paiements. Bordavin veut se venger, je lui ai suggéré de racheter la Sutaf pour être à même de l'embêter. Il est d'accord... enfin pour l'instant.

ARMAND. — Que pourra-t-il faire, contre les hélicoptères !

CHENILLARD. — Il veut installer un tir aux pigeons ! Vous connaissez Bordavin. C'est l'homme des idées hardies. Il s'agit pour nous de battre le fer tandis qu'il est chaud !

ARMAND. — Oui, oui... naturellement.

CHENILLARD. — J'ai pris rendez-vous chez lui à deux heures.

PRUDENT. — Mon client vous attend à la même heure, à son hôtel !

ARMAND. — Doucement, doucement, je n'ai peut-être plus intérêt à tout vendre, à présent !

PRUDENT. — Dites, monsieur Manard, nous sommes à Paris sur votre demande ! Et nous avons fait le voyage de nuit ! Ne l'oubliez pas !

ARMAND. — Oui, oui... Mais procédons par ordre ! Chenillard, à votre avis... Qu'est-ce qu'on pourrait demander à Bordavin... (*A ce moment, l'ouvrier donne de violents coups de marteau. Armand qui ne l'avait pas encore vu, se retourne vers lui.*) Qu'est-ce que c'est ?... Mais, que faites-vous là ?

L'OUVRIER. — Maison Fradin !

ARMAND. — Maison Fradin ?

HIPPOLYTE. — Oui... La vraie, cette fois !

ARMAND. — Vous pourriez peut-être faire un peu moins de bruit ! Vous ne voyez pas que vous nous gênez ! Nous avons à parler !

L'OUVRIER. — Et moi, à démonter !

ARMAND. — Eh bien ! démontez en silence !

L'OUVRIER. — En silence ! Une cochonnerie pareille, avec ses joints rouillés et ses raccords soudés à la peinture ! Vous voulez peut-être m'apprendre mon métier !

ARMAND. — Oh !... Venez par ici Chenillard, voulez-vous ! Nous serons plus tranquilles !

PRUDENT. — Mais, dites-moi...

ARMAND. — Excusez-moi une minute ! Je m'occupe de vous, tout de suite ! (*Suivi de Chenillard, il sort par la porte de la chambre.*)

L'OUVRIER. — En silence ! Je ne sais pas ce qui me retient de tout planter là !

PRUDENT. — Dites, j'ai l'impression que ses affaires repartent de plus belle.

HIPPOLYTE. — Oui.

PRUDENT. — Les vôtres vont peut-être s'arranger du même coup !

HIPPOLYTE. — Non, hélas ! Au contraire ! Il va vouloir foncer ! Et foncer avec moi, comme il me l'a promis ! C'est effroyable !

(*Entre Olga.*)

OLGA. — Armand n'est pas là !

HIPPOLYTE. — Il est dans sa chambre !

OLGA. — Merci !... (*A la porte de la chambre.*) Armand ! Viens vite, on te demande ! Bonjour monsieur Gagelasse ! Alors vous êtes Parisien ?

PRUDENT. — Bonjour Madame ! Eh ! oui, un petit déplacement pour affaires !

ARMAND, *paraissant sur le seuil.* — Qui me demande ?

OLGA. — Un gendarme !

ARMAND. — Un gendarme ?

OLGA. — Oui ! Dans l'entrée !

ARMAND. — Que me veut-il ?

OLGA. — Je ne sais pas ! Il questionnait la concierge lorsque je suis arrivée. Il demandait des renseignements sur toi. Je l'ai invité à me suivre !

ARMAND. — Il sait que je suis ici ?

OLGA. — Non ! Je suis d'abord venue voir !

ARMAND. — Eh bien ! va lui dire que je suis absent. Et demande-lui ce qu'il me veut !

OLGA. — Pourquoi n'y vas-tu pas toi-même ? Tu as peur des gendarmes ?

ARMAND. — Je t'en prie !

OLGA. — On croirait que tu as quelque chose à te reprocher !

L'OUVRIER. — Quand on la conscience tranquille on ne craint pas de les regarder en face !

ARMAND. — Oh ! vous, je vous en prie !

OLGA. — Il a raison !

ARMAND. — Olga !

OLGA. — Mais enfin...

ARMAND. — Je suis en pleine discussion d'affaires avec Chenillard, je n'ai pas de temps à perdre avec un pandore pour une quelconque amende, ou une vague modification à mon livret militaire !

PRUDENT. — Une contravention, peut-être ! Vous avez dû faire de la vitesse, pour remonter de chez nous !

ARMAND. — Vous avez raison, ce doit être quelque chose dans ce genre ! (*A Olga.*) Tu aurais pu me rendre le service de t'occuper de cela sans me déranger dans mon travail ! (*Il remonte vers la porte du vestibule.*) Que mes inquiétudes te rassurent, d'accord ! Mais au moins, fais en sorte que je m'inquiète tranquillement !

(*Il va pour sortir, mais la porte s'ouvre, et Hippolyte qui était sorti subrepticement au début de la discussion Armand-Olga, reparaît un papier à la main.*)

HIPPOLYTE. — Voilà !

ARMAND. — Quoi ?

HIPPOLYTE. — J'ai vu le gendarme !

ARMAND. — Et alors ?

HIPPOLYTE. — Il s'agit d'une convocation. Il devait s'assurer qu'elle vous parvenait bien. Je lui ai dit que vous étiez ici, mais pas visible pour le moment, alors il me l'a remise !

ARMAND. — Merci, Hippolyte ! Je savais déjà que je pouvais compter sur vous !

HIPPOLYTE. — Il faut que vous soyez là-bas, à deux heures !

ARMAND. — Où ? Pourquoi ?

HIPPOLYTE. — Il m'a dit que tout était indiqué sur le papier. (*Il lui tend la convocation qu'il avait en mains.*)

ARMAND, *qui déplie le papier.* — A deux heures.

PRUDENT. — Jamais deux sans trois ! Le Bordavin, mon client et la gendarmerie.

ARMAND, *lisant.* — « Vous êtes prié... de vous présenter... Boulevard Exelmans, pour enquête vous concernant... sur requête du parquet de Maubeuge... » (*Il éclate tout à coup, en s'adressant à Hippolyte.*) Oh ! vous avez vu ?

HIPPOLYTE. — Non. Quoi ?

ARMAND. — Maubeuge ! Ça ne vous dit rien : Maubeuge ?...

HIPPOLYTE. — Comment ! Ce n'est pas...

ARMAND. — Mais si !... Affaire Moineau !

HIPPOLYTE. — Nénesse !

ARMAND. — Le voyou !

HIPPOLYTE. — La crapule !

OLGA. — Mais, qu'est-ce qui se passe ?

ARMAND. — Il se passe... que je risque fort d'aller moisir quelques années dans une prison !

OLGA. — Quoi ?

ARMAND. — Ah ! il ne manquait plus que ça ! Oh ! mais je ne vais pas me laisser faire ! Je vais me défendre !

OLGA. — Explique-toi !

CHENILLARD, *paraissant sur le seuil de la chambre.* — Monsieur Manard ! Il ne faudrait plus perdre de temps si nous voulons mettre debout ce projet de vente !

ARMAND. — Ah ! mon pauvre ami ! Je n'en suis plus là !

CHENILLARD. — Comment ! Vous n'êtes plus décidé !

ARMAND. — Chenillard ! Vous connaissez quelqu'un au ministère de la Justice ?

CHENILLARD. — J'y ai quelques relations, oui... Mais pourquoi ?

ARMAND. — Je suis flambé... on m'a dénoncé... Je risque quelques années de taule !

CHENILLARD. — Non ?

OLGA, *qui éclate en sanglots.* — Armand !

L'OUVRIER. — Ah ! on en voit avec mon métier ! Il s'en passe dans les intérieurs !

ARMAND. — Qu'est-ce qui vous prend ?

L'OUVRIER. — On croit que c'est tout simple... le père, la mère, les gosses ! Je t'en fous ! Tous plus vicieux les uns que les autres !

ARMAND. — Mais allez-vous vous taire !

L'OUVRIER. — Quoi ! J'ai jamais fait de prison, moi ! Pas même une heure ! Et j'ai toujours su me faire respecter !

ARMAND. — Je vous prie de sortir !

L'OUVRIER. — D'accord ! Je vais chercher une pince ! Allez, allez les trusts ! Sur la paille ! (*Il sort.*)

ARMAND. — Voilà ! Voilà où j'en suis !

OLGA. — Mon chéri, ce n'est pas vrai ! Dis-moi ?... Je ne veux pas que tu partes !

CHENILLARD. — Mais enfin, on peut vous reprocher quelque chose ? On a des preuves contre vous ?

ARMAND. — Des preuves ! Il y a les affirmations de ce vaurien ! Un bandit, qui s'est juré de se venger ! (*A Hippolyte.*) A propos, tous mes compliments ! Vous aviez la main sur votre ami Nénesse ! Vous pouviez lui faire dire ce que vous vouliez ! Au fait, c'est peut-être à vous que je dois ce dernier coup du sort !

HIPPOLYTE. — Non, je suis au contraire, furieux...

ARMAND. — D'ailleurs, depuis que vous avez mis le pied chez moi, je n'ai guère eu de répit ! Hein ? Alors, si vous voulez mon avis : la mesure est comble ! Vous allez me faire le plaisir de déguerpir ! Et au plus vite ! Je ne veux plus vous voir ici dans cinq minutes ! Compris ? Venez Chenillard ! Je n'ai pas encore les idées très claires... mais il faut que nous voyons ce que nous pouvons faire... Si, avant deux heures, nous avons le temps d'agir !

OLGA. — Je ne veux pas te quitter, Armand ! Je ne veux pas ! Je ne te laisserai pas partir !

ARMAND. — Calme-toi, ma chérie, je t'en prie ! J'ai déjà bien du mal à me contenir ! (*Il passe dans sa chambre, avec Chenillard et Olga.*)

PRUDENT. — J'ai l'impression que je suis bon pour passer la prochaine nuit dans un chemin de fer !

HIPPOLYTE. — Et moi, dans une salle d'attente !

PRUDENT. — Vous, qui vouliez partir ! Vous ne vous attendiez tout de même pas à une pareille précipitation des événements !

HIPPOLYTE. — Non !... Ah ! ce Nénesse !

PRUDENT. — Qu'est-ce qu'il a fait au juste, Monsieur Manard ?

HIPPOLYTE. — Il a fait passer de l'or en fraude !

PRUDENT. — C'est tout ? Oh ! ça n'est pas bien méchant !

HIPPOLYTE. — Non...

PRUDENT. — Mais ça coûte cher !

HIPPOLYTE. — Ah ! oui ?... Vous pensez qu'il en a pour longtemps ?

PRUDENT. — Dans ces histoires-là, on ne sait jamais où on va ! Et le pauvre ! Avec ce besoin qu'il a de toujours faire quelque chose, il va être malheureux, en prison !

HIPPOLYTE. — Il travaillera ! Il sera peut-être moins malheureux qu'un autre !

PRUDENT. — Travailler ! Travailler ! S'il le peut !

HIPPOLYTE. — Il y a des ateliers dans les prisons!

PRUDENT. — Pas dans toutes ! Dans la nôtre il n'y en a pas !

HIPPOLYTE. — Pas d'atelier ! Mais alors, que font les prisonniers ?

PRUDENT. — Rien !

HIPPOLYTE. — Rien ?... On ne les oblige pas à travailler ?

PRUDENT. — Eh ! non... D'ailleurs dans toutes les prisons, le travail est en principe facultatif ! Mais, comme dans nos régions, on n'aime pas beaucoup la besogne inutile !... Le directeur n'a même pas prévu un atelier !

HIPPOLYTE. — Ah ! çà...

PRUDENT. — J'étais comme vous, je ne voulais pas le croire ! Et quand j'ai fait part de ma surprise à mon cousin, savez-vous ce qu'il m'a répondu, le Joseph ?... « Dis Prudent, nous sommes des gardiens, pas des bourreaux ! »

HIPPOLYTE. — Dites-moi ?

PRUDENT. — Oui...

HIPPOLYTE. — Etant condamné à Maubeuge, est-ce que Monsieur Manard pourrait choisir une autre prison ?... Demander à purger sa peine ailleurs ?... Chez vous, par exemple... enfin, dans votre prison ?

PRUDENT. — Eh ! non... pour ça, il faudrait qu'il ait commis un second forfait dans la région !

HIPPOLYTE. — Ah !... il faut commettre un second forfait...

PRUDENT. — Eh ! oui... alors, après avoir été jugé à Maubeuge, il reviendrait vite se faire condamner chez nous, où il resterait à purger les deux peines !... A condition toutefois, que son second forfait ne soit pas une peccadille ! Que ce soit un forfait intéressant.

HIPPOLYTE. — Monsieur Gagelasse ! Est-ce que je peux vous demander un service ?

PRUDENT. — Bien sûr ? Lequel ?

HIPPOLYTE. — Voulez-vous déposer une plainte contre moi ?

PRUDENT. — Contre vous ?

HIPPOLYTE. — Oui ! Dès que vous serez rentré chez vous !

PRUDENT. — Mais pourquoi ?

HIPPOLYTE. — C'est moi qui vais aller à Maubeuge ! Mais je ne veux pas y rester ! Vous comprenez ?

PRUDENT. — Pas très bien !

HIPPOLYTE. — Je ne veux courir aucun risque ! Je veux bien faire de la prison, mais dans la vôtre ! Je compte sur vous !

PRUDENT. — Mais, une plainte contre quoi ?

HIPPOLYTE. — Oh ! je ne sais pas... vous trouverez bien ! J'ai passé l'été chez vous, dites que je suis parti après avoir fracturé la caisse ! Racontez que j'ai emporté aussi du linge, des vêtements, l'argenterie... N'ayez pas peur d'en mettre ! Je reconnaîtrai le tout !

PRUDENT. — Là, je dois dire...

HIPPOLYTE, *allant à la porte de la chambre.* — Monsieur Manard !

ARMAND, *paraissant à la porte.* — Que me voulez-vous encore ? Je ne vous ai pas parlé assez clairement !

HIPPOLYTE. — Monsieur Manard, je prends tout à mon compte ! C'est moi qui ai commis la fraude !

ARMAND. — Quoi ?

HIPPOLYTE. — J'avouerai que je me suis servi de votre nom, vous me comprenez ! Que j'ai fait passer cet or, et donné des ordres à Nénesse, sous ce nom d'emprunt : Manard !

ARMAND. — Où voulez-vous en venir ? Je ne vois pas...

HIPPOLYTE. — Enfin, réfléchissez ! Il serait trop bête que vous alliez vous morfondre en prison, alors que votre travail demande, exige votre présence ici, sans désemparer ! Et que personnellement je n'ai pas grand-chose à faire en ce moment !

ARMAND. — Votre attitude me touche beaucoup, mais je la crois, hélas ! inutile !

HIPPOLYTE. — Inutile ! Pourquoi ?

ARMAND. — Votre ami Nénesse sait parfaitement qu'il a eu affaire à moi !

HIPPOLYTE. — Et alors ?

ARMAND. — Il n'en démordra pas !

HIPPOLYTE. — Quand je lui dirai : « Nénesse, en souvenir de nos soirées chez la Tignasse, qui ne sait toujours pas où tu es, je te demande d'avouer que je suis bien Manard ! » vous verrez s'il hésitera un seul instant !

ARMAND. — Vous croyez ?

HIPPOLYTE. — Je vous l'ai dit, le premier jour : « Nous sommes faits pour collaborer ! » Et, tout à l'heure encore, ne m'avez-vous pas proposé de prendre avec vous le grand départ ? Comment pourrions-nous le souhaiter meilleur ! Vous allez demeurer là, au poste de commande, cependant qu'au dehors j'irai assurer les heures de garde, de faction !

ARMAND. — Merci ! Vous ne regretterez pas ce geste, je vous le promets !

HIPPOLYTE. — Je vous en prie !

ARMAND. — Que pensez-vous de cela, Monsieur Gagelasse ?

PRUDENT. — Dites ! c'est de l'épopée !

ARMAND, *à Olga qui est apparue sur le seuil de la chambre d'Armand.* — Tu as entendu, chérie ? Tu te rends compte de son sacrifice ?

OLGA. — Non... que va-t-il faire ?

ARMAND. — Il veut se livrer à la police ! Aller en prison à ma place ! Afin que je puisse continuer à m'occuper de mes affaires !

(*L'ouvrier est revenu en scène pendant la réplique d'Armand.*)

OLGA, *à Hippolyte.* — Oh ! merci. Merci de me laisser mon mari ! J'irai vous voir tous les jeudis et tous les dimanches, dans votre cachot ! (*A Armand.*) Hein, chéri ! Et on va lui réserver la chambre d'amis ! Il viendra passer tous ses jours de congés à la maison !

ARMAND. — On n'a pas de jours de congé, en prison !

OLGA. — Eh bien ! il viendra s'installer à la maison à sa libération ! Si un jour on le relâche ! On compte sur vous !

HIPPOLYTE. — Je ne voudrais pas vous déranger !

OLGA. — Nous déranger ! Tu l'entends, chéri !

ARMAND. — Après ce que vous vous préparez à faire pour nous ! A votre sortie de prison, votre place sera ici ! Et pas ailleurs !

HIPPOLYTE. — Vous êtes bien gentils, mais dans quel état en sortirai-je ? Je ne serai peut-être plus capable de travailler ! De vous rendre le moindre service !

ARMAND. — Travailler ! Il n'en sera pas question ! Vous serez ici en convalescence ! Une convalescence qui durera tout le temps nécessaire à vous faire oublier cette épreuve, physiquement et moralement !

HIPPOLYTE. — Là, évidemment...

CHENILLARD, *apparaissant à la porte de la chambre.* — Monsieur Manard, l'heure tourne ! Si vous voulez tenter quelque chose avant deux heures...

ARMAND. — Si je veux ! Plus que jamais ! En faveur de mon ami Hippolyte !

CHENILLARD. — De votre ami ?

ARMAND. — Oui. Ce n'est plus moi... venez ! Je vais vous expliquer ! (*Avant de sortir, sur le seuil de sa chambre.*) Monsieur Gagelasse ! Puis-je vous demander un petit service ?

PRUDENT. — Je vous en prie !

ARMAND. — Descendre arrêter un taxi ! Nous allons tous conduire notre ami à la gendarmerie ! Nous déjeunerons dans le quartier ! Vous venez avec nous !

PRUDENT. — Si vous voulez ? Mais dites, Monsieur Manard, pour votre voiture ?...

ARMAND. — Justement ! Nous en parlerons au retour, nous aurons tout le temps !

(*Il rentre dans sa chambre, cependant que Prudent sort par la porte du vestibule.*)

OLGA, *à Hippolyte.* — Attendez-moi une seconde ! (*Elle va dans sa chambre.*)

L'OUVRIER, *qui était resté dans le fond de la pièce, près du radiateur, s'approche d'Hippolyte.* — Dis donc, j'ai bien entendu ? Tu vas en taule ?

HIPPOLYTE. — Oui.

L'OUVRIER. — Tu vas faire de la prison, à la place de ton singe ! Ah ! si c'est pas malheureux ! On dira ce qu'on voudra, on ne peut rien faire contre ces gars-là ! Ils sont trop forts !

HIPPOLYTE. — Voilà !

L'OUVRIER. — T'as des pipes, au moins ?

HIPPOLYTE. — Des pipes ?...

L'OUVRIER. — Des cigarettes, quoi ! Tu vas pas arriver là-bas sans cigarettes ! Tu aurais l'air de quoi, le premier jour ! (*Il sort un paquet de cigarettes de sa poche.*) Tiens, prends ça !

HIPPOLYTE. — Mais, non...

L'OUVRIER. — Prends, je te dis ! (*Il met le paquet dans la poche d'Hippolyte, puis retourne près du radiateur qu'il va charger sur son épaule.*) Pauvre vieux va ! Allez, bonne chance ! Mais tu sais, vraiment il n'y a pas de quoi être fier ! Pensez qu'au jour d'aujourd'hui on en est encore là !... (*Il est près de la porte donnant sur le vestibule.*) Alors, la Bastille, Jeanne d'Arc, on aura fait tout ça pour rien ! Peuh !... Quelle misère. (*Il sort.*)

OLGA, *qui rentre et va mettre dans les mains d'Hippolyte un petit paquet soigneusement ficelé.* — Tenez !

HIPPOLYTE. — Qu'est-ce que c'est ?

OLGA. — Des savonnettes, un litre d'eau de Cologne, un jeu de cartes, et quelques livres !

HIPPOLYTE. — Il ne fallait pas.

OLGA. — Je vous ferai un paquet toutes les semaines ! Je vous tricoterai des chaussettes pour l'hiver ! Je serai votre marraine de prison !

HIPPOLYTE. — Je suis confus...

OLGA. — Et je vous demande d'oublier les petites misères que j'ai pu vous faire ! Je vous avais mal jugé, je m'en excuse ! Je vous trouve magnifique !

HIPPOLYTE. — Oh !...

PRUDENT, *entrant.* — Voilà ! (*Il va à la porte de la chambre d'Armand.*) Monsieur Manard ! Le taxi est en bas !

ARMAND, *qui rentre en scène.* — Nous y sommes ! (*Il remet une petite valise à Hippolyte.*) Tenez !

HIPPOLYTE. — C'est pour moi ?

ARMAND. — Oui ! Quelques bricoles ! Deux pyjamas, une robe de chambre et un peu de linge... Chenillard !

CHENILLARD, *paraissant sur le seuil.* — Monsieur Manard ?

ARMAND. — Vous n'oublierez pas de prendre tous les renseignements...

CHENILLARD. — Oui. (*A Hippolyte.*) Il me faudrait vos nom, prénoms, date de naissance... enfin, votre identité complète !

ARMAND. — Vous verrez ça dans la voiture ! Je voudrais que nous partions tout de suite, que nous ayons le temps de faire un déjeuner agréable. J'y tiens ! Je veux donner à Hippolyte l'impression qu'il est en famille ! Une famille qu'il va quitter, hélas ! pour un temps. Mais qui, dès maintenant, attend son retour avec impatience ! Voilà... En route !

OLGA. — En route ! Venez, Hippolyte !

PRUDENT. — Une seconde !... On vous suit ! (*A Hippolyte.*) Dites-moi !

(*Les autres sortent.*)

HIPPOLYTE. — Vous voulez me parler ?

PRUDENT, *il lui met dans la main quelques papiers pliés.* — Prenez ça !

HIPPOLYTE. — Qu'est-ce que c'est ?

PRUDENT. Quelques billets de mille !

HIPPOLYTE. — Oh ! non... Voyons !...

PRUDENT. — Mais si, mais si... J'ai relevé les numéros. Je les communiquerai à la police en portant plainte contre vous ! Vous comprenez ?

HIPPOLYTE. — Ah ! oui... ce sera une preuve !

PRUDENT. — Et si vous ne les dépensez pas, on me les rendra ! Mais si vous avez besoin de quelque chose, ne vous gênez pas !

HIPPOLYTE. — Merci !

PRUDENT. — Il n'y a pas de quoi ! Et toutes mes félicitations ! Votre façon de vous conduire impose le respect, l'admiration ! Vous êtes un héros, dans votre genre !

HIPPOLYTE. — Oh ! Je n'ai guère de mérite !

PRUDENT. — Pardon !

HIPPOLYTE. — A notre époque, s'il veut rester honnête, un homme n'a plus que ce choix : le travail ou la prison !

(*Les deux hommes se serrent vigoureusement la main, puis sortent à leur tour, cependant que tombe le...*)

RIDEAU

“La Terre est basse”...

Alfred Adam est un excellent comédien dont les succès, à la scène et à l'écran, ne se comptent plus. Mais Alfred Adam est aussi un auteur dramatique qui a fait ses preuves. Sa première pièce Sylvie et le Fantôme *connut une brillante carrière et eut les honneurs du cinéma. C'était une comédie charmante dans laquelle Gaby Sylvia fit ses premiers pas de vedette.* La Fête du Gouverneur, *en dépit de la verve déployée par la Compagnie Grenier-Hussenot, eut un sort malheureux et, disons-le, injuste. Avec* Many, *sa dernière œuvre avant* La Terre est basse, *Alfred Adam abordait la comédie de caractère avec une autorité que le public sut reconnaître. Dans* La Terre est basse, *l'auteur dramatique s'est souvenu qu'il était, aussi, un acteur comique. Et partant d'un type humain original, il a écrit une comédie gaie. Comme il l'interprète lui-même et que Georges Vitaly l'a mise en scène, il en résulte un très divertissant spectacle.*

...et la critique

MAX FAVALELLI :
Une excellente et originale idée.

Je ne voudrais pas lui attribuer indûment le mérite (je n'ai pas sous les yeux le recensement des héros de théâtre), mais il me semble bien que M. Alfred Adam a accru, hier soir, d'une unité la liste des archétypes parmi lesquels puisent les auteurs dramatiques.

J'ignore si le personnage central de sa nouvelle comédie lui a fourni un miroir complaisant pour sa propre nonchalance, en tout cas M. Alfred Adam a eu une excellente (et originale) idée en confiant les ressorts de *La Terre est basse* à un paresseux. On ne pouvait faire choix d'un meilleur « réactif » pour qu'éclatent l'absurdité, le conformisme et l'hypocrisie d'une époque où l'on exalte le rendement et où l'on vénère le stakhanoviste.

(*Paris-Presse.*)

★

JEAN GUIGNEBERT : Le public rit beaucoup.

Je ne vous dirai pas que ça va jusqu'au conte philosophique, non! C'est tout simplement une anecdote qui nous est contée sans prétention et d'une plume légère. Il y a des « mots », des bons et des moins bons. Le public a beaucoup ri.

(*Libération.*)

JEAN-JACQUES GAUTIER : Des scènes désopilantes.

La pièce commence d'une façon amusante. Puis quelques longueurs apparaissent et l'action ralentit. On gagne ainsi le premier entracte. Le deuxième acte nous réserve une bonne scène méridionale à la Pagnol, jouée drôlement par un grand diable blond nommé Jean Markovich, auquel j'imagine qu'auront recours, désormais, tous les auteurs dont la pièce se passera quelque part en Provence. Au troisième acte, le bon comédien Jacques Dufilho dispose de trois sketches réussis où il se montre d'une remarquable saveur. Jacques Dufilho, en ouvrier plombier, tenant des propos que Georges Feydeau n'eût point désavoués s'il avait décidé de « faire-la-scène-du-plombier », c'est, à soi seul, un spectacle désopilant.

(*Le Figaro.*)

★

PAUL GORDEAUX :

Des répliques qui soulèvent le fou-rire.

M. Alfred Adam ne manque pas d'esprit comme auteur (quelques-unes des répliques de la pièce ont soulevé le fou-rire); il en a beaucoup aussi, avec un physique à la fois sympathique et drôle, comme acteur.

Mme Monique Delaroche est débordante de piquante animation. Et M. Jacques Grello a beaucoup travaillé son personnage de paresseux.

(*France-Soir.*)

Un acte de
Paul Géraldy

GILBERT ET MARCELLIN

Petit chef-d'œuvre de Paul Géraldy, cette pièce, sélectionnée par le Service des Echanges Internationaux de la R. T. F. au titre de la propagande culturelle française, passe actuellement sur les antennes d'un grand nombre de pays étrangers dans une réalisation d'Eléonore Cramer.

Marcellin	**Bernard Bimond**
Gilbert	**Robert Chandeau**

Une petite pièce mi paysanne mi bourgeoise, à quelques 45 kilomètres de Paris. Soleil derrière les volets clos. Demi-jour clair. La table est mise. Deux couverts.

Marcellin, 28 à 30 ans, col ouvert et bras nus comme un citadin en vacances, attend à déjeuner Gilbert, ami d'enfance. Il est soucieux. Cette petite maison des champs indispensable à ses travaux d'ornithologue, il va sans doute, gêné d'argent, être obligé de s'en défaire. La pendule scande le silence.

LA PENDULE. — Tic tac... tic tac...

(*Et Marcellin parle tout seul sur le rythme de la pendule.*)

MARCELLIN. — Quitter... tout ça, quit-ter tout-ça.

(*Il marche nerveusement dans la pièce : A moins, songe-t-il, que Gilbert...*)

A moins que Gilbert... Ah ! si Gilbert ! Une chance, cette visite. Je lui dirai, dès qu'il entrera, sans attendre... Si je tarde à parler, je ne parlerai pas ! (*Il s'est levé. Il marche à grands pas dans la pièce, et s'adressant à un Gilbert imaginaire.*) Bonjour, Gilbert ! Tu ne sais pas ce qui m'arrive ? Mon bonhomme d'oncle... (*S'interrompant, à soi-même :*) Et pourquoi pas directement, tout simplement, sans explications, sans histoires ? C'est être délicat dans ces sortes de choses, qu'être brutal. (*A ce Gilbert imaginaire, de nouveau.*) Bonjour, Gilbert ! Dis-moi, Gilbert, peux-tu me prêter huit cent mille francs ? (*Il se fait à soi-même la réponse de Gilbert.*) Huit cent mille francs ? Rien de plus simple, mon ami. Huit cent mille francs te suffiront ? (*Redevenu lui-même.*) Oui, tu es bien gentil. Merci ! (*Redevenu Gilbert.*) Comment vas-tu ? (*Redevenu lui-même.*) Mieux, je te remercie ! Sauvé ! Sauvé ! je suis sauvé... Oui, sans fausse pudeur, très vite en l'abordant : « Peux-tu me prêter huit cent mille francs ? » (*Il répète comme pour s'exercer, comme pour se préparer à ce rôle difficile :*) Bonjour Gilbert ! Dis-moi, Gilbert, peux-tu me prêter...

GILBERT, *apparaissant dans le cadre de la porte.* —Comment vas-tu ?

(*C'est un homme du même âge que Marcellin, un peu plus vigoureux et d'allure plus sportive. Veston de tweed, gros gants d'auto. Il n'a pas entendu la phrase que Marcellin adressait au vide, mais aurait presque pu l'entendre.*)

MARCELLIN, *interloqué.* — Gilbert ! Je... Tu... — Comment vas-tu ?

GILBERT. — Tu m'attendais ? Tu as reçu mon télégramme ?

MARCELLIN. — Oui, mais... tu m'as surpris. Ta voiture ?

GILBERT. — Elle est là... Tu as bonne mine... As-tu bonne mine ?... Je ne te trouve pas bonne mine du tout !... Qu'est-ce qui ne va pas ?

MARCELLIN. — Oh ! des ennuis. Je te dirai. Mon bonhomme d'oncle...

GILBERT. — Oui. Pauvre vieux ! On m'a dit ça. Un coup pour toi !

MARCELLIN. — Oui, assez dur ! Il était toute ma famille. C'était lui qui m'avait élevé, dans cette petite chartreuse des champs qu'il avait mis toute sa vie à restaurer et à parfaire ; lui qui m'avait appris à surveiller un nid, tapi dans un buisson, une jumelle aux yeux.

GILBERT. — Un ami des oiseaux, lui aussi !

MARCELLIN. — Un savant. Il m'a laissé trois gros cahiers d'observations, que je m'applique en ce moment à mettre au point, sur le vanneau huppé, la fauvette à tête noire.

GILBERT. — Il t'a laissé aussi cette maison, je suppose ?

MARCELLIN. — Oui, naturellement. Je suis seul héritier. Mais...

GILBERT. — Il y a un mais !

MARCELLIN. — Un gros mais, oui. Je te dirai. Tu ne repars pas ce soir ?

GILBERT. — Il n'en est pas question. Veux-tu de moi trois jours ?

MARCELLIN. — Tu peux me donner trois jours ?

GILBERT. — Je n'ai besoin d'être au Palais que mercredi.

MARCELLIN. — Magnifique ! Ça, c'est chic ! Ça, c'est une bonne surprise ! A quoi dois-je le plaisir...?

GILBERT. — A l'envie de te voir. Je ne te vois

plus. Je n'avais pas de tes nouvelles. Je me suis dit : « J'y vais ! » J'ai une nouvelle voiture...

MARCELLIN. — Ote ce veston ! Mets-toi à ton aise ! Assieds-toi ! Tiens ! Mets-toi dans ce fauteuil ! C'est mon meilleur fauteuil. Il n'est pas merveilleux...

GILBERT. — Je le trouve excellent.

MARCELLIN. — Il n'est pas excellent. Enfin, c'est un fauteuil. Je n'ai jamais trouvé un fauteuil, figure-toi, où je me sente vraiment tout à fait bien.

GILBERT. — Quand on a trouvé ça, mon cher, on a tout trouvé.

MARCELLIN, *le servant.* — Vin d'orange !

GILBERT. — Tu as quitté Paris bien tôt ! Tu es tout seul ici ? Qui caches-tu ici ?

MARCELLIN. — Personne.

GILBERT. — Qu'est-ce que tu fais ? Tu écris un roman ?

MARCELLIN. — Presque, ma foi. J'écris la vie de la fauvette à tête noire. Une artiste, mon cher ! Elle n'a que quelques notes, mais d'une pureté !

GILBERT. — Et tes clients ? Qu'est-ce qu'ils deviennent pendant ce temps-là ?

MARCELLIN. — Ils m'attendent. J'en ai si peu.

GILBERT. — Et ton patron ?

MARCELLIN. — Mon patron fait comme eux. Il ne me bouscule pas.

GILBERT. — Ce n'est pas très sérieux. Tu as ta vie à faire. On ne te voit jamais au Palais. Tu ne plaides plus...

MARCELLIN. — Eh ! Je sais bien. Mauvaise année. Si tu savais comme je m'embête !

GILBERT. — C'est de ta faute aussi ! Tu pars : tu ne dis rien ! Tu aurais pu m'écrire !

MARCELLIN. — J'allais monter te voir. Ton télégramme est arrivé au moment où, précisément, je partais pour Paris. Ma valise était prête. Elle est là, tiens ! J'ai un service à te demander.

GILBERT. — Vas-y ! J'écoute !

MARCELLIN. — Mais toi, d'abord ! Tu es content ?

GILBERT. — Moi ? Très content. Beaucoup d'affaires et délirants projets de vacances. J'ai l'intention pendant deux mois de vivre la belle vie !

MARCELLIN. — Qu'est-ce que c'est que la belle vie ?

GILBERT. — Ah ! Si je le savais ! Je vais toujours passer quelques jours à Dinard. J'ai horreur de Dinard, mais c'est pour Anita.

MARCELLIN. — Je croyais qu'Anita et toi c'était fini !

GILBERT. — C'était fini.

MARCELLIN. — Elle est revenue ?

GILBERT. — Oui, c'est-à-dire...

MARCELLIN. — Tu es allé la rechercher ?

GILBERT. — Qu'est-ce que tu veux ! Un mauvais soir...

MARCELLIN. — Tu as de mauvais soirs, toi ?

GILBERT. — Comme les camarades. Elle n'est pas sans qualités, tu sais, Anita !

MARCELLIN, *conciliant.* — Elle est belle.

GILBERT. — N'est-ce pas, elle est belle ! Un peu folle, je sais bien, mais toutes les femmes sont folles. Elle n'est pas méchante, mais elle n'a aucun cœur. C'est vrai. C'est même curieux. Hier, nous déjeunions. Elle avait l'air très bien. Elle était simple, gaie. Tout à coup, sans raison...

MARCELLIN. — Une scène ?

GILBERT. — Ah ! mon ami ! Les carafes, les assiettes !

MARCELLIN, *comprenant.* — Je me disais aussi, cette brusque arrivée...

GILBERT. — Aucun rapport ! Je n'avais pas de tes nouvelles...

MARCELLIN. — Ce télégramme posté hier, précisément, au début de l'après-midi... Allons ! Sois franc !

GILBERT, *s'avouant.* — Qu'est-ce que tu veux ! Ces histoires-là vous démolissent ! J'avais besoin d'une diversion. Je me suis dit...

MARCELLIN, *souriant.* — Anita sait que tu es là ?

GILBERT. — Non ! N'aie pas peur !

MARCELLIN. — Elle ne va pas nous arriver ?

GILBERT. — Aucun danger !

MARCELLIN. — Tu m'as donné trois jours. Je tiens à mes trois jours !

GILBERT. — J'y tiens au moins autant que toi ! (*Eloquemment.*) Si tu savais !... Anita m'attendra. Ça lui fera du bien.

MARCELLIN. — Tu vas tâcher de te détendre un peu ici. On dort bien ici, tu vas voir ! Tu auras des réveils légers, des nuits d'enfant. Tu as une valise, un sac ?

GILBERT. — Dans ma voiture. (*Et comme Marcellin va y courir, le retenant.*) Je te défends...

MARCELLIN. — Laisse donc !

GILBERT. — Non. Tu ne saurais pas. (*Il sort dans le jardin.*)

MARCELLIN, *resté seul, répète tout seul pour s'exercer, s'encourager.* — Peux-tu me prêter huit cent mille francs ? Peux-tu me prêter huit cent mille francs ?...

GILBERT, *revenant avec son sac de voyage.* — Quel rêve que cette maison ! Quel charme ! Elle a un charme ! Et ce jardin de fée !

MARCELLIN. — Petit jardin d'étude. Tu trouveras ici cent variétés d'oiseaux, dont quelques beaux chanteurs... Ecoute ! Tu entends ? Le loriot ! Tu peux le voir. Ne fais pas de bruit ! Tu le vois ? (*Gilbert cherche des yeux, s'égare, ne voit pas.*)

MARCELLIN. — Là ! Sur la maîtresse branche. (*Avec amour.*) Un voleur de groseilles... Ah ! Tu lui as fait peur ! (*Suivant l'oiseau des yeux et de l'index.*) Tu le vois ? Tu le vois ? Ce bouton d'or volant !

GILBERT, *indifférent, poli.* — Très beau. Et toi, tu vois ?

MARCELLIN. — Quoi donc ?

GILBERT. — Cette voiture ?

MARCELLIN. — Qu'est-ce qu'elle a, cette voiture ?

GILBERT. — Elle ne te surprend pas ?

MARCELLIN. — Pourquoi ? Non... Si ! Oh ! si !... Oh ! mais si !... Oh ! la ! la !

GILBERT. — Moi aussi, j'ai perdu mon oncle, figure-toi !

MARCELLIN. — Toi ?

GILBERT. — Oui. Mon oncle Henri est mort !

MARCELLIN. — Ton oncle Henri est mort !

GILBERT. — Eh ! oui ! Qu'est-ce que tu veux !

MARCELLIN. — Mais je ne savais pas ! Je te fais mille excuses. Quel âge avait-il donc ? Il n'était pas âgé !

GILBERT. — Ne te donne pas la peine. Il était assommant. Avare, borné, et, avec ça, un caractère !

Il fatiguait toute la famille. Par exemple, en partant, il a bien fait les choses !

MARCELLIN. — Ah ! oui ?

GILBERT. — Ah ! oui. Très bien ! Je peux porter ma valisette dans ma chambre ?

MARCELLIN. — Oui, oui, bien sûr ! installe-toi ! (*Voulant lui prendre le bagage.*) Donne-moi ça !

GILBERT, *le lui refusant.* — Laisse ça tranquille ! (*Il a ouvert la porte de sa chambre. Du seuil, avant d'y pénétrer, se retournant.*) C'est agréable d'hériter. Ça m'a bien amusé. C'est vrai. Ce n'est pas que je tienne à l'argent. Tu me connais...

MARCELLIN. — Non, mais enfin, c'est agréable d'en avoir.

GILBERT. — Comme tu dis.

MARCELLIN. — Ça vaut mieux.

GILBERT. — Voilà !

MARCELLIN. — As-tu besoin de quelque chose ?

GILBERT, *de la chambre à présent.* — De rien du tout !

MARCELLIN, *seul, tout bas, vers cette porte ouverte.* — Peux-tu me prêter huit cent mille francs ? Peux-tu me prêter huit cent mille francs ? Peux-tu me prêter...

GILBERT, *réapparaissant.* — J'ai faim. Qu'est-ce que j'ai à manger ?

MARCELLIN. — Une truite, pour commencer.

GILBERT. — Une seule ?

MARCELLIN. — D'une livre et demie. Un petit canard...

GILBERT. — Pourquoi petit ?

MARCELLIN. — Ce cantaloup, de mon verger. Ces pêches, de mon verger...

GILBERT, *admiratif.* — Oh ! là !

MARCELLIN. — Elles sont belles, hein ? Si tu les aimes, l'arbre est là.

GILBERT, *vers la croisée.* — Cet arbre-là ?

MARCELLIN. — Non ! Celui-là, c'est un tilleul !

GILBERT, *en citadin très ignorant de ces choses.* — C'est un tilleul ?

MARCELLIN. — Tu dîneras ce soir dessous.

GILBERT, *complaisamment.* — Sous le tilleul ? Non ! Cet endroit !... Il n'y a pas de maison à vendre par ici ?

MARCELLIN. — Pas que je sache ! Pour qui ? Pour toi ?

GILBERT. — Oui. Pourquoi pas ?

MARCELLIN. — Tu t'ennuierais dans ce pays !

GILBERT. — Près de toi ? Ça m'étonnerait ! Il faudrait naturellement me trouver quelque chose qui soit tout près d'ici. Je veux pouvoir à tout propos bondir chez toi sans crier gare.

MARCELLIN. — Ce sera difficile. Les gens d'ici sont très attachés à leur sol et la propriété ne change guère de mains dans ce pays. Je ne vois pas...

GILBERT. — Enfin, retiens ! Si quelque jour il se présente une occasion, je suis acquéreur.

MARCELLIN. — Entendu.

GILBERT. — Si à présent tu me parlais un peu de toi !

MARCELLIN. — Oh ! tu sais, moi...

GILBERT. — Qu'est-ce qui ne va pas ?

MARCELLIN. — Plus tard, je te dirai.

GILBERT. — Tu ne peux pas, en deux mots ?

MARCELLIN. — Si ! si ! oh ! si ! C'est au sujet de cette maison. Mon... bonhomme d'oncle...

GILBERT. — Eh bien ?

MARCELLIN. — Plus tard ! Voilà Babette ! On déjeune ! Assieds-toi ! Sers-toi !

GILBERT. — Ce parfum ! Qu'est-ce que c'est que ce parfum ?

MARCELLIN. — Le fenouil !

GILBERT, *le regardant se servir à son tour.* — C'est tout ce que tu prends ?

MARCELLIN. — Oui, je n'ai pas très faim.

GILBERT. — Pourquoi n'as-tu pas faim ? (*Regard absent de Marcellin.*) Ah ! ça ! Qu'est-ce que tu as ?... Marcellin ! Où es-tu ? Laisse tes loriots et tes fauvettes, et sois un peu à moi !

MARCELLIN. — Je suis à toi. C'était à toi précisément que je pensais.

GILBERT. — A moi ?

MARCELLIN. — Oui, je pensais à ce que tu viens de me dire. Tu as vraiment envie d'acheter quelque chose de ce côté ?

GILBERT. — Ça m'aurait assez amusé. Mais puisque ce n'est pas possible...

MARCELLIN. — Cela pourrait le devenir. Qu'est-ce que tu voudrais trouver, exactement ? Une maison paysanne ? Bourgeoise ? Une petite ferme ?

GILBERT, *large.* — Une ferme, un cottage, une tour, un moulin...

MARCELLIN. — Mais... de quel ordre de grandeur ?

GILBERT. — Ça dépendrait de l'occasion. Je n'en sais rien.

MARCELLIN. — Quel prix y mettrais-tu ?

GILBERT. — Le prix n'importe pas.

MARCELLIN. — Comment, n'importe pas ?

GILBERT. — Non, je te dis. Le prix n'a aucune importance. (*Et par manière d'explication.*) Il était ordonné, qu'est-ce que tu veux, cet homme !

MARCELLIN. — Mes compliments ! En somme, ça ne va pas mal pour toi ?

GILBERT, *satisfaction retenue mais éloquente.* — Ça va très bien.

MARCELLIN. — Tu ne veux tout de même pas un château ?

GILBERT. — Tu es bête ! L'idéal ce serait une maison comme celle-ci, s'il pouvait y avoir deux maisons comme celle-ci !

MARCELLIN. — Veux-tu celle-ci ?

GILBERT. — Comment ? Celle-ci ?

MARCELLIN. — Elle est à vendre.

GILBERT. — A vendre ? Ta maison ?

MARCELLIN. — Mais oui ! J'avais un acquéreur, mon voisin Guérineau, un vieux viticulteur d'ici, qui la convoite depuis longtemps. Mais, si la chose t'intéressait, je te donnerais la préférence, naturellement !

GILBERT. — Que signifie cette plaisanterie ?

MARCELLIN. — Ce n'est nullement une plaisanterie. Tu vas le voir, mon acquéreur. Il s'est fait annoncer pour aujourd'hui 3 heures.

GILBERT. — Tu vendrais cette maison ?

MARCELLIN. — Mais oui !

GILBERT. — Tu ne l'aimes plus ?

MARCELLIN. — Je ne sais pas.

GILBERT. — Il te fait un pont d'or, ton voisin ?

MARCELLIN. — Non, oh ! non. Ce n'est pas son genre.

GILBERT. — Il t'en offre combien, si ce n'est pas indiscret ?

MARCELLIN. — Seize cent mille francs.

GILBERT. — C'est donné !

MARCELLIN. — Non. C'est le prix. La terre ici...

GILBERT. — Allons, voyons ! C'est une maison qui n'a pas de prix !

MARCELLIN. — C'est assez mon avis. C'est pourquoi je te l'offre.

GILBERT. — T'en donnerait-on même une fortune ! Et après ? Que ferais-tu de cet argent ? J'ai de l'argent, moi, tu vois ! Je ne sais pas quoi en faire !... Il se passe quelque chose que tu ne me dis pas. Tu as des secrets pour moi ?

MARCELLIN. — Ça me semblerait !

(*Gilbert le regarde, incompréhensif, interrogateur. Un temps.*)

Mon bonhomme d'oncle était tout le contraire du tien, pas ordonné du tout. Les frais de sa maladie, deux ans de maison de santé, une série de petites factures. Ce que j'avais d'économies y a passé.

GILBERT. — Que me dis-tu là ! Mais je croyais que la maison...

MARCELLIN. — Mon oncle m'a laissé, en effet, la maison, mais il n'était que mon grand-oncle...

GILBERT. — Aïe !... Aïe ! aïe, aïe !

MARCELLIN. — Succession...

GILBERT. — J'ai compris. Au quatrième degré. Quarante pour cent de droits !

MARCELLIN — On ne peut rien te cacher. Je me trouve ainsi devoir au fisc une assez jolie somme, dont je n'ai pas le premier sou.

GILBERT. — Je comprends à présent pourquoi tu as cette mine ! Toi sans cette maison, je ne vois pas bien ça. Tes observations ! Tes oiseaux !

MARCELLIN. — Que veux-tu !

GILBERT. — C'est imbécile ! Tu ne te portes bien qu'ici. Tu ne travailles bien qu'ici. Cette maison tient à toi par chacune de ses pierres.

MARCELLIN. — Dis ça au receveur de l'Enregistrement.

GILBERT. — Qu'est-ce qu'il te réclame, ton Enregistrement ?

MARCELLIN. — Je ne sais pas. Je ne sais plus. Laissons tout ça.

GILBERT. — Qu'est-ce que te réclame ton Enregistrement ?

MARCELLIN, *très gêné, rougissant.* — Je te dis, je ne sais plus... Une somme... une somme...

GILBERT. — Quelle somme ?

MARCELLIN. — Huit cent mille francs.

GILBERT *trouve que c'est une somme en effet.* — Huit cent mille francs !

MARCELLIN. — Tu vois, c'est gros, très gros.

GILBERT. — Ce n'est tout de même pas le Pérou ! (*Impératif.*) Tu vas me faire le plaisir de garder cette maison !

MARCELLIN. — Je ne demanderais pas mieux, tu sais, mais le moyen ?

GILBERT. — Il y en a en tout cas un !

MARCELLIN. — Lequel ?

GILBERT. — Comment lequel ? Où es-tu ? Dans la lune ? Hypothéquer !

MARCELLIN. — Hypothéquer...

GILBERT. — Naturellement, tu n'avais pas pensé à ça ?

MARCELLIN. — Non. Pardon. Où avais-je la tête ?

GILBERT. — Tu trouveras prêteur, sur première hypothèque, à sept ou huit quand tu voudras. Hypothèque remboursable en cinq ans, je suppose, avec faculté de rachat. Ça te coûtera... soixante-dix mille francs par an. Qu'est-ce que c'est que ça ?

MARCELLIN. — Beaucoup pour moi, Gilbert. Toi, tu as eu un père, les relations de ta famille. Tu es tranquille. Moi, je n'ai pas ta chance. Ni ton talent, d'ailleurs. Si un jour je ne peux pas faire face à l'échéance ? Si mon patron, ce mois-là, ne m'a pas passé d'affaires ? Non, vois-tu, je ne crains rien comme les soucis d'argent. Si cette maison m'est une source de tourments, si elle cesse de m'être légère, si je n'y trouve plus la paix de l'esprit et du cœur, elle n'a plus de sens pour moi. Je ne l'aime plus. Qu'on me la prenne.

GILBERT. — Ainsi c'est le fait d'en hériter qui te priverait de cette maison où tu as joué, grandi, vécu, qui a toujours été la tienne !

MARCELLIN. — Exactement. La vie a de ces paradoxes. Il y a hériter et hériter, tu vois !

GILBERT. — C'est révoltant !

MARCELLIN. — Non. C'est la vie. Ce qui me rongeait tous ces jours-ci, c'était l'incertitude. Tu as bien fait de me pousser à te parler. On voit toujours plus clair après qu'on a parlé. Je me trouve obligé à vendre au moment où, précisément tu as, toi, envie d'acheter. C'est une chance ! C'est toi, Gilbert, qui vas m'acheter ma maison !

GILBERT. — Tu es complètement fou !

MARCELLIN. — Il m'était un peu dur, j'avoue, de la céder à Guérineau, que je n'aime guère. Mais à toi, au contraire ! Ça me fait grand plaisir. Ça m'amusera de te voir prendre ici ma suite et jouer au propriétaire avec mon vieux tilleul et mes jeunes amandiers !

GILBERT. — Ne dis donc pas de bêtises !

MARCELLIN, *allègrement.* — Je te vends ma maison !

GILBERT. — Bon ! Et je m'installe dans tes murs, me prélasse dans ton jardin et me goberge avec tes poules et tes canards !

MARCELLIN. — Tu préfères que ce soit Guérineau?

GILBERT. — Cent mille fois !

MARCELLIN. — C'est intelligent ! C'est malin ! Il ne se contentera pas de mes canards, Guérineau ! Il mettra aussi à la broche mes sansonnets et mes fauvettes !

GILBERT. — Tu laisses là tes volières ?

MARCELLIN. — Où veux-tu que je les mette ? Tu n'aimerais pas avoir chez toi des sansonnets et des fauvettes ? Babette s'en occupera.

GILBERT. — Tu laisses aussi Babette !

MARCELLIN. — Il y a quarante ans que Babette vit ici. L'en arracher ce serait la tuer. J'imagine mal d'ailleurs la maison sans Babette. Le verger, c'est Babette. Les ruchers, c'est Babette. Les vignes, le potager, la lingerie, c'est Babette. Je t'offre une maison montée !

GILBERT. — Eh bien, et toi ?

MARCELLIN. — Ne t'occupe pas de moi !

GILBERT. — Pardon ! Pardon ! Je m'en occupe justement ! Toi à la rue pendant qu'un autre ici, chez toi...

MARCELLIN. — Si cet autre était toi...

GILBERT. — Je te répète qu'il ne saurait, en aucun cas, s'agir de moi ! Ce qui m'eût tenté, moi, c'était ton voisinage ! Toi parti, que veux-tu... ?

MARCELLIN. — Ah ! ça, c'est une raison. Si vraiment c'était moi qui t'attirais ici...

GILBERT. — Que voulais-tu que ce soit ?

MARCELLIN. — En ce cas, n'en parlons plus ! Encore un peu de canard ?

GILBERT, *tend son assiette.* — L'inacceptable, l'enrageant, c'est ce petit logis de rêve tombant, pour un

morceau de pain, entre les mains de... de. comment l'appelles-tu ?

MARCELLIN. — Guérineau.

GILBERT. — Cet idiot !

MARCELLIN. — Ce n'est pas un idiot du tout ! Détrompe-toi ! Les paysans d'ici sont extrêmement fins !

GILBERT. — Et si... Attends un peu ! J'ai peut-être une idée... Je ne sais pas si cette idée te sourira...

MARCELLIN. — Voyons ?

GILBERT. — Cette maison, prenons-la à nous deux ! Pourquoi pas ? Je te donne la moitié du prix que tu en veux. Tu paies ton fisc. Et nous sommes copropriétaires !

MARCELLIN. — Oui...

GILBERT. — Tu t'installes au rez-de-chaussée. Tu me laisses l'étage. Ou le contraire ! Les vacances nous réunissent. Tu gardes tes oiseaux. Tu gardes ta servante. Nous retrouvons ici nos veillées en commun.

MARCELLIN, *tiède*. — Oui... C'est...

GILBERT. — Hein ?

MARCELLIN. — C'est tentant.

GILBERT. — Je t'offre ça. Maintenant, tu feras ce que tu voudras. Moi, j'aimerais beaucoup ça. Pas toi ?

MARCELLIN. — Si ! Tu penses bien !

GILBERT. — Eh bien, mais faisons ça, mon ami ! Faisons ça ! C'est ça la solution !

MARCELLIN. — Tu crois ?

GILBERT. — Naturellement ! A quelle heure arrive-t-il, ton ami Guérineau ?

MARCELLIN. — A 3 heures.

GILBERT. — C'est parfait. Nous allons le recevoir !

MARCELLIN. — Seulement...

GILBERT. — Quoi ?

MARCELLIN. — Tu ne crois pas ?... Anita...

GILBERT. — Anita ?... Tu n'aimeras pas, naturellement, que je te l'amène ?

MARCELLIN — Moi ? Si ! Pourquoi ? Seulement, ce n'est pas grand ici. Deux hommes s'arrangent de tout, mais une femme... Anita... (*Gilbert le regarde. Un temps.*) Il n'y a qu'un seul bain. Je crains...

GILBERT. — J'avais compris. (*Un temps. Gêne.*) S'il ne s'agit que d'Anita... Anita, moi tu sais, j'en ai...

(*Mine et geste d'extrême lassitude.*)

MARCELLIN. — Tu as toujours dit ça.

GILBERT. — Oui, mais tout à une fin. Si Anita doit être un obstacle entre nous, je la lâche, Anita.

MARCELLIN. — Et si l'un de nous se marie ?... Non. Ç'eût été charmant. C'est une idée charmante. Mais, à la réflexion, je ne la crois pas pratique. C'est difficile, tu sais, de posséder à deux !

GILBERT. — C'est toi qui me dis ça !

MARCELLIN. — Nous n'avons plus vingt ans.

GILBERT. — Moi j'ai toujours vingt ans !

MARCELLIN. — On dit ça. On croit ça... Non ! Si tu as vraiment envie de cette maison, si tu penses pouvoir t'y reposer l'été, t'y faire plaisir, trêve de scrupules ! Achète-la ! Mais si elle ne te tente qu'à moitié, n'y pense plus. Ne va pas t'encombrer... C'est tout de même un poids. L'endroit d'ailleurs est écarté, loin des passages. Que ferais-tu tout seul ici ? La paix des champs et toi, hein ? La luzerne et toi ! Non ! C'était une idée absurde. Excuse-moi. N'y pensons plus ! Prends des petits pois ! Tu ne manges pas...

GILBERT. — Tu me distrais !... Où as-tu pris que la campagne me faisait peur ? J'aime beaucoup la campagne !

MARCELLIN. — Toi ?

GILBERT. — Mais naturellement ! En somme, on est ici à trois heures de Paris. Avec ma grosse voiture... Tu vas voir cette voiture ! (*Il mange. Reposant sa fourchette.*) Voyons ! Envisageons ! J'envisage un instant. Si j'achetais cette maison...

MARCELLIN. — Oui ?

GILBERT. — Viendrais-tu m'y voir ?

MARCELLIN. — J'irai toujours te voir partout avec plaisir.

GILBERT. — Tu serais ici chez toi, je n'ai pas besoin de te le dire.

MARCELLIN. — C'est très gentil.

GILBERT. — Tu y viendrais ?

MARCELLIN. — Peut-être, oui. Comment veux-tu que je prévoie ?

GILBERT. — Parce que ça, tu comprends, ce serait une raison !

MARCELLIN, *le servant.* — Elle te tente cette maison, avoue !... En ce cas, prends-la !

GILBERT. — Ecoute ! Nous verrons. Nous en reparlerons. Je ne te dis pas tout à fait non.

MARCELLIN, *avec un peu d'impatience.* — Ah ! non. Je t'en prie, décide-toi. J'en ai vraiment assez, tu sais, de cette histoire ! Est-ce oui ou non ?

GILBERT. — Ça me gêne, écoute !

MARCELLIN. — Est-ce oui ou non ?

GILBERT. — Eh bien, oui, là !

MARCELLIN. — Bravo ! (*Sourire un peu forcé. Nuance à peine perceptible d'ironie.*) Félicitations !

GILBERT. — Mais tu m'as fait un prix trop bas ! Permets que je...

MARCELLIN. — Non ! Plus un mot, au nom du ciel, sur ce sujet ! Ce soir, en nous promenant, nous irons chez le notaire. C'est à Champeuil, à dix minutes à pied d'ici. La route est adorable. Un berceau d'acacias !

GILBERT. — Je suis honteux. J'ai une veine de pendu !

MARCELLIN. — Mange à présent !

GILBERT. — Bon, ton canard !

MARCELLIN. — N'est-ce pas ? Ils n'étaient pas mauvais, mes petits canards. Babette avait une main inouïe pour les canards... Ah ! A propos, prends bien soin d'elle ! Elle est vieille comme les rues, entêtée comme une mule, sourde comme une pioche... Mais c'est une sainte !

GILBERT. — On la soignera.

MARCELLIN. — L'hiver, elle t'enverra des colis à Paris, chaque semaine un poulet, une douzaine d'œufs, du beurre...

GILBERT. — Ah ! oui ?

MARCELLIN. — Un pot de miel de temps en temps.

GILBERT. — C'est épatant ! (*Regardant autour de lui et prenant peu à peu possession des choses.*) La maison est ancienne ?

MARCELLIN. — Certes ! Du XVIIIe.

GILBERT. — La cheminée est curieuse.

MARCELLIN. — Et elle tire ! Tu verras. Elle chauffe toute la maison.

GILBERT. — Ah ! oui ?... C'est épatant !

MARCELLIN. — Ah ! Que je te dise ! Tu trouveras dans la bûcherie un gros tas de souches de bruyères que j'y ai fait entrer justement ces jours-ci, excellentes pour tes feux d'automne.

GILBERT. — Mes feux d'automne ! Ah ! oui, c'est vrai, au fait, l'automne ? Ce doit être épatant, l'automne ici !... Dis-moi, on ne chasse pas par ici ?

MARCELLIN. — Pas moi. Moi, tu sais, j'aime les bêtes. Mais tous mes voisins chassent.

GILBERT. — Ah ! oui ? Quoi ? Le perdreau ?

MARCELLIN. — Le perdreau, le lapin, le lièvre, la bécasse.

GILBERT. — Oh ! mais c'est épatant !... Et, dis-moi, les voisins ?

MARCELLIN. — Gentils. Je te présenterai. A Champeuil, les Bardin, les Barteroy à Egriselle et, à deux pas d'ici, les Marty du Clairet, des gens charmants qui ont des tirés magnifiques.

GILBERT. — Ah ! oui ?

MARCELLIN. — Et une cave !

GILBERT, *de plus en plus amusé et content.* — Epatant ! Epatant !... Et les voisines ? Jolies ?

MARCELLIN. — Il y en a de jolies. (*Soudain rêveur.*) Une, particulièrement.

GILBERT. — Ah ! oui ? Intelligente ?

MARCELLIN. — Mieux que ça.

GILBERT, *au comble de la satisfaction.* — Eh ! mais, dis donc ! C'est épatant.

MARCELLIN. — Tu ne m'auras pas, moi, pour voisin, mais ça ne fait rien. Tu te passeras de moi. On ne peut pas tout avoir, hein ?

GILBERT, *comme dégrisé tout à coup.* — Pourquoi me dis-tu ça ?

MARCELLIN. — Quoi ?

GILBERT. — Ce que tu me dis là !

MARCELLIN. — Vide ton verre, allons !

GILBERT, *rudement.* — Non ! (*Il se lève, furieux, et marche dans la pièce.*) Bon Dieu !

MARCELLIN. — Qu'est-ce qui te prend ?

GILBERT. — Tu me trouves répugnant, hein ? Avoue !

MARCELLIN. — Moi ? Pourquoi ? Je ne comprends pas.

GILBERT. — Si, tu comprends !

(*C'est Marcellin, gêné, qui détourne la tête.*)

C'est de ta faute aussi ! Tu vous pousses ! Tu vous pousses ! On ne sait plus où on en est... Je te l'ai dit et répété sur tous les tons que je ne voulais pas t'acheter ta maison, que je ne pouvais pas t'acheter ta maison !

MARCELLIN. — Je ne vois pas pourquoi.

GILBERT. — Mais cette énormité, cette monstruosité, tu avais l'air de la vouloir ! Et moi bête !... Distrait plutôt ! Car je ne suis pas ce que tu crois ! Non, mon ami !

MARCELLIN. — Que signifie cette sortie ? Je t'ai fait une proposition toute simple, toute naturelle !

GILBERT. — Mais oui ! Bien sûr !... Nous déraillons, nous pataugeons depuis une heure ! Tu es gêné d'argent ? Ça arrive à tout le monde ! Tu n'es pas isolé, sacrebleu, dans la vie ! Et tes amis ? On fait appel à ses amis dans ces cas-là ! C'est pour ça que c'est fait, les amis !

MARCELLIN. — J'ai un instant pensé à mes amis.

GILBERT. — Alors ? Huit cent mille francs, c'est une somme, je ne dis pas. Mais nous pourrions nous mettre à deux, nous mettre à trois... A qui as-tu pensé ?

MARCELLIN. — J'ai pensé à Boisson.

GILBERT. — Alors ?

MARCELLIN. — Il est marié, Boisson.

GILBERT. — Quel rapport ? Je ne vois pas...

MARCELLIN. — On n'emprunte pas d'argent à un ami marié.

GILBERT. — Pourquoi ?

MARCELLIN. — Oh ! Parce que... la femme, les enfants... C'est à eux qu'il me semblerait avoir emprunté quelque chose.

GILBERT. — C'est enfantin ! Sa femme et ses enfants ne manquent de rien, je t'assure ! Tu sais ce qu'il gagne par an ?

MARCELLIN. — Là n'est pas la question. Les femmes n'aiment pas beaucoup les maris généreux hors de chez eux, et les maris n'aiment pas mécontenter leur femme.

GILBERT. — Que vas-tu chercher là ?

MARCELLIN. — C'est fermé, la famille !

GILBERT. — A qui as-tu pensé encore ?

MARCELLIN. — A Collinet.

GILBERT. — Parfait ! il t'adore, Collinet. Il me parlait encore de toi, l'autre jour, à la 6e Chambre. Il serait enchanté de te rendre service.

MARCELLIN. — Je le crois, oui. Mais justement ! Nos rapports ont toujours été très délicats, très nuancés. Les placer sur ce plan d'intérêt tout à coup, laisser entre nous deux ce pavé... (*Avec une grimace de dégoût.*) Ouais !

GILBERT. — Coupeur de cheveux en quatre ! Eh bien, et Mercereau ?

MARCELLIN. — Oh ! Mercereau !

GILBERT. — Quoi ? Mercereau ?

MARCELLIN. — Il est très riche, Mercereau. Très, très, très riche ! Et les gens très, très riches, tu sais...

GILBERT, *léger sourire. Il a vécu.* — Il est certain...

GILBERT. — Eh bien, et moi !... Tu aurais pu penser à moi ! Je n'ai ni femme ni enfants. Je ne suis pas si délicat que Collinet. Je ne suis pas non plus exceptionnellement riche...

MARCELLIN. — J'ai un instant aussi pensé à toi.

GILBERT. — Alors ?... Je te l'ai dit, j'ai de l'argent en ce moment. Je n'en ai pas des tonnes. Mon oncle n'était pas... Tout de même, je peux... Combien veux-tu ?... Veux-tu cent mille ?

MARCELLIN. — Non. Tu es très gentil. Je suis très touché. Mais...

GILBERT. — Mais ?

MARCELLIN. — Ce n'est pas la peine.

GILBERT, *il a tiré son chéquier de sa poche.* — Pourquoi ? Avec cent mille tu pourras voir venir, gagner du temps, faire patienter ton percepteur. (*Il fait son chèque.*)

MARCELLIN. — Non, Gilbert. Je ne veux pas.

GILBERT. — Nous sommes le seize, n'est-ce pas ?

MARCELLIN. — Je ne prendrai pas ce chèque !

GILBERT. — C'est ce que nous allons voir ! (*Il s'est levé. Il poursuit avec son chèque Marcellin qui se dérobe.*) Prends ça !

MARCELLIN, *net, le repoussant.* — Je t'ai dit non ! Ma décision est prise maintenant. Je suis fait à l'idée de quitter cette maison. Je préfère la quitter !

GILBERT. — C'est idiot !

MARCELLIN. — C'est ainsi.

GILBERT. — Tu me désobliges !

MARCELLIN. — Asseois-toi ! Mange !

GILBERT. — Veux-tu davantage ?

MARCELLIN. — Non.

GILBERT. — Veux-tu deux cents, trois cents ?

MARCELLIN. — Je ne veux rien du tout.

GILBERT. — Pourquoi ? Qu'est-ce que tu as ? Veux-tu la somme entière ! Laisse-moi t'offrir la somme entière ! (*Et, ravi à présent de cette idée nouvelle, corrigeant hâtivement son chèque et le tendant.*) Prends ça !... Prends ça !... J'ai eu la chance d'avoir un oncle un peu plus ordonné que le tien : laisse-moi remettre un peu de justice et d'équilibre entre nous deux !... C'est moi, tu vois, qui te demande d'accepter, qui te prie d'accepter ! (*Tendant son chèque, d'une voix de prière.*) Mon petit Marcellin !

(*Silence têtu de Marcellin.*)

Tu ne veux pas ?

MARCELLIN, *sincère.* — Je ne peux pas.

GILBERT, *pâlissant.* — Ah ! En ce cas... (*Il froisse tristement son chèque entre ses doigts.*) J'arrive trop tard, hein ? C'est pour ça ? Si ! J'ai manqué d'élan, de spontanéité. Si je t'avais tout de suite offert la

somme entière, comme j'aurais dû, tu l'aurais prise, avec la même simplicité. Tu allais me la demander ! (*Sur un geste de dénégation de Marcellin.*) Ce voyage à Paris auquel tu t'apprêtais ! Cette visite que tu m'aurais faite ! Cette valise, là !

MARCELLIN. — J'étais un peu désemparé. Je souhaitais te voir, te demander conseil. Conseil seulement. Pas autre chose !

GILBERT. — Je connais ta pudeur et ta délicatesse. Tu ne m'aurais rien dit, bien sûr, qui eût pu me gêner ou me forcer la main. Tu m'aurais confié ton embarras, ta peine, et, discrètement, tendu cette chance de te prouver d'une manière positive ce qu'entre amis il est toujours si difficile de se prouver. (*Marcellin se tait.*) Laisse-moi au moins croire ça que tu m'avais choisi, que tu ne repoussais tous les jours Guérineau que parce que j'étais, au fond de ta pensée, le vieil ami sur qui on peut toujours compter dans les coups durs ! (*Il a presque les larmes aux yeux.*) Quel homme suis-je donc ? Je suis bourré d'argent. Je dépense des sommes ridicules pour cette petite grue d'Anita, qui me fait une vie de chien, que je déteste au fond. Pourquoi ne t'ai-je pas spontanément offert... Je suis un mufle, tiens ! un salaud comme les autres !

MARCELLIN. — Tu as été très chic, très généreux.

GILBERT. — Pas toi !

MARCELLIN, *baisse la tête.* — Je te demande pardon.

LA PENDULE, *dans le silence.* — Tic tac, tic tac, tic tac, tic tac.

MARCELLIN, *brusquement, avec un enjouement mi-sincère, mi-forcé.* — Nous n'allons pas nous attrister ! Rassieds-toi, s'il te plaît, et vide-moi ce verre ! Elle est encore à moi, cette maison, nom d'un chien ! Il fait beau. On est bien. On a du pineau frais... Faisons à ce présent l'honneur de le goûter! Voyons! Voyons !... Qu'as-tu envie que nous fassions cet après-midi ? Sortons-nous ?... Nous devrions pour ces trois jours faire un programme ! (*Mais comme Babette pose le melon dans le couvert il s'exclame, de plus en plus volubile et léger.*) Et le melon ! Notre melon que j'oubliais ! Où ai-je la tête ? Je l'ai cueilli pour moi-même, ce matin ! J'en ai encore eu un, ces jours-ci, de parfait ! Je ne sais pas si celui-ci... (*Il découpe le melon et le lui passe.*) Sers-toi, veux-tu ! Comment est-il ?

GILBERT, *lugubrement.* — Merveilleux !

MARCELLIN. — Oui ?

GILBERT, *de même.* — Fondant, parfumé...

MARCELLIN, *gaiement.* — Voyons ça ! (*Il goûte.*) Feux et tonnerres ! Qu'est-ce que tu me chantes ? Il est passé ! Tu en auras un bon demain, je te le promets. En attendant, tu vas avoir du bon café. Babette, Babette ! Et voilà du tabac ! Bourre-moi ta pipe, allons ! Tu as ta pipe ?

GILBERT. — Non. Merci. Elle n'aurait pas bon goût, ma pipe. Il manque à ces bonnes choses quelque chose... Presque rien, un goût de cœur qui n'y est pas, l'essentiel. Et c'est comme si tout manquait. D'ailleurs, tu vois, tu viens d'être pris de panique ! Nos trois jours te font peur. Tu crains qu'ils ne soient longs. Moi-même, je me surprends louchant vers ma voiture, avec je ne sais quelle arrière-pensée de fuite. Regarde-la. A-t-elle l'air assez stupide, ma belle voiture ! Rien n'a plus de sens, plus de goût !... (*Regard à la pendule.*) Il est 3 heures. Ton Guérineau va arriver. Tu es bien décidé à vendre ? Tu es sûr ? A faire de moi ce pauvre type humilié qui a manqué à son ami ? A t'exiler loin de tes fleurs, de tes oiseaux ?... De ta voisine ?... Elle est très bien, n'est-ce pas, cette voisine ?... Hein ? Réponds !... Elle est mieux que ça !... Encore mieux que ça !... Tu en es fou ?

MARCELLIN, *rougissant.* — Tais-toi !

GILBERT. — Parbleu ! Peut-être même as-tu pensé ?... Tu n'es pas fait pour vivre seul !... Hein ?

MARCELLIN. — Tu m'ennuies !

GILBERT. — Ce serait ravissant ! Il faut être marié ! (*Marcellin le regarde.*) Réfléchis bien ! Il y a deux dénouements possibles à notre histoire : un triste, un gai. Ou tu te carres dans ton orgueil, compromets tes travaux, sabotes ton existence... Et alors, mon ami, il n'y a pas d'amis. La vie est laide.

MARCELLIN. — C'est faux. Elle n'est pas laide. Elle est...

GILBERT. — Attends un peu ! Ou tu domines ton orgueil, acceptes mon secours, conserves ta maison. Moralité : Vive l'amitié ! La vie est belle !

MARCELLIN, *a souri.* — C'est faux aussi.

GILBERT. — En es-tu sûr ?

(*Ils se regardent.*)

LA PENDULE. — Tic tac, tic tac, tic tac.

MARCELLIN, *sous le regard tendre, pressant, déjà vainqueur de son ami.* — Non.

GILBERT, *radieux.* — Tu n'en es pas sûr ? Alors, la vie est belle ? Réponds ! La vie est belle ?

MARCELLIN, *se rendant.* — Oui ! Pauvre Guérineau.

GILBERT. — Ah ! Tout de même ! Enfin ! Ça, c'est chic ! Tu es chic ! (*Il va placer sur la cheminée, sous un vase, son chèque un peu froissé.*) Je le mets là, tu vois ! Ne le perds pas au moins !... Passe-moi ton tabac ! La vie est magnifique !

MARCELLIN, *attendri, intimidé.* — Oui ?

GILBERT. — Naturellement ! Regarde ma voiture à présent ! Quelle voiture ! Quel temps ! Quel déjeuner ! Quel café ! Quel tabac !

(*Le voyant faire un mouvement vers la fenêtre.*) C'est Guérineau ?

MARCELLIN, *après avoir regardé.* — C'est Guérineau !

GILBERT. — Tu le reçois ici ?

MARCELLIN. — Tu permets ?

GILBERT *allume sa pipe.* — Je vous laisse !

MARCELLIN. — Tu voulais le recevoir avec moi ! Reste là !

GILBERT. — Au fait, c'est vrai. Tu as raison. Ça m'amuserait de voir sa tête, à celui-là ! (*Il s'est carré dans le fauteuil.*) Je ne bouge pas ! Vas-y ! Fais entrer Guérineau ! (*Il tire de sa pipe une bouffée voluptueuse.*) La bonne pipe !

MARCELLIN. — Entrez, Guérineau !

Et, sur cette fumée de pipe et ce geste d'accueil, tombe le

RIDEAU.



(Photos Bernand.)

Père et fille, Jean-Louis Barrault et Annie Fargue, César et Marguerite, le couple le plus poétique de Paris, dans « Histoire de Vasco », de Georges Schéhadé, au Théâtre Sarah-Bernhardt

La Chronique dramatique d'André Camp est à la page 44


(Photo Bernand.)

PÈRE ET FILLE, MICHEL ETCHEVERRY ET PASCALE AUDRET, LE COUPLE LE PLUS POIGNANT DE PARIS

La quinzaine dramatique

par André Camp

"Le Journal de Anne Frank"

de Frances Goodrich et Albert Hackett

(Théâtre Montparnasse)

La création, en français, de la pièce tirée de l'extraordinaire *Journal de Anne Frank* est, sans doute, l'événement de ce début de saison parisienne. Au reste, cette œuvre déborde son cadre purement dramatique pour prendre rang parmi les témoignages indispensables à la connaissance de notre temps.

Tout le monde connaît ce journal bouleversant, écrit par une adolescente de 13 à 15 ans, et qui a été traduit en plus de vingt langues. Anne Frank, pour fuir la persécution nazie, dut vivre cachée, pendant plus de deux ans, avec ses parents et une autre famille juive, dans le grenier sordide d'une maison d'Amsterdam. Elle ne quitta son grenier, en juillet 1944, que pour aller mourir dans un camp d'extermination allemand. Des huit reclus volontaires, seul, le père d'Anne, devait voir la fin du cauchemar.

La pièce, tirée du *Journal* avec une délicatesse infinie et une fidélité exemplaire par Frances Goodrich et Albert Hackett, constitue, dans l'adaptation française de Georges Neveux, un spectacle d'une intense émotion. Ici pas de tricherie, pas d'effort d'imagination factice. Tout est vrai, authentique et quand les personnages quittent la scène, à la fin de la représentation, chacun sait que c'est pour aller à la mort. Le dénouement est prévu au départ. Il n'en est que plus poignant.

Et pourtant, l'atmosphère de l'œuvre n'est jamais lourde, car *Le Journal de Anne Frank* dégage une telle joie de vivre, une telle confiance dans l'avenir qu'il communique l'une et l'autre à chacun des spectateurs. Enfant prédestinée, c'est dans les moments les plus sombres de son interminable réclusion qu'Anne Frank proclame avec le plus de force et de conviction sa foi dans le bonheur. Et le miracle posthume qu'elle accomplit chaque soir est de nous faire partager cette foi.

La pièce, remarquablement mise en scène par Marguerite Jamois, révèle, en outre, une extraordinaire actrice de seize ans, Pascale Audret. Anne Franck, c'est elle. Avec une hallucinante vérité. Ne parvient-elle pas à se transformer physiquement, sous nos yeux, au cours de la soirée ?

D'excellents comédiens entourent Pascale Audret avec une sorte de dévotion qui force la sympathie. Je citerai particulièrement Michel Etcheverry, père humain et aimant, et Jacques Charrier qui a su dépeindre avec discrétion l'amour naissant du jeune Peter Van Daan pour l'attachante Anne.

Des témoignages comme celui d'Anne Frank nous permettent de ne pas désespérer de l'homme. Même quand ils le montrent dans les circonstances les plus avilissantes. C'est pourquoi nous n'avons pas le droit de les ignorer.

"Histoire de Vasco" de Georges Schéhadé

(Théâtre Sarah-Bernhardt)

Avec *Histoire de Vasco*, de ce poète du théâtre qu'est Georges Schéhadé, la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault fait sa rentrée à Paris, après un an et demi d'absence.

Georges Schéhadé est Libanais, mais toute son œuvre, depuis ses premiers poèmes et sa première pièce, *Monsieur Bob'le* (publiée par *L'Avant-Scène*) jusqu'à *Histoire de Vasco*, est écrite directement en français. Si l'on y retrouve un don des images et une imagination proprement orientales, la langue est constamment admirable et d'une richesse qui apparente Schéhadé à Jules Supervielle, autre grand poète d'expression française, issu, lui aussi, d'une terre lointaine : l'Uruguay.

Le thème de la pièce est très simple : dans un pays en guerre, le barbier Vasco refuse de se battre. Il n'est pas pacifiste, il a, simplement, peur. Or, c'est justement parce qu'il a peur que le Grand Chef, le Mirador, lui confie, sans qu'il s'en rende compte, une mission très importante... et très dangereuse. Au cours de cette mission, Vasco rencontre la jeune fille de ses rêves, Marguerite. Cette rencontre transfigure Vasco. Persuadé que les femmes admirent, avant tout, le courage, Vasco devient courageux. Ce jeune homme naïf et un peu ridicule fait gagner la guerre à son camp... et en meurt. Il n'aura jamais Marguerite qui ne le reconnaîtra que trop tard.

Telle est, si l'on veut, la morale de cette histoire. Conte philosophique, plutôt que pièce à thèse, utilisant volontiers les accessoires de la farce; il ne faut pas voir dans *Histoire de Vasco* un message à prétentions politiques. La haine de la guerre est un sentiment qui peut-être partagé, sans rougir, par tous les honnêtes gens. Ici, la satire n'a rien d'inconvenant. Par contre, le ton est original, profond avec légèreté, frondeur avec grâce. Poétique, toujours.

Et l'œuvre de Georges Schéhadé bénéficie d'une merveilleuse interprétation : celle de la Compagnie Madeleine Renaud-Jean-Louis Barrault.

Le Directeur-Gérant : Jacques CHARRIER





2

QUELQUES SCENES DE "LA TERRE EST BASSE"

1. Hippolyte. — *Lâchez ce marteau, je vous apporte des nouvelles de Nénesse*

2. Prudent. — *Et je le vois d'ici se murmurant à lui-même : « C'est l'âge bête. »*

3. L'ouvrier. — *Ce Manard, c'est un des deux cents familles, hein, hein ?*

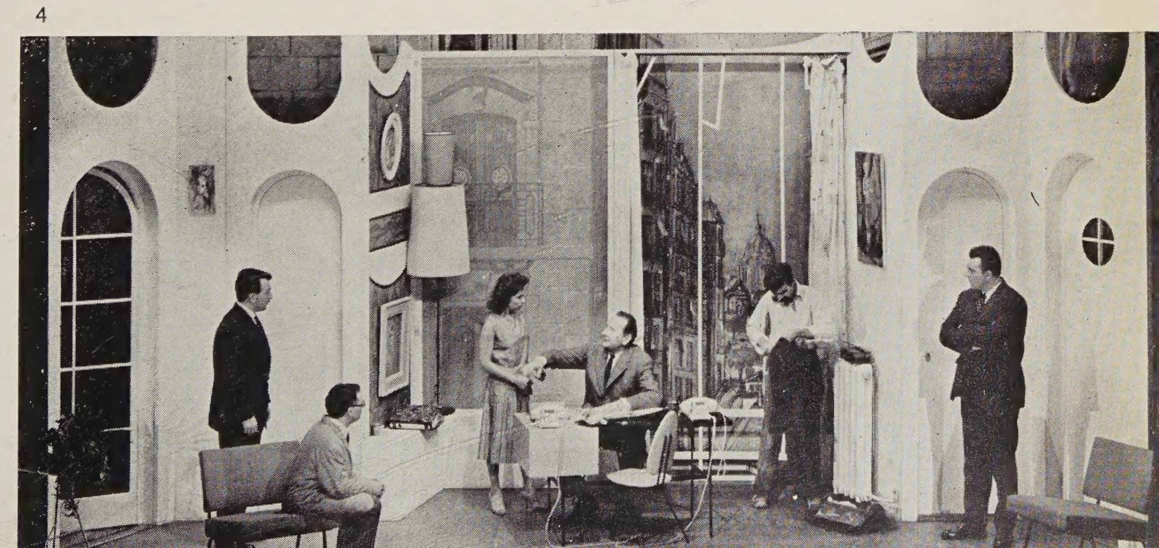
4. Armand. — *Chenillard, vous connaissez quelqu'un au ministère de la Justice ?*

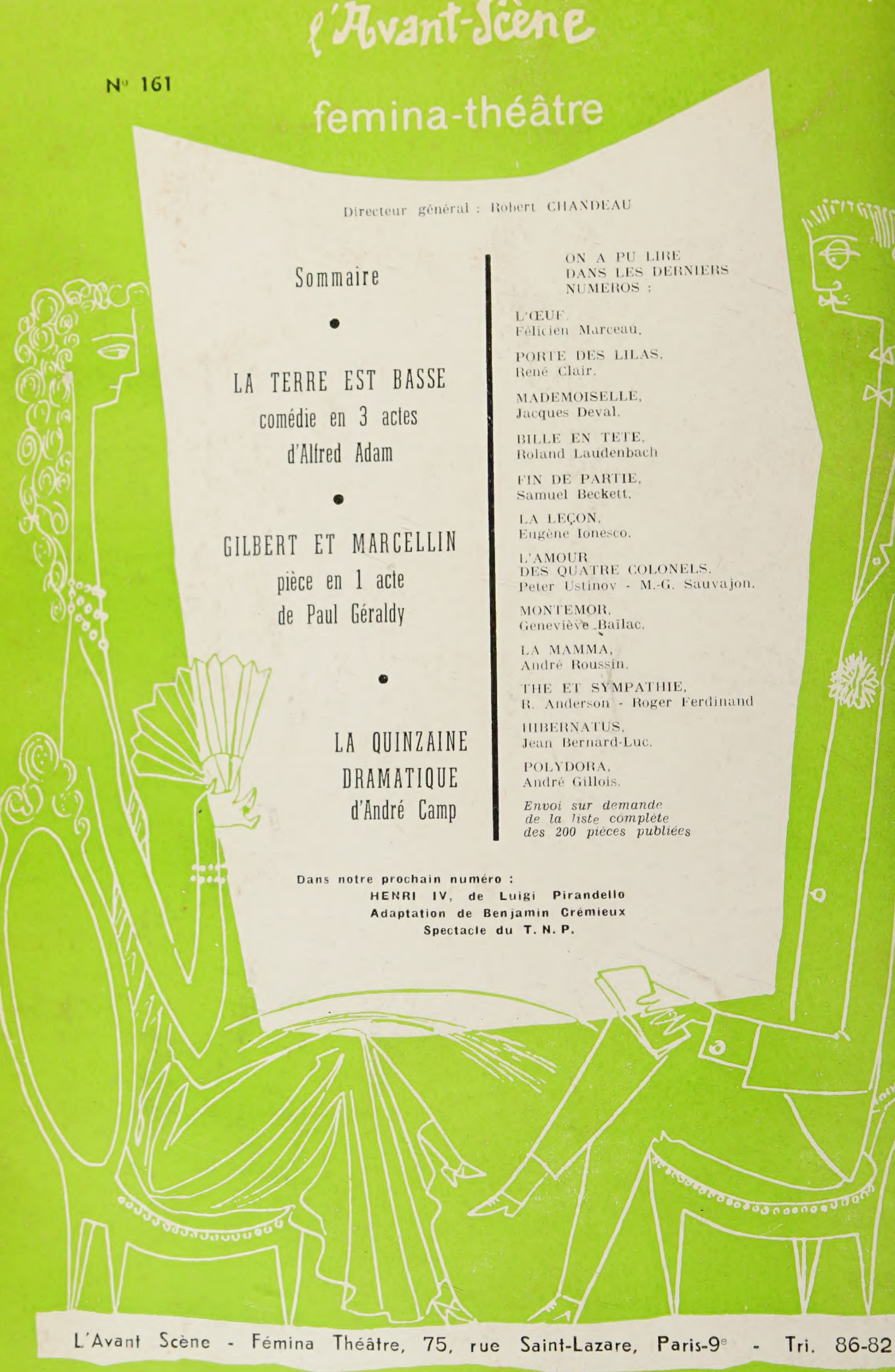


3

(Photos Ingi.)

4





l'Avant-Scène

Nº 161

femina-théâtre

Directeur général : Robert CHANDEAU

Sommaire

ON A PU LIRE
DANS LES DERNIERS
NUMEROS :

L'ŒUF,
Félicien Marceau.

PORTE DES LILAS,
René Clair.

MADEMOISELLE,
Jacques Deval.

BILLE EN TETE,
Roland Laudenbach

FIN DE PARTIE,
Samuel Beckett.

LA LEÇON,
Eugène Ionesco.

L'AMOUR
DES QUATRE COLONELS,
Peter Ustinov - M.-G. Sauvajon.

MONTEMOR,
Geneviève Baïlac.

LA MAMMA,
André Roussin.

THE ET SYMPATHIE,
R. Anderson - Roger Ferdinand

HIBERNATUS,
Jean Bernard-Luc.

POLYDORA,
André Gillois.

Envoi sur demande de la liste complète des 200 pièces publiées

Dans notre prochain numéro :
HENRI IV, de Luigi Pirandello
Adaptation de Benjamin Crémieux
Spectacle du T. N. P.

L'Avant Scène - Fémina Théâtre, 75, rue Saint-Lazare, Paris-9e - Tri. 86-82

Prix : France, 150 fr. • Etranger, 180 fr.

(*Voir les conditions d'abonnement page 24*)